ALFRED DE MUSSET

—

Correspondance

(1827-1857)

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

PAR

LÉON SÉCHÉ

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

PQ
2370
.A2
1907
SMRS

CORRESPONDANCE

D'ALFRED DE MUSSET

LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY et son temps, 1 vol. in-8°, illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée par Mme Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-18, librairie du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations. 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'Homme et l'Œuvre, les Camarades, les Femmes. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreuses gravures, portraits et autographes (1907).

Pour paraître prochainement :

BÉRANGER, dans ses rapports avec CHATEAUBRIAND, LAMENNAIS, LAMARTINE, SAINTE-BEUVE, etc., d'après des documents inédits.

En préparation :

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1824).

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1828-1830).

ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.

ALFRED DE MUSSET

—

Correspondance

(1827-1857)

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

PAR

LÉON SÉCHÉ

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

815

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Je ne saurais mieux comparer les cent quatre-vingts lettres contenues dans ce volume qu'à des fenêtres toutes grandes ouvertes sur la vie intime d'Alfred de Musset. En tout cas, elles l'éclairent d'un jour si vif, qu'elle y est pour ainsi dire mise à nu.

Mais si l'homme s'y dévoile, des pieds à la tête, avec toutes ses passions dont la principale fut la luxure, on perdrait son temps à y chercher — comme dans les lettres de jeunesse de Lamartine, de Victor Hugo, de Vigny et de Sainte-Beuve — les doctrines littéraires, religieuses ou philosophiques qui le hantèrent de loin en loin. C'est à peine s'il en est question dans ses deux lettres à Paul Foucher, qui, pour dater de sa dix-septième année, n'en offrent pas moins un intérêt capital, au point de vue de sa mentalité au sortir du collège ; et je ne vois que sa lettre à l'oncle Desherbiers où ses idées sur le Cénacle, qu'il appelait alors dédaigneusement « cette école rimeuse », montrent cavalièrement le bout de leur nez. Dans la plupart des autres,

ce sont les jeux de l'amour qui font les frais de ses entretiens épistolaires.

Faut-il s'en plaindre? Non, puisque nous devons à sa correspondance avec George Sand les plus beaux cris de passion, j'entends les plus poignants, les plus désordonnés, les plus douloureux, que le Romantisme ait jetés dans ses heures d'émancipation et de folie, — et puisque nous devons à sa correspondance avec Mme Jaubert les fantaisies les plus extraordinaires, les divagations les plus hilarantes qui aient jamais mis en mouvement la plume d'un poète.

Tout le monde a lu les lettres à George Sand. Il n'en va pas de même des lettres à Mme Jaubert, quoiqu'elle en ait publié une bonne partie dans ses *Souvenirs*. On les trouvera toutes ici, dans leur ordre chronologique et dans leur texte intégral, avec quelques-uns des dessins à l'encre dont le « filleul » se plaisait à les illustrer pour la plus grande joie de sa « marraine ». Et je suis sûr que le lecteur averti les préférera à toutes les autres, non seulement à cause de leur valeur documentaire, mais encore et surtout à cause de l'esprit jeune, alerte, endiablé qui y éclate à chaque ligne, comme les fusées d'un feu d'artifice.

Sainte-Beuve, après avoir lu les dernières nouvelles d'Alfred de Musset, écrivait un jour à la *Revue Suisse* que sa prose était « décidément charmante »,

Qu'aurait-il dit s'il avait assez vécu pour lire ses lettres à Mme Jaubert? C'est qu'en effet le prosateur s'y est surpassé, sans qu'il lui en ait coûté aucun effort, en se laissant aller tout bonnement aux caprices de sa nature tour à tour joyeuse et mélancolique.

M. Maurice Clouard, à qui j'ai tant d'obligations pour ses recherches bibliographiques sur Musset, a mis en circulation ce faux bruit, devenu légende, que Mme Jaubert avait mutilé, altéré, défiguré les lettres de son « filleul ». Je suis heureux de pouvoir dire ici qu'il a singulièrement exagéré.

A part quelques modifications sans intérêt, quelques suppressions motivées par des raisons de haute convenance, les trois quarts des lettres de Musset à sa « marraine », quoique publiées sans ordre, ont été imprimées textuellement. On pourra s'en rendre compte par les rares variantes et le petit nombre de passages inédits que j'ai relevés sur les originaux.

Ce n'est donc pas de ce côté que proviennent les lacunes de la correspondance du poète. Ces lacunes, que j'aurais voulu combler, en partie tout au moins, proviennent d'abord de la destruction des lettres adressées à Mme Allan; — de l'absence des lettres à Rachel qui, si mes renseignements sont exacts, se trouveraient en Angleterre; — de celles à Louise Colet, qui sont entre les mains de M. Paul Mariéton; — de la mise sous scellés des lettres à Mme X..., qui, d'après le

legs fait à la Bibliothèque Nationale, ne pourront être publiées qu'en 1910; — de la dispersion enfin d'un certain nombre d'autres lettres que leurs détenteurs actuels ont refusé de me communiquer, pour des raisons plus ou moins plausibles.

Avec toutes ces lettres il y aurait de quoi faire un second volume. Il se fera dans un temps plus ou moins proche. Mais quelque incomplet que soit celui-ci, il n'en apporte pas moins à notre littérature épistolaire, déjà si riche, une note nouvelle, une note unique, au moment précis où l'œuvre d'Alfred de Musset tombe dans le domaine public.

C'est même pour cela que les originaux de ses lettres sont si recherchés, si disputés, quand par hasard il en passe quelques-unes en vente publique, et pourquoi je remercie tous ceux qui m'ont aidé dans la mise en œuvre de ce livre depuis si longtemps attendu.

25 mars 1907.

LÉON SÉCHÉ

1827

I

A PAUL FOUCHER

Au château de Cogners, le 23 septembre 1827.

Non, mon vieil ami, je ne t'ai pas oublié; tes malheurs ne m'ont pas éloigné de toi et tu me trouveras toujours prêt à te répondre, que tu demandes des pleurs ou des rires, que tu aies à me faire partager ta joie ou ta douleur. As tu pu croire un moment que ton amitié me fût importune? Tu as eu tort, car je n'aurais pas eu à ta place une semblable idée. Et d'ailleurs me crois-tu plus favorisé que toi de la fortune? Ecoute, mon cher ami, écoute ce qui m'arrive.

J'avais à peine expédié mon examen que je pensais aux plaisirs qui m'attendaient ici. Mon diplôme de bachelier rencontre dans ma poche mon billet de diligence, et l'un n'attendait que l'autre. Me voici au Mans; je cours chez mes belles voisines. Tout s'arrange à merveille; on m'emmène dans un vieux château. — Un maudit catarrhe oublié depuis six mois reprend ma grand'mère (1), je reçois une lettre qui m'annonce

(1) Mme Guyot-Desherbiers, dont le mari mourut au Mans le 5 mars 1828.

qu'elle est en danger et, huit jours après, une seconde lettre vint m'avertir de prendre le deuil. Voilà bien à quoi tiennent le plaisir et le bonheur de cette vie. Je ne puis dire quelles affreuses réflexions m'a fait faire cette mort arrivée si vite : je l'avais laissée quinze jours auparavant dans une grande bergère, causant avec esprit et pleine de santé.

Et maintenant la terre recouvre son corps ; les larmes que sa mort fait répandre à ceux qui l'entouraient seront bientôt sèches, et voilà, voilà pourtant le sort qui m'attend, qui nous attend tous ! Je ne veux point de ces regrets de commande, de cette douleur que l'on quitte avec les habits de deuil ; j'aime mieux que mes os soient jetés au vent ; toutes ces larmes feintes ou trop promptement taries ne sont qu'une affreuse dérision.

Mon frère est reparti pour Paris ; je suis resté seul dans cet infernal château (1), où je ne puis parler à personne qu'à mon oncle, qui, il est vrai, a mille bontés pour moi ; mais les idées d'un homme à cheveux blancs ne sont pas celles d'une tête blonde : c'est un homme excessivement instruit, et quand je lui parle des dames qui me plaisent ou des vers qui m'ont frappé, il me répond : — Est-ce que tu n'aimes pas mieux lire tout cela dans quelque bon historien ? Cela est toujours plus vrai et plus exact. Toi qui as lu l'*Hamlet* de Shakespeare, tu sais quel effet produit sur lui le savant et érudit Polonius ! Et pourtant cet homme-là est bon, il est vertueux, il est aimé de tout

(1) Le château de Cogners, qui appartenait alors à Louis-Alexandre-Marie de Musset, marquis de Cogners, chef de la branche aînée de la famille, est situé près de Saint-Calais (Sarthe), à une égale distance du Mans et de Vendôme.

le monde ! Il n'est pas de ces gens pour qui le ruisseau n'est que de l'eau qui coule, les forêts que du bois de telle ou telle espèce et des cents de fagots. Que le ciel les bénisse ! ils sont peut-être plus heureux que toi et que moi !

Je m'ennuie et je suis triste ; mais je n'ai pas même le courage de travailler ; eh ! que ferais-je ?... retournerais-je quelques positions bien vieilles ? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers ? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule récréation), je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller : je ne fais donc rien ! *Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point.* Je ne suis point amoureux ; je ne fais rien. Rien ne me rattache ici : je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne fallait passer par la mort.

Voilà quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens. Mais j'ai l'esprit français, je le sens : — qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie ; — qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant — au moins pendant six mois. L'âge me mûrira, j'espère, car je suis bon à jeter à l'eau.

Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir une pièce de Shakespeare ici en anglais ; les journaux sont insipides, — ces critiques sont si plats. Faites des systèmes, mes amis ; établissez des règles, vous ne travaillez que sur les froids monuments du passé. Qu'un homme

de génie se présente, et il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques. Je me sens par moments une envie de prendre une plume et de salir une ou deux feuilles de papier ; mais la première difficulté me rebute ; un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux.

Comment me laisse-t-on ici si longtemps ! J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis ; tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant ; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel. J'en agirais de même avec mon âme.

N'y a-t-il pas ici quelque vieille tête à perruque et à système pour me dire : « Tout cela est de votre âge, mon enfant. J'ai été comme cela aussi dans ma jeunesse. Il vous faut un peu de distraction, pas trop ; et puis vous ferez votre droit et vous entrerez chez un avoué. » Ce sont ces gens-là que j'étranglerais de mes mains ; la nature a donné aux hommes le type de tout ce qui est mal ; la vipère et le hibou sont d'horribles créations ; mais qu'un être qui pourrait sentir et aimer éloigne de son âme tout ce qui est capable de l'orner et appelle *aimer* un passe-temps et *faire son droit* une

chose importante! Anatomistes qui disséquez les valvules triglochines, dites-moi si ce n'est pas là un polype?

Tu vois que je t'écris tout ce qui me passe par la tête; fais-en autant, je t'en prie, j'ai besoin de tes lettres; je veux savoir ce qui se passe dans ton âme, comme tu sais ce qui se passe dans la mienne ; sans doute elles se ressemblent beaucoup.

Nous sommes animés du même souffle, pourquoi celui qui nous l'a donné le laisse-t-il si imparfait? Je ne puis souffrir ce mélange de bonheur et de tristesse, cet *amalgane de fange et de ciel*. Où est l'harmonie, s'il manque des touches à l'instrument? Je suis sou (*sic*), las, assommé de mes propres pensées; il ne me reste plus qu'une ressource, c'est de les écrire. Mais je partirai peut-être dans quelques jours : où irai-je? je n'en sais rien. Si je retourne au Mans, je vais trouver tout le monde dans la tristesse, ma grand'mère morte, toute ma famille en pleurs, maman, mon oncle, et, au milieu de tout cela, mon grand-père, demandant à chaque passant : Où est ma femme? et ajoutant : J'espère qu'elle n'est qu'indisposée? Cet état-là n'est-il pas pire que la mort?

Ma sœur, dont tu me demandes des nouvelles, se porte mieux. A propos, j'ai obtenu, à ce qu'il paraît, chez M. Caron (1), les honneurs du triomphe! Heureux, *trois fois* heureux celui qu'une pareille jouissance pourrait occuper un moment! Pourquoi la nature m'a-t-elle donné la soif d'un idéal qui ne se réalisera pas? Non, mon ami, je ne peux pas le croire,

(1) Chef de l'institution où il avait connu Paul Foucher.

j'ai cet orgueil : ni toi ni moi ne sommes destinés à ne faire que des avocats estimables ou des avoués intelligents. J'ai, au fond de l'âme, un instinct qui me crie le contraire, je crois encore au bonheur, quoique je sois bien malheureux dans ce moment. J'attends ta réponse avec impatience et je souhaite de tout mon cœur pouvoir t'entendre de vive voix.

Adieu, mon cher ami,
tout à toi.

II

AU MÊME

Au Mans, le 19 octobre (1827).

Je reviens, mon cher ami, jeudi prochain, c'est-à-dire le 25. Je serai à Paris vendredi soir. L'année dernière, quand je te trouvai avec mon frère à la diligence, nous nous revîmes en disant des bêtises, comme d'ordinaire ; cette année nous serons tous deux en noir ; les années se succèdent et ne se ressemblent pas ; mais nos cœurs, en quoi sont-ils changés ? Les plaisirs, les petites passions viennent et disparaissent : l'amitié qui les a vus naître en est témoin et leur survit.

Hier, ces demoiselles sont reparties pour la campagne ; j'ai déjeuné chez elles, et les ai embarquées. Jusqu'au moment du départ tout a été à merveille, je leur ai donné des dessins pour leurs albums, j'étais gai et insouciant. Mais, le croirais-tu? quand il a fallu

les embrasser, quand elles eurent disparu derrière le coin de la rue, je sentis cette impression triste et douce que mon cœur avait oubliée — je l'ai gardée jusqu'au soir ; toujours la même, mais toujours plus faible, et aujourd'hui je ne sens plus rien, et je regrette de ne plus rien sentir. Pourtant, je ne suis pas amoureux ; j'en suis à dix mille lieues — mais je le sens, je suis fait pour l'être ; je radote à force de te le répéter — mais je suis si bête ! Je hais les femmes en théorie, j'ai horreur de ce caractère français qui se joue de ces pensées qui changent les nuits en veilles ; mais j'ai beau faire, j'y serai pris ; trompez-moi, méchantes, trompez-moi, mais vous n'aurez pas de mérite à me tromper !

Tu le vois, mon pauvre ami, j'ai 17 ans ; et je suis heureux parce que je suis jeune. Mettez dans le vase les liqueurs les plus amères, le bord en est sucré, rien n'arrive à mes lèvres que par là. Les douleurs ne me sont qu'une douce mélancolie. Je ne saurais rien voir avec mes yeux de 17 ans, que je n'y mêle un peu d'idéal. Je suis fait ainsi. Ah ! crois-moi, c'est là le bonheur : si en passant devant dans la rue une jeune figure inconnue m'a semblé belle, je ne me retournerai pas pour qu'un second coup d'œil me montre que le premier m'avait trompé, je m'en fuis, au contraire, emportant cette image à moitié vraie, à moitié fausse, et l'embellissant encore de toute la force de mon imagination.

Je joue au billard comme un furieux ; j'y passe mes soirées entières ; j'ai besoin d'un excès quelconque. Je ne sais que faire ; je ne sais comment me débarrasser de ce besoin d'émotions ; ce n'est pas sans jeter souvent les yeux sur ta chère poésie, tu peux le croire, ah !

mon ami — la poésie est comme une jolie femme — comme la Magdeleine de Delphine Gay.

> Le dépit l'éloigna, mais l'espoir la ramène,
> De l'adorer toujours on avait fait serment.

Mais le dépit qui m'en éloigne, je ne sais pas qui peut me le faire oublier. En tout cas, ce ne serait jamais que le caractère d'un autre que je voudrais peindre. Le mien ne sera jamais comme je l'espère. Et songe donc, mon cher, peut-être cet hyver trouverai-je une femme; toi aussi peut-être... et alors! que manquera-t-il? que m'importe le reste? Dites, faites tout ce que vous voudrez, Messieurs, je me promènerai au milieu de vous avec orgueil; quel est celui de vous qui sait qui je suis? A qui d'entre vous ai-je prostitué les secrètes pensées de mon âme? Que celui-là dise : Tu t'es donné à moi. Un seul le peut faire, tu sais qui je veux dire.

Non, mon cher, cette pensée me plaît trop; je ne serai jamais poète; j'ai envie d'effacer tout ce que je disais tout à l'heure; sais-tu ce qui me l'a fait dire? sais-tu ce qui m'y a fait penser? C'est ce départ dont je te parlais tout à l'heure; la poésie chez moi est sœur de l'amour. — L'une fait naître l'autre, et ils viennent toujours ensemble. — Quand je serai débarrassé de cette facilité que j'ai de tomber amoureux, comme on s'enrhume, ces envies-là ne me reprendront plus. Je serai alors moi-même. Ceux qui ne me connaîtront pas diront : « Quel drôle de corps! » Et ceux qui auront pu deviner quelque pensée de mon âme diront : « Quel bête d'homme! » Voilà comme ils sont; je n'en don-

nerais pas un fétu. Et ce sont ces gredins-là pour qui tu écris, à qui tu te réjouis de plaire en profanant le sacré trésor de tes pensées; trop heureux si le récit naïf et terrible de tes douleurs, si l'amère vérité de ta mélancolie arrache un soupir à quelques-unes de nos élégantes! Mordieu! sais-tu qui je voudrais être, quel caractère j'ai, et quel rôle j'ambitionne? Je voudrais être un homme à bonnes fortunes. Non pour être heureux, mais pour les tourmenter toutes jusqu'à la mort, faisant jouer tous les ressorts de mon esprit sans jamais toucher à mon âme, je voudrais être envié des hommes et aimé des femmes; eh! si parmi elles je trouvais celle que je cherche et qui m'attend peut-être à l'autre bout du monde, peut-être à deux pas de moi! je m'arrêterais alors et je dirais : « Ma carrière est finie! » Plais-leur par le charme de ta poésie, toi dont l'âme a besoin de chanter ce qu'elle souffre. Ils diront : « Quel dommage! celui-là méritait d'être aimé! » Mais pour moi ils ne sauront pas si je puis l'être, et si je le suis ils ne le croiront pas.

Tu trouves sans doute que ma lettre n'est qu'un radotage, mais que veux-tu? Dans l'état où je me trouve, je n'ai d'autre plaisir que celui de te parler. Que je suis aise de te revoir! J'ai un tas, un vrai tas de choses à te dire. Tous ceux que je vois ici, tous ces gens aimables, toutes ces jolies femmes, sont si mortellement insipides; tous ces ballons sur lesquels on ne peut appuyer sans les crever, toutes ces âmes de rien qui ont raccroché çà et là quatre ou cinq idées qu'ils débitent. Tu ris de ce misanthrope de seize ans; non, mon ami, je n'en suis pas un, car je t'aime plus que moi-même, et j'aimerai autant que toi la femme qui

doit m'aimer un jour. Adieu, vendredi, je t'embrasserai.

Tout à toi.

A.

chez M. Desherbiers, à la préfecture du Mans (1).

(1) M. Desherbiers était l'oncle d'Alfred de Musset, qui lui ressemblait moralement à tel point que son père lui disait quelquefois : « Tu es bien le fils de ton oncle ! »

Cette lettre a été vendue 401 fr. à la vente après décès de Georges Charpentier (fin janvier 1907).

1829

III

A BÉRANGER

1829 (?)

Je vous aime, d'abord parce que vous vous appelez Béranger ; je vous aime aussi et beaucoup parce que vous avez fait *le Voyage imaginaire*, le voyage de Grèce ; j'aime tant les Grecs (1)!

(1) *Le Voyage imaginaire* est de 1824, en voici le dernier couplet :

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène ; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

M. Clouard (*Documents inédits sur Alfred de Musset*) a mis en doute l'authenticité de cette lettre publiée pour la première fois par *le Musée français*, en 1858. Il ne l'aurait pas fait s'il avait su que Musset avait été élevé par son père dans le culte de Béranger. En 1829, pendant que le chansonnier purgeait à la Force la condamnation à neuf mois de prison qu'il avait encourue le 15 octobre 1828, Musset-Pathay, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, lui envoya, pour le distraire, son ouvrage sur *Jean-Jacques Rousseau*. (Cf. la *Corresp. de Béranger*, t. I, p. 375.)

IV

A SAINTE-BEUVE

Lundi soir, 18 sept. 1829.

Voilà un f... temps pour la chasse, mon ami. Je ne sais pas si c'est à Paris comme ici, mais je suppose que le Bon Dieu a attrapé quelque chose ; ici l'ennui me prend au collet. Donnez-moi de vos vers; je suis sûr que vous en découlez comme les chênes de Virgile. J'ai pour toute ressource la conversation d'un fat qui est de l'école de Lamartine et qui fait des vers comme le chevalier de Parny. Vous voyez que je vous écris à la hâte et sur un torchon; je suis si paresseux et si affairé que je ne sçais où va mon temps. Je n'ai encore fait que de jouer au billard du matin au soir. Mon oncle me bat quelquefois, dont j'enrage. Priez pour moi, je pars pour la chasse.

La première fois que baiserez Francine, mettez-en un de plus à mon intention.

Yours.

V

A ALFRED DE VIGNY

Mercredi, 20 octobre 1829.

... Si vous vouliez me faire bien plaisir ; si vous aviez le temps de penser à moi, qui vous suis si dévoué; si vous vouliez, enfin, que je me dise en

même temps votre très obligé : vous m'enverriez, par le porteur, un balcon pour *Desdemona* (1).

VI

AU MÊME

17 décembre 1829.

Mon cher Monsieur, puis-je espérer que vous voudrez bien entendre ces malheureux poèmes (2) que je me propose de lire? Vous y trouverez de nos amis et nous ferez bien grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez adressée pour *Othello : Venez, brave cœur!* — non qu'il s'agisse d'un danger, mais il ne s'en agit pas moins d'un secours; et c'est surtout le vôtre que j'invoque, car vous êtes aussi mon père *in litteris*.

VII

AU MÊME

19 décembre 1829.

Que vous êtes bon d'être venu, et que je vous remercie de votre livre dont j'ai déjà dévoré la tête, c'est-à-dire la préface (3) ! Que j'y ai vu de belles et larges

(1) *Othello* fut représenté le 24 octobre 1829.

(2) *Les Contes d'Espagne et d'Italie*, qui parurent à la fin de 1829, sous la date de 1830, chez Urbain Canel.

(3) Il s'agit de la seconde édition des *Poèmes* de Vigny, revue, corrigée et augmentée, qui parut, au mois de mai 1829, chez Charles Gosselin:

pensées, si vraies, et, au fond de tout, un peu tristes! Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir, et je me prépare l'un par l'autre.

Votre tout dévoué de cœur (1).

(1) Cette lettre était adressée, comme la précédente, à « Monsieur de Vigny, n° 30, rue de Miromesnil, à Paris ».

1830

VIII

A M. DESHERBIERS, AU MANS

Janvier 1830.

Je t'envoie, mon cher oncle, ces poèmes dont tu as entendu une partie. Lire et entendre sont deux, comme tu sais ; mais tu ne seras pas pour eux plus sincère que moi, et je te demande toute la franchise possible.

Je te demande grâce pour des phrases contournées ; je m'en crois revenu. Tu verras des rimes faibles ; j'ai eu un but en les faisant, et sais à quoi m'en tenir sur leur compte ; mais il était important de se distinguer de cette école *rimeuse*, qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant.

Ma préface est impertinente ; cela était nécessaire pour l'effet, mais elle n'attaque personne et il est très facile de lui prêter différents sens.

Quant aux rythmes brisés des vers, je pense là-dessus qu'ils ne nuisent pas dans ce que l'on peut appe-

ler le récitatif, c'est-à-dire la *transition* des sentiments ou des actions. Je crois qu'ils doivent êtres rares dans le reste. Cependant Racine en faisait usage.

Je te demanderai de t'attacher plus aux compositions qu'aux détails; car je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai probablement plusieurs fois encore.

J'ai retranché du dernier poème plusieurs choses un peu trop matérialistes, et y ai laissé dominer le *dandysme*, qui est moins dangereux. Je cherche à éviter les ennemis, et n'y réussirai probablement pas ; mais je crois que, jusqu'à présent, mon père, qui lit les journaux très exactement, a plus peur que moi. La critique juste donne de l'élan et de l'ardeur. La critique injuste n'est jamais à craindre. En tout cas, j'ai résolu d'aller en avant, et de ne pas répondre un seul mot.

Tout cela d'abord est assez amusant ; je ne peux pas m'empêcher de rire toutes les fois que je me rencontre étalé.

J'attends tes avis. Mes amis m'ont fait des éloges que j'ai mis dans ma poche de derrière. C'est à quatre ou cinq conversations avec toi que je dois d'avoir réformé mes opinions sur des points très importants; et depuis j'ai fait bien d'autres réflexions. Mais tu sais qu'elles ne vont pas encore jusqu'à me faire aimer Racine.

Adieu donc, mon bon oncle. Aime-moi toujours et crois que je te le rends du meilleur de mon cœur. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne t'avoir pas auprès de moi pour me servir de guide et d'ami.

Ton neveu.

1831

IX

A ALFRED TATTET

14 janvier 1831.

... Je passe ma vie avec une demi-douzaine de peintres; quels bons garçons que les artistes, quand ils ne sont pas du même genre que vous! Je rends compte des petits théâtres, toujours au *Temps*, je rimaille par boutade (1)...

X

A UNE JEUNE ANGLAISE (2)

S. d.

Mademoiselle, toutes les jeunes Anglaises étant

(1) Fragment de lettre cité par M. Clouard dans ses *Documents inédits sur Alfred de Musset*. Cette lettre faisait partie d'un lot de 18 lettres autographes adressées à Alfred Tattet, qui furent vendues par erreur, le 6 avril 1883, avec toute une suite d'autographes et de dessins provenant de la succession d'Alfred de Musset et de son frère. Elles avaient été communiquées à Paul de Musset par la famille Tattet, lorsqu'il entreprit la biographie d'Alfred. — Le petit-fils d'Alfred Tattet possède encore un certain nombre de billets écrits par Alfred de Musset à son grand-père ; malheureusement, la plupart de ces billets de rendez-vous défient l'impression.

(2) Cette jeune Anglaise était demoiselle de compagnie de la marquise

jolies, je ne vous ferai point l'injure de croire que vous soyez une exception à la règle générale, et, puisque vous me donnez avec tant de confiance votre nom et votre adresse, ne vous étonnez pas si je réclame l'honneur de vous offrir moi-même ce volume de poésies que vous désirez lire.

XI

A SON FRÈRE, A AIX EN SAVOIE

Jeudi, 4 août 1831.

Mon cher ami,

Hier matin, j'ai été, chez notre voisin Alfred Belmont, faire une partie d'impériale. Il arrivait d'Aix, où il t'avait laissé, m'a-t-il dit, souffrant d'un rhume que tu as gagné en allant à la Chartreuse. Je te reconnais bien là. Garde-toi, en écrivant à ma mère, de lui parler de ce rhume. Elle est déjà assez inquiète dès que tu bouges de la maison. Tu me demandes à quoi j'emploie mon temps, je ne l'emploie pas, je le passe ou je le tue; c'est déjà assez difficile. Cependant je dois dire que nous discutons beaucoup; je trouve même qu'on perd trop de temps à raisonner et épiloguer. J'ai rencontré Eugène Delacroix, un soir, en rentrant du spectacle; nous avons causé peinture, en pleine rue, de sa porte à la mienne et de ma porte à la

de Castries. Ayant été chargée par sa maîtresse de lui acheter *les Contes d'Espagne et d'Italie*, elle avait cru bien faire en écrivant à Musset le billet suivant : « Monsieur, une jeune Anglaise, qui a le désir de lire vos poésies, s'adresse directement à vous pour les avoir. Si vous voulez bien les lui faire parvenir, elle vous en sera très obligée. » C'est alors que Musset lui écrivit le billet ci-dessus.

sienne, jusqu'à deux heures du matin ; nous ne pouvions pas nous séparer. Avec le bon Antony Deschamps, sur le boulevard, j'ai discuté de huit heures du soir à onze heures. Quand je sors de chez Nodier ou de chez Achille (Devéria), je discute tout le long des rues avec l'un ou l'autre. En sommes-nous plus avancés? En fera-t-on un vers meilleur dans un poème, un trait meilleur dans un tableau? Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre.

Dimanche, après le dîner, je bâillais comme une huître dans la grande allée des Tuileries, quand j'ai aperçu les demoiselles *** assises au pied d'une caisse d'oranger. Je les ai abordées et je me suis assis près de la plus jeune. Elle avait un petit chapeau blanc avec des rubans verts. Tout ce qu'elle disait était charmant d'ignorance. On sent dans ses égards je ne sais quoi de frais et de tendre dont elle ne se doute pas. Elle ne connaît pas plus l'amour qui est en elle qu'une fleur ne connaît son parfum. La beauté d'une jeune fille a quelque chose d'indéfinissable. Je suis resté une heure à côté de cette enfant ; il me semblait que je m'étais glissé à l'abri sous les ailes de son ange gardien. En quittant ces dames, parce que la retraite sonnait, je suis allé au Café de Paris. J'y ai trouvé M... en train de parier qu'il fumerait deux

cigares à la fois sans les ôter de sa bouche et sans cracher. Ce pari m'a paru si bête que je suis parti. Horace de V... (1) m'a accompagné jusqu'à ma porte. Il m'a appris une chose que je ne savais pas, c'est que, depuis mes derniers vers (2), ils disent tous que je suis converti, converti à quoi? S'imaginent-ils que, je me suis confessé à l'abbé Delisle ou que j'ai été frappé de la grâce en lisant Laharpe? On s'attend sans doute à ce que, au lieu de dire : « Prends ton épée et tue-le, » je dirai désormais: « Arme ton bras d'un glaive homicide, et tranche le fil de ses jours. » Bagatelle pour bagatelle, j'aimerais encore mieux recommencer *les Marrons du feu* et *Mardoche*.

Adieu, mon cher ami. Je sais qu'il y a beaucoup de jolies baigneuses à Aix, Mme de V..., Mme d'A..., etc., et que tu fais le coquet avec ces dames. Je t'autorise à les embrasser toutes pour moi.

Ton frère et ami.

(1) Horace de Viel-Castel.
(2) *Les Vœux stériles* et *Octave*.

1832

XII

A DAVID D'ANGERS

Mon cher David, je suis allé chez Micheli pour avoir de vos médailles ; il demande une autorisation de vous pour cela. Soyez assez bon pour m'envoyer deux mots de votre main, pour Micheli et pour votre *Petit Cardillac des Enfants Rouges* (1) ; vous obligerez votre dévoué de cœur.

XIII

A ALFRED DE VIGNY

S. d. (1832).

Je suis comme ces femmes enceintes qui croient toujours que leur dernier enfant sera le plus beau et qui,

(1) Que signifie ce « Petit Cardillac des Enfants Rouges ». — M. Henri Jouin, qui a publié ce billet dans son livre *David d'Angers et ses relations littéraires*, cherche à l'expliquer, mais n'y parvient guère. En janvier 1828, David d'Angers fut victime d'une tentative d'assassinat, à trois pas de l'Abbaye, derrière Saint-Germain-des-Prés. La rue des Enfants-Rouges allait de la rue Porte-Foin à celle des Quatre-Fils ; c'est aujourd'hui la rue des Archives. Quel rapport peut-il y avoir, se demande M. Clouard, entre Cardillac, l'orfèvre assassin des *Contes* d'Hoffmann, et l'assassin de David ? La rue de l'Abbaye, où s'est passé le

au milieu d'une lignée de hiboux, croient avoir l'Apollon du Belveder dans le ventre; c'est ce qui fait que je n'ai point usé ou abusé de votre bonne et utile amitié. Je suis, hélas! en travail d'un dernier monstre (1) que les naturalistes de la littérature expliqueront comme ils pourront, et au lieu de le mettre dans un bocal d'esprit de vin, je le tire à grand'peine par les jambes d'une bouteille d'eau-de-vie. Aussitôt l'accouchement, j'espère que vous me permettrez d'en appeler à cette promesse que vous me rappelez d'une manière si aimable et de vous voler quelques heures de poète pour les rêveries d'un oisif, qui est tout à vous de cœur et d'esprit (2).

XIV

A RENDUEL

Dimanche, 9 septembre 1832.

Je voudrais bien que vous m'écrivissiez franchement *quel prix* vous voudriez mettre au manuscrit

drame de 1828, et cette rue du quartier du Temple? C'est ce que je me demande à mon tour.

(1) *La Coupe et les lèvres*, qui parut le 23 décembre 1832, chez Eugène Renduel.

(2) Cette lettre était adressée à « Monsieur le comte de Vigny, rue des Ecuries-d'Artois, 3 ou 7. » — Quatre ans plus tard, en 1836, Alfred de Musset demandait encore l'appui de Vigny et de Marie Dorval en faveur d'une belle actrice qui sollicitait un emploi vacant à la Porte-Saint-Martin, et il finissait sa lettre par les lignes suivantes que j'emprunte au livre de Mme de Janzé sur le poète : « Une troupe d'oiseaux de passage ne regarde pas ceux qui tombent en volant, mais continue sa route avec le vent. Une troupe d'acteurs lui est pareille; elle ne s'arrête pas à voir ceux qui se brisent ni ceux qui ne peuvent plus voler: elle continue sans pitié. Tout est pour elle dans l'instant présent. »

dont j'ai à disposer (1). — Je vous avouerai franchement aussi que l'on m'a fait ces jours-ci des offres assez avantageuses dont cependant je n'ai pas voulu profiter avant d'avoir appris les vôtres, qui sont les premières en date.

Veuillez donc me répondre un mot là-dessus, le plutôt (*sic*) qu'il vous sera possible — et agréer les sentiments les plus distingués de votre serviteur.

XV

AU MÊME

S. d. (1832).

Voilà ce qui s'appelle agir d'une façon aimable et qui vous fait honneur. — Puisque vous le voulez bien, vous trouverez, sous cette enveloppe, un billet que je vous renvoie, et un autre que vous me renverrez (à un mois d'échéance, n'est-ce pas?) quand vous l'aurez rempli.

Notre imprimeur n'a qu'un défaut, c'est qu'il m'envoie une épreuve tous les lundis à peu près. Sur ce pied nous paraîtrons en 1834. — J'irai chez vous demain; — tâchez d'en faire de même, quand vous aurez le temps.

Votre bien dévoué.

(1) Il s'agissait du *Spectacle dans un fauteuil*, qui parut en décembre 1832.

XVI

A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE « L'EUROPE LITTÉRAIRE (1) »

Paris, 23 novembre 1832.

Messieurs,

Je serais très heureux de pouvoir entrer pour quelque chose dans la rédaction de votre nouveau journal. En acceptant la proposition que vous avez bien voulu m'en faire, je vous remercie d'avoir associé mon nom à une entreprise pour le succès de laquelle tous les hommes de bon sens doivent faire des vœux, et tous les artistes des efforts.

Agréez, Messieurs, l'expression des sentiments les plus distingués de votre bien dévoué serviteur.

XVII

A MÉRIMÉE

S. d. (1832).

Au moment de terminer avec mes épreuves (2), j'ai oublié de vous demander une autorisation.

J'ai eu, il y a quelque temps, avec un parent à moi, une discussion sur la double manière dont on peut

(1) *L'Europe littéraire* était alors dirigée par Victor Bohain et Alphonse Royer. Bien qu'il n'y ait aucun article signé de Musset dans ce journal, son nom figure dans la liste de ses rédacteurs.

(2) Cette lettre tirée de la Bibliothèque d'Avignon (fonds Régnier) se rapporte à *la Coupe et les Lèvres* (1832), où les vers cités se retrouvent avec les deux variantes ci-contre.

envisager les choses de la littérature, c'est-à-dire par leur côté réel ou par leur côté fantastique et philosophique. Vous concevez aisément que votre nom s'est trouvé mêlé à la conservation.

En sortant de là, j'ai fait une vingtaine de vers sur ces idées, que j'ai ajoutés à la préface que vous connaissez. Comme votre nom s'y retrouve, je vous les envoie, et ne les y laisserai qu'autant que cela vous paraîtra indifférent, attendu que je voudrais, moins que personne, dire quelque chose qui vous fût désagréable, surtout en public :

L'artiste est un soldat qui, des rangs d'une armée,
Sort et marche en avant, ou chef ou déserteur ;
Par deux chemins suivis (1) il peut sortir vainqueur :
L'un comme Caldéron et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie,
Rien qu'un masque d'airain tel que Dieu l'a fondu.
Cherchez-vous la morale et la philosophie ?
Rêvez, si vous voulez, voilà ce qu'il a vu.
L'autre, comme Racine et le divin Shakespeare,
Descend dans le Vésuve, une lampe à la main (2).
. . . . . .
Celui-là voit l'effet et celui-ci la cause ;
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul, qui se connaît, peut tout voir à la fois.

(1) Il y a *divers* dans le texte imprimé.
(2) Le texte imprimé porte :

Monte sur le théâtre, une lampe à la main.

XVIII

12 novembre 1832.

A ULRIC GUTTINGUER

... Je n'ai jamais tenté de faire une hymne à mon Dieu; je veux portant vous le peindre (1). Cette petite croûte de pâté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie lactée est tout ce que nous voyons du ciel. *Notre univers* (*je ne dis pas notre monde*) est lui-même un grain de sable dans le vide sans fin. A des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans l'immensité des milliers de combinaisons d'univers. Le nôtre a pour lois l'équilibre, l'attraction et la pesanteur. D'autres ont d'autres lois, d'autres gens, d'autres vérités mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d'autres choses, et tous ces petits systèmes, dont le nôtre est peut-être un des plus faibles, s'agitent et se remuent dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse à l'immortelle matière l'immortelle pensée.

A vous de cœur.

(1) Cette lettre me semble être la réponse à la pièce de vers dédiée à Alfred de Musset que je trouve dans les *Fables et Méditations* de Guttinguer, et dont voici un passage :

Toi, tu poursuis ta course, enfant du siècle avide;
Du fond de ma retraite, en ses flots je te vois,
Te jetant au courant, en nageur intrépide,
Et lui parlant si haut, qu'il écoute ta voix.
Un moment j'espérai; car j'avais vu la croix
S'agiter dans tes mains, rayonnante de gloire;
Car au vieux Golgotha tu rappelais leurs pas;
Car le cœur tout ému de la divine histoire,
Tu criais : *Oh! croyez ce que je ne crois pas!*

XIX

A ÉMILE DESCHAMPS

17 décembre 1832.

Monsieur,

Si les mauvais vers ne vous font pas peur et que la veille de Noël ne vous trouve pas engagé dans quelque réveillon, vous seriez bien bon et bien aimable de venir écouter des poèmes qui ont besoin plus que personne qu'on ne les abandonne pas (1). Je vous demande deux choses bien faciles à vous : complaisance et indulgence.

Je vous ai promis. — Ne me faites pas défaut, non plus qu'à cette bonne camaraderie qui honore tant les uns et désole tant les autres.

Je vous prie de croire à mon entier dévouement.

(1) *Un Spectacle dans un fauteuil*, qui parut quelques jours après, chez Renduel.

1833

XX

A GEORGE SAND (1)

24 juin 1833.

Madame, je prends la liberté de vous envoyer quelques vers que je viens d'écrire en relisant un chapitre d'Indiana, celui où Noun reçoit Raymond dans la chambre de sa maîtresse. Leur peu de valeur m'aurait fait hésiter à les mettre sous vos yeux, s'ils n'étaient pour moi une occasion de vous exprimer le sentiment d'admiration sincère et profonde qui les a inspirés.

Agréez, madame, l'assurance de mon respect.

Suivaient ces vers :

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue
Cette scène terrible où Noun à demi nue
Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond ?
Qui donc te la dictait, cette page brûlante
Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante
Le fantôme adoré de son illusion ?

En as-tu dans le cœur la triste expérience ?

(1) Les lettres à George Sand sont extraites de la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset* publiée en 1904 par Felix Décori, chez E. Deman, à Bruxelles. J'y ai ajouté quelques notes et quelques dates pour les rendre plus claires.

Ce qu'éprouve Raymond, te le rappelais-tu ?
Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
Ces plaisirs sans bonheur, si plein d'un vide immense,
As-tu rêvé cela, George, ou l'as-tu connu ?

N'est-ce pas le Réel dans toute sa tristesse
Que cette pauvre Noun, les yeux baignés de pleurs,
Versant à son ami le vin de sa maîtresse,
Croyant que le bonheur, c'est une nuit d'ivresse
Et que la volupté, c'est le parfum des fleurs ?

Et cet être divin, cette femme angélique
Que dans l'air embaumé Raymond voit voltiger,
Cette frêle Indiana dont la forme magique
Erre sur les miroirs comme un spectre léger,

O George ! n'est-ce pas la pâle fiancée
Dont l'Ange du désir est l'immortel amant ?
N'est-ce pas l'Idéal, cette amour insensée
Qui sur tous les amours plane éternellement ?

Ah, malheur à celui qui lui livre son âme !
Qui couvre de baisers sur le corps d'une femme
Le fantôme d'une autre, et qui, sur la beauté,
Veut boire l'idéal dans la réalité !

Malheur à l'imprudent qui, lorsque Noun l'embrasse,
Peut penser autre chose en entrant dans son lit,
Sinon que Noun est belle et que le Temps qui passe
A compté sur ses doigts les heures de la nuit !

Demain viendra le jour, demain, désabusée,
Noun, la fidèle Noun, par sa douleur brisée,
Rejoindra sous les eaux l'ombre d'Orphélia.
Elle abondonnera celui qui la méprise ;

Et le cœur orgueilleux qui ne l'a pas comprise
Aimera l'*autre* en vain — n'est-ce pas, Lélia ?

XXI

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Voilà, madame, le fragment que vous désirez lire

et que je suis assez heureux pour avoir retrouvé, en partie dans mes papiers, en partie dans ma mémoire. Soyez assez bonne pour faire en sorte que votre petit caprice de curiosité ne soit partagé par personne (1).

Votre bien dévoué serviteur.

Mardi.

XXII

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Votre aimable lettre a fait bien plaisir, madame, à une espèce d'idiot entortillé dans de la flanelle comme une épée de bourgmestre. Il vous remercie bien cordialement de votre souvenir pour une sottise qui n'en valait pas la peine et dont il est bien fâché de vous avoir rendu témoin (2). Que vous ayez le plus tôt possible la fantaisie de perdre une soirée avec lui, c'est ce qu'il vous demande surtout.

Votre bien dévoué.

XXIII

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Je suis obligé, madame, de vous faire le plus triste aveu ; je monte la garde mardi prochain : tout autre

(1) C'était un fragment inédit de *Rolla*.

(2) Il avait eu des crampes d'estomac jusqu'à s'évanouir. (Notes de l'éditeur de la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset*.)

jour de la semaine, ou, ce soir même, si vous étiez libre, je suis tout à vos ordres et reconnaissant des moments que vous voulez bien me sacrifier.

Votre maladie n'a rien de plaisant, quoique vous ayez envie d'en rire. Il serait plus facile de vous couper une jambe que de vous guérir. Malheureusement on n'a pas encore trouvé de cataplasme à poser sur le cœur. Ne regardez pas trop la lune, je vous en prie, et ne mourez pas avant que nous n'ayons exécuté ce beau projet de voyage dont nous avons parlé. Voyez quel égoïste je suis; vous dites que vous avez manqué d'aller dans l'autre monde ; je ne sais vraiment pas trop ce que je fais dans celui-ci.

Tout à vous de cœur.

Lundi.

XXIV

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

J'ai reçu Lélia (1). — Je vous en remercie, et bien que j'eusse résolu de me conserver cette jouissance pour la nuit, il est probable que j'aurai tout lu avant de retourner au corps de garde.

Si, après avoir raisonnablement trempé vos doigts dans l'encre, vous vous couchez prosaïquement, je souhaite que Dieu vous délivre de votre mal de tête. — Si vous avez réellement l'idée d'aller vous percher sur les tours de Notre-Dame, vous serez la meil-

(1) *Lélia* parut à la fin de juillet, quoiqu'elle figure au *Journal de la librairie* du 10 août 1833.

leure femme du monde, si vous me permettez d'y aller avec vous. Pourvu que je rentre à mon poste le matin, je puis disposer de ma veillée patriotique. Répondez-moi un mot, et croyez à mon amitié sincère.

XXV

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Vous êtes bien bonne et bien aimable de penser à moi ; je m'aperçois que le porteur de cette lettre s'est exalté sur la route, en sorte que, de peur de méprise, je prends la précaution du papier pour vous dire que je suis parfaitement libre, et que je vous remercie de votre aimable invitation.

Votre bien dévoué ser^r^.

XXVI

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Eprouver de la joie à la lecture d'une belle chose faite par un autre est le privilège d'une ancienne amitié. — Je n'ai pas ces droits auprès de vous, madame, il faut cependant que je vous dise que c'est là ce qui m'est arrivé en lisant Lélia. — J'étais, dans ma petite cervelle, très inquiet de savoir ce que c'était. Cela ne pouvait pas être médiocre, mais enfin ça pouvait être bien des choses avant d'être ce que cela est.

Avec votre caractère, vos idées, votre nature de talent, si vous eussiez échoué là, je vous aurais regardée comme valant le quart de ce que vous valez. Vous savez que, malgré tout votre cher mépris pour vos livres, que vous regardez comme des espèces de contre-partie des mémoires de vos boulangers, etc., vous savez, dis-je, que, pour moi, un livre, c'est un homme, ou rien. — Je me soucie autant que de la fumée d'une pipe, de tous les arrangements, combinaisons, *drames*, qu'à tête reposée, et en travaillant pour votre plaisir, vous pourriez imaginer et combiner. — Il y a dans Lélia des vingtaines de pages qui vont droit au cœur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de René et de Lara. Vous voilà George Sand; autrement vous eussiez été madame une telle faisant des livres.

Voilà un insolent compliment, je ne saurais en faire d'autres. Le public vous les fera. Quant à la joie que j'ai éprouvée, en voici la raison.

Vous me connaissez assez pour être sûre à présent que jamais le mot ridicule de — voulez-vous ? ou ne voulez-vous pas ? — ne sortira de mes lèvres avec vous. — Il y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport. — Vous ne pouvez donner que l'amour moral — et je ne puis le rendre à personne (en admettant que vous ne commenciez pas tout bonnement par m'envoyer paître, si je m'avisais de vous le demander), mais je puis être, si vous m'en jugez digne, — non pas même votre ami, — c'est encore trop moral pour moi — mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles, capable de fumer votre tabac, de

chiffonner vos peignoirs (1) et d'attraper des rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous tous les marronniers de l'Europe moderne. Si, à ce titre, quand vous n'avez rien à faire, ou envie de faire une bêtise comme je suis poli !) vous voulez bien de moi pour une heure ou une soirée, au lieu d'aller ces jours-là chez madame une telle, faisant des livres, j'aurai affaire à mon cher monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. Pardonnez-moi de vous le dire en face, je n'ai aucune raison pour mentir.

A vous de cœur.

Mercredi

XXVII

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Mon cher George, vos beaux yeux noirs que j'ai outragés hier (2) m'ont trotté dans la tête ce matin. Je vous envoie cette ébauche, toute laide qu'elle est, par curiosité pour voir si vos amis la reconnaîtront, et si vous la reconnaîtrez vous-même.

Good night. I am gloomy to day.

(1) Il s'était habillé en pierrot et avait mystifié une personne qui n'était pas, comme on l'a raconté et imprimé, M. de la Rochefoucauld. (Note de George Sand.)

(2) Il avait fait la charge de plusieurs personnes, la sienne, celle de George Sand, celle de Buloz, etc.

XXVIII

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous. J'ai cru que je m'en guérirais tout simplement en vous voyant à titre d'ami. Il y a beaucoup de choses dans votre caractère qui pouvaient m'en guérir; j'ai tâché de me le persuader tant que j'ai pu; mais je paye trop cher les moments que je passe avec vous. J'aime mieux vous le dire et j'ai bien fait, parce que je souffrirai bien moins pour m'en guérir à présent si vous me fermez votre porte. Cette nuit, pendant que (1)... j'avais résolu de vous faire dire que j'étais à la campagne, mais je ne veux pas vous faire de mystères ni avoir l'air de me brouiller sans sujet. Maintenant, George, vous allez dire : encore un qui va m'ennuyer! comme vous dites ; si je ne suis pas tout à fait le premier venu pour vous, dites-moi, comme vous me l'auriez dit hier en me parlant d'un autre, ce qu'il faut que je fasse. Mais, je vous en prie,

(1) Ces deux derniers mots ont été biffés à la plume par G. Sand, et la ligne suivante coupée aux ciseaux.

si vous voulez me dire que vous doutez de ce que je vous écris, ne me répondez plutôt pas du tout. Je sais comme vous pensez de moi, et je n'espère rien en vous disant cela. Je ne puis qu'y perdre une amie et les seules heures agréables que j'ai passées depuis un mois. Mais je sais que vous êtes bonne, que vous avez aimé, et je me confie à vous, non pas comme à une maîtresse, mais comme à un camarade franc et loyal. George, je suis un fou de me priver du plaisir de vous voir pendant le peu de temps que vous avez encore à passer à Paris, avant votre voyage à la campagne et votre départ pour l'Italie où nous aurions passé de si belles nuits, si j'avais de la force. Mais la vérité est que je souffre et que la force me manque.

XXIX

A LA MÊME

S. d. (Juillet 1833.)

S'il y a dans les feuilles que je viens de lire une page où vous ayez pensé à moi, et que je l'aie deviné, je vous remercie, George.

(1). . . . . .

Je voudrais que vous me connussiez mieux, que vous voyiez qu'il n'y a dans ma conduite envers vous ni rouerie ni orgueil affecté, et que vous ne me fassiez pas plus grand ni plus petit que je ne suis. Je me suis livré sans réflexion au plaisir de vous voir et de vous aimer. — Je vous ai aimée, non pas chez vous, près

(1) Coupure aux ciseaux, faite par A. de M. (Note de l'éd. de la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset.*)

de vous, mais ici, dans cette chambre où me voilà seul à présent. C'est là que je vous ai dit ce que je n'ai jamais dit à personne. — Vous souvenez-vous que vous m'avez dit un jour que quelqu'un vous avait demandé si j'étais Octave ou Cœlio, et que vous aviez répondu : tous les deux, je crois. — Ma folie a été de ne vous en montrer qu'un, George, et quand l'autre a parlé, vous lui avez répondu comme à (1) . . . . . .

. . . . . .

A qui la faute? A moi. Plaignez ma triste nature qui s'est habituée à vivre dans un cercueil scellé, et haïssez les hommes qui m'y ont forcé. Voilà un mur de prison, disiez-vous hier, tout viendrait s'y briser. Oui, George, voilà un mur; vous n'avez oublié qu'une chose, c'est qu'il y a derrière un prisonnier.

Voilà mon histoire tout entière, ma vie future. Je serai bien avancé, bien heureux, quand j'aurai barbouillé de mauvaises rimes les murs de mon cachot! Voilà un beau calcul, une belle organisation de rester muet en face de l'être qui peut vous comprendre, et de faire de ses souffrances un trésor sacré pour le jeter dans toutes les voiries, dans tous les égouts, à six francs l'exemplaire ! Pouah!

Plaignez-moi, ne me méprisez pas. Puisque je n'ai pu parler devant vous, je mourrai muet. Si mon nom est écrit dans un coin de votre cœur, quelque faible, quelque décolorée qu'en soit l'empreinte, ne l'effacez pas. Je puis embrasser une fille galeuse et ivre-morte, mais je ne puis embrasser ma mère.

(1) Partie du verso enlevée par la coupure. Alf. de M. semble avoir voulu couper tout ce qui contenait des noms propres. (Notes de l'éd. de la *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset.*)

Aimez ceux qui savent aimer, je ne sais que souffrir. Il y a des jours où je me tuerais : mais je pleure ou j'éclate de rire, non pas aujourd'hui, par exemple. Adieu, George, je vous aime comme un enfant.

XXX

A LA MÊME

S. d. 28 Juillet 1833.)

Je crois, mon cher George, que tout le monde est fou ce matin; vous qui vous couchez à quatre heures, vous m'écrivez à huit; moi, qui me couche à sept, j'étais tout grand éveillé au beau milieu de mon lit, quand votre lettre est venue. Mes gens auront pris votre commissionnaire pour un usurier, car on l'a renvoyé sans réponse. Comme j'étais en train de vous lire et d'admirer la sagesse de votre style, arrive un de mes amis (toujours à huit heures), lequel ami se lève ordinairement à deux heures de l'après-midi. Il était cramoisi de fureur contre un article des *Débats* où l'on s'efforce, ce matin même (1), de me faire un tort commercial de quelques douzaines d'exemplaires. En vertu de quoi j'ai essuyé mon razoir (*sic*) dessus.

J'irai certainement vous voir à minuit (2). Si vous étiez venue hier soir, je vous aurais remerciée sept fois comme ange consolateur et demi, ce qui fait bien proche de Dieu. J'ai pleuré comme un veau pour faire ma

(1) N° du 28 juillet 1833.

(2) D'après une note trouvée par Mme Lardin de Musset sur un petit carnet de poche de son frère, c'est le 29 juillet que George Sand se donna à Musset. (Cf. à cet égard le chap. de George Sand dans notre ouvrage sur *Alfred de Musset*.)

digestion, après quoi je suis accouché par les forceps de cinq vers et une (*sic*) hémistiche, et j'ai mangé un fromage à la crème, qui était tout aigre.

Que Dieu vous conserve en joie, vous et votre progéniture, jusqu'à la vingt et unième génération.

Yours truly (1).

XXXI

A BULOZ
Directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

15 août 1833.

Au moment de la publication de ces feuilles, un ami me fait apercevoir que ce vers :

Son nom était Marie et non pas Marion (2)

appartient à peu de chose près à un drame représenté à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin. Le lecteur me pardonnera une erreur de mémoire, qui sera remplacée dans le recueil dont le poème de *Rolla* fait partie.

(1) Cette lettre me paraît avoir été mal classée dans la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset*, où elle précède la XXVIIIe et la XXIXe. C'est pourquoi je la publie derrière ces deux lettres.

(2) Musset, à la réflexion, trouvant le vers joli, ne jugea pas à propos de le changer.

1834

XXXII

A GEORGE SAND

Sans date. — Ecrit de Venise à Venise.

Adieu, mon enfant. — Je pense que tu resteras ici. — Quelle que soit ta haine ou ton indifférence pour moi, si le baiser d'adieu que je t'ai donné aujourd'hui est le dernier de ma vie, il faut que tu saches qu'au premier pas que j'ai fait dehors avec la pensée que je t'avais perdue pour toujours, j'ai senti que j'avais mérité de te perdre, et que rien n'est trop dur (pour) moi. S'il t'importe peu de savoir si ton souvenir me reste ou non, il m'importe à moi, aujourd'hui que ton spectre s'efface déjà et s'éloigne devant moi, de te dire que rien d'impur ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé, et que celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait, peut encore y voit clair à travers ses larmes et t'honorer dans son cœur, où ton image ne mourra jamais. — Adieu, mon enfant.

XXXIII

A LA MÊME

S. d. (Avril 1834.)

Tu m'as dit de partir, et je suis parti ; tu m'as dis de vivre et je vis. Nous nous sommes arrêtés à Padoue ; il était huit heures du soir et j'étais fatigué. Ne doute pas de mon courage. Ecris-moi un mot à Milan, frère chéri, George bien-aimé !

XXXIV

Portant le timbre de Genève, 5 avril 1834.

Vendredi 4 avril.

Mon George chéri, je suis à Genève. Je suis parti de Milan sans avoir trouvé de lettre de toi à la poste. Peut-être m'avais-tu écrit ; mais j'avais retenu mes places tout de suite en arrivant, et le hasard a voulu que le courrier de Venise, qui arrive toujours deux heures avant le départ de la diligence de Genève, s'est trouvé en retard cette fois. Je t'en prie, si tu m'as écrit à Milan, écris au directeur de la poste de me faire passer ta lettre à Paris ; je la veux, n'eût-elle que deux lignes. Ecris-moi à Paris ; je t'ai laissée bien lasse, bien épuisée de ces deux mois de chagrin ; tu me l'as dit d'ailleurs, tu as bien des choses à me dire. Dis-moi surtout que tu es tranquille, que tu seras heureuse. Tu sais que j'ai très bien supporté la route. Antonio doit t'avoir écrit. Je suis fort, bien portant, presque heureux. Te dirai-je que je n'ai pas souffert, que je n'ai pas pleuré bien des fois dans ces tristes

nuits d'auberge? Ce serait me vanter d'être une brute et tu ne me croirais pas.

Je t'aime encore d'amour, George. Dans quatre jours, il y aura trois cents lieues entre nous, pourquoi ne parlerai-je pas franchement? A cette distance-là il n'y a plus ni violences ni attaques de nerfs; je t'aime, je te sais auprès d'un homme que tu aimes, et cependant je suis tranquille. Les larmes coulent abondamment sur mes mains tandis que je t'écris, mais ce sont les plus douces, les plus chères larmes que j'aie versées. Je suis tranquille ; ce n'est pas un enfant épuisé de fatigue qui te parle ainsi. J'atteste le soleil que j'y vois aussi clair dans mon cœur que lui dans son orbite. Je n'ai pas voulu t'écrire avant d'être sûr de moi ; il s'est passé tant de choses dans cette pauvre tête! De quel rêve étrange je m'éveille!

Ce matin, je courais les rues de Genève, en regardant les boutiques ; un gilet neuf, une belle édition d'un livre anglais, voilà ce qui attirait mon attention. Je me suis aperçu dans une glace, j'ai reconnu l'enfant d'autrefois. Qu'avais-tu donc fait, ma pauvre amie? C'était là l'homme que tu voulais aimer! Tu avais dix ans de souffrance dans le cœur, tu avais, depuis dix ans, une soif inextinguible de bonheur, et c'était là le roseau sur lequel tu voulais t'appuyer! Toi m'aimer! mon pauvre George! Cela m'a fait frémir. Je t'ai rendue si malheureuse! et quels malheurs plus terribles n'ai-je pas encore été sur le point de te causer! Je le verrai longtemps, mon George, ce visage pâli par les veilles qui s'est penché dix-huit nuits sur mon chevet! Je te verrai longtemps dans cette chambre funeste où tant de larmes ont coulé.

Pauvre George! Pauvre chère enfant! Tu t'étais trompée; tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère; le ciel nous avait faits l'un pour l'autre; nos intelligences, dans leur sphère élevée, se sont reconnues comme deux oiseaux des montagnes, elles ont volé l'une vers l'autre, mais l'étreinte a été trop forte; c'est un inceste que nous commettions.

Eh bien, mon unique amie, j'ai été presque un bourreau pour toi, du moins dans ces derniers temps; je t'ai fait beaucoup souffrir, mais, Dieu soit loué, ce que je pouvais faire de pis encore, je ne l'ai pas fait. Oh! mon enfant, tu vis, tu es belle, tu es jeune, tu te promènes sous le plus beau ciel du monde, appuyée sur un homme dont le cœur est digne de toi. Brave jeune homme! Dis-lui combien je l'aime, et que je ne puis retenir mes larmes en pensant à lui. Eh bien, je ne t'ai donc pas dérobée à la Providence, je n'ai donc pas détourné de toi la main qu'il te fallait pour être heureuse! j'ai fait peut-être en te quittant la chose la plus simple du monde, mais je l'ai faite, mon cœur se dilate malgré mes larmes. J'emporte avec moi deux étranges compagnes, une tristesse et une joie sans fin. Quand tu passeras le Simplon, pense à moi, George; c'était la première fois que les spectres éternels des Alpes se levaient devant moi, dans leur force et dans leur calme. J'étais seul dans le cabriolet, je ne sais comment rendre ce que j'ai éprouvé. Il me semblait que ces géants me parlaient de toutes les grandeurs sorties de la main de Dieu. Je ne suis qu'un enfant, me suis-je écrié, mais j'ai deux grands amis, et ils sont heureux.

Ecris-moi, mon George. Sois sûre que je vais m'occuper de tes affaires. Que mon amitié ne te soit jamais

importune. Respecte-la, cette amitié plus ardente que l'amour, c'est tout ce qu'il y a de bon en moi, pense à cela, c'est l'ouvrage de Dieu. Tu es le fil qui me rattache à lui ; pense à la vie qui m'attend.

XXXV

A LA MÊME

Adresse : *Monsieur Pagello Dr Mc Farmacia Armillo C. San Luca*, pour remettre à *Madame Sand, Venise, royc Lombardo-Vénitien.*

19 avril. — Portant le timbre de Paris du 21 avril.

Mon amie chérie, je suis à Paris depuis le 12. J'ai fait venir Buloz le lendemain de mon arrivée. L'important c'est d'envoyer la fin d'*André*. Jusque-là, il n'est guère possible d'obtenir grand'chose. Quant au prix, il le donnera ; je n'ai pas eu l'air d'en douter un instant. « C'est bien cher » ; voilà tout ce qu'il a dit.

Tu me dis, mon enfant, que tu veux aller à Constantinople. Avec quoi y vivras-tu? Si tu ne renonces pas à tes enfants, comment en reviendras-tu? Et quand même tu y renoncerais pour un temps, n'es-tu pas trop fière pour faire des dettes? Explique-toi, là-dessus, si la tranquillité de ton pauvre Mussaillon est quelque chose pour toi. Si je fais payer à Buloz d'une part ton loyer, d'autre part S. de la R. (1) et quelques autres dettes, je crois, dont tu m'as parlé, que te restera-t-il? Peut-être de quoi vivre quelques mois à Venise, mais assurément pas de quoi la quitter.

(1) Probablement Sosthène de la Rochefoucauld. (Note de l'éd. de la *Corresp. de G. Sand et d'A. de Musset.*)

Songe, mon enfant, que c'est le dernier argent qui te reste à toucher, peut-être d'ici à longtemps. De mon côté, je ne sais même pas comment faire à Buloz une malheureuse comédie (faire une comédie!) dont je lui dois déjà le prix... J'enrage, mais qu'y faire? Réfléchis, je t'en prie, et écris-moi sérieusement tes projets. Tout ce qui dépendra de moi sera fait. Compte là-dessus, quand je devrais me mettre des jambes et des bras postiches. Malheureusement, la tête ne peut se remplacer.

Que je te remercie de ta lettre, mon amie. Je ne m'attendais pas à voir sitôt de ton écriture. Tu me dis de te parler de mes souffrances. Physiquement, je suis arrivé presque bien portant, quoique un coup de soleil sur la figure et une érésypèle aux jambes me rendissent horriblement ridicule. Grâce à Dieu, je suis debout aujourd'hui, et guéri, sauf une fièvre lente qui me prend tous les soirs au lit et dont je ne me vante pas à ma mère, parce que le temps seul et le repos peuvent la guérir. Du reste, à peine dehors du lit, je me suis rejeté à corps perdu dans mon ancienne vie. Comment te dire jamais ce qui s'est passé dans cette cervelle depuis mon départ? Mais, en somme, j'ai beaucoup souffert, et j'étais arrivé ici avec la ferme intention de me distraire et de chercher un nouvel amour. Je n'ai pas encore dîné une fois chez ma mère. J'avais arrangé avant-hier une partie quarrée (*sic*) avec Dalton (1). On m'avait mis, à côté de moi, une pauvre fille d'opéra qui s'est trouvée bien sotte, mais moins sotte que moi. Je n'ai pu lui dire un mot et

(1) D'Alton-Shée. Voir, sur les relations du poète avec d'Alton, le t. I de notre ouvrage sur *Alfred de Musset*.

suis allé me coucher à huit heures. Je suis retourné dans tous les salons où mon impolitesse habituelle ne m'a pas ôté mes entrées. Que veux-tu que je fasse? Plus je vais, plus je m'attache à toi, et bien que très tranquille, je suis dévoré d'un chagrin qui ne me quitte plus.

Tes meubles sont couverts de grandes couvertures de laine, ton lit n'a que les matelas, et les fenêtres sont sans rideaux. J'ai cru que j'entrais dans l'appartement d'un mort. Je ne saurais rester là-dedans. La seule chose qui me reste à faire, c'est de m'enfermer, mais je ne peux pas encore travailler, et dès que l'imbécille (*sic*) réfléchit un quart d'heure, voilà les larmes qui arrivent. Mon amie, tu m'as écrit une bonne lettre, mais ce ne sont pas de ces lettres-là qu'il faut m'écrire. Tu me dis que tu vas t'isoler et penser à moi; que veux-tu que je devienne quand je lis des mots pareils (1)! Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes, parle-moi de vos joies — non, ne me dis pas cela. Dis-moi simplement que tu aimes et que tu es aimée; alors je me sens plein de courage et je demande au ciel que chacune de mes souffrances se change en joie pour toi. Alors je me sens seul.seul pour toujours,et la force me revient, car je suis jeune, et la vie ne veut pas mourir dans sa sève. Mais songe que je t'aime, qu'un mot de toi pourra toujours décider de ma vie et que le passé tout entier se retourne en l'entendant.

Il ne faut pas m'en vouloir, mon enfant, de tout cela. Je fais ce que je peux (peut-être plus). Songe

(1) Ces mots ne se trouvent dans aucune des lettres qui se trouvaient chez Papet, et pourtant tout indique qu'il n'en manque pas ici. (Note de l'éd. de la *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*.)

qu'à présent il ne peut plus y avoir en moi ni fureur ni colère ; ce n'est pas ma maîtresse qui me manque, c'est mon camarade George. Je n'ai pas besoin d'une femme, j'ai besoin de ce regard que je trouvais à côté de moi pour me répondre ; il n'y a là ni amour importun ni jalousie, mais une tristesse profonde. Je regardais l'autre soir cette table où nous avons lu ensemble Gœtz de Berlichingen ; je me souvenais du moment où j'ai posé le livre sur la table après le dernier cri du héros mourant : liberté, liberté ! Tu étais beaucoup pour moi, ma pauvre amie, plus que tu ne croyais, et que je ne croyais moi-même.

Tu es donc dans les Alpes ? N'est-ce pas que c'est beau ? Il n'y a que cela au monde. Je pense avec plaisir que tu es dans les Alpes. Je voudrais qu'elles pussent te répondre, elles te raconteraient peut-être ce que je leur ai dit. O mon enfant, c'est là cependant qu'il est triste d'être seul !

Planche, M. Sandeau et Regnault vomissent, à ce que m'a dit Buloz, tout ce qu'ils ont dans les entrailles contre moi, ce qui m'est bien égal. Mme Hennequin (1) avait fait à ma mère tous les cancans possibles sur ton compte. Je n'ai pas eu de peine à la désabuser, il a suffi de lui parler des nuits que tu as passées à me soigner ; c'est tout pour une mère.

Du reste *l'Europe littéraire* (2) est morte, en sorte que les journaux n'ont pas donné signe d'attaque contre toi. Je n'ai trouvé qu'admiration, comme au temps d'Indiana.

(1) Mme Hennequin, propriétaire de la maison où habitait George Sand et amie de la famille de Musset.

(2) Revue où avait paru l'attaque contre *Lélia*, qui avait causé le duel de Gustave Planche avec Capo de Feuillide, l'auteur de l'article.

Adieu, ma sœur adorée. Va au Tyrol, à Venise, à Constantinople ; fais ce qui te plaît, ris et pleure à ta guise, mais le jour où tu te retrouveras quelque part seule et triste, comme à ce Lido, étends la main avant de mourir et souviens-toi qu'il y a dans un coin du monde un être dont tu es le premier et le dernier amour. Adieu, mon amie, ma seule maîtresse, écris-moi surtout, écris-moi.

— Tu as dû recevoir une lettre de Genève.

XXXVI

A SAINTE-BEUVE

27 avril 1834.

J'ai à vous remercier, mon cher Sainte-Beuve, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre aux tristes circonstances qui m'ont forcé à quitter l'Italie. Buloz sort de chez moi maintenant, et j'apprends par lui que mon retour est interprété de plusieurs manières par certaines gens ; tant qu'il ne s'agit que de moi-même, je suis obligé d'avouer qu'un mépris naturel m'a toujours là-dessus tenu lieu de philosophie ; mais je verrais avec le plus grand chagrin qu'on accusât Mme Sand du plus léger tort à mon occasion, et surtout que de pareilles accusations fussent venues jusqu'à vous ; je sais que Mme Sand tient à votre estime, et je mettrais autant d'empressement à la défendre auprès d'un homme capable de l'apprécier que je mets d'orgueil à laisser parler les sots anonymes : un mot de vous à ce sujet me ferait plaisir, j'ai pour Mme Sand trop de respect et d'estime pour les renfer-

mer en moi seul, et vous êtes un de ceux à qui je voudrais le plus possible les voir partager.

Tout à vous de cœur.

XXXVII

A GEORGE SAND

Timbre de départ de Paris : 1er mai.
Timbre d'arrivée à Venise : 10 mai.

30 avril.

Ce n'est donc pas un rêve, mon frère chéri. Cette amitié qui survit à l'amour, dont le monde se moque tant, dont je me suis tant moqué moi-même, cette amitié-là existe. C'est donc vrai, tu me le dis et je le crois, je le sens, tu *m'aimes*. Que se passe-t-il en moi, mon amie? Je vois la main de la Providence comme je vois le soleil. Maintenant c'est fini pour toujours, j'ai renoncé, non pas à mes amis, mais à la vie que j'ai menée avec eux. Cela m'est impossible de recommencer, j'en suis sûr; que je me sais bon gré d'avoir essayé! Sois fière, mon grand et brave George, tu as fait un homme d'un enfant. Sois heureuse, sois aimée, sois bénie, repose-toi, pardonne-moi! Qu'étais-je donc sans toi, mon amour? Rappelle-toi nos conversations dans ta cellule; regarde où tu m'as pris et où tu m'as laissé. Suis ton passage dans ma vie; regarde comme tout cela est palpable, évident; comme tu m'as dit clairement : ce n'est pas là ton chemin; comme tu m'as pris par la main pour me remettre dans ma route. — Assieds-toi sur le bord de cette route simple, ô mon enfant, tu étais trop lasse pour y marcher longtemps avec moi. — Mais moi, j'y marcherai. Il faut que tu

m'écrives souvent, que tu me laisses t'écrire ma vie à mesure que je vivrai. Songe à cela, je n'ai que toi, j'ai tout nié, tout blasphémé, je doute de tout, hormis de toi. Dis-moi, auras-tu ce courage-là? Toutes les fois que je relèverai la tête dans l'orage, comme un pilote effrayé, trouverai-je toujours mon étoile, la seule étoile de ma nuit? Consulte-toi. Ces trois lettres que j'ai reçues, est-ce le dernier serrement de main de la maîtresse qui me quitte, ou le premier de l'ami qui me reste? Mais néglige-moi, oublie-moi, qu'importe. Ne t'ai-je pas tenue? oui, je t'ai tenue et embrassée de ces bras que voilà. Sais-tu pourquoi je n'aime que toi? Sais-tu pourquoi, quand je vais dans le monde à présent, je regarde de travers comme un cheval ombrageux? je ne m'abuse sur aucun de tes défauts; tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime. Je me souviens bien de cette nuit de la lettre (1). Mais, dis-moi, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu? Me disais-tu que tu m'aimais? N'étais-je pas averti? Avais-je aucun droit? ô mon enfant chéri, lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé? Quel reproche ai-je jamais eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue jour par jour? Et quel est donc le lâche misérable qui appelle perfide la femme qui l'estime assez pour l'avertir que son heure est venue? Le mensonge, voilà ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-être le plus malheureux. Mais tu es noble et orgueilleuse.

Voilà pourquoi je crois en toi et je te défendrai contre le monde entier jusqu'à ce que je crève. Main-

(1) Voir à ce sujet le chap. de George Sand, dans notre ouvrage sur *Alfred de Musset*, p. 19.

tenant qui voudra peut me tromper, me maltraiter et me déchirer, je puis souffrir, je sais que tu existes. S'il y a quelque chose de bon en moi, si je fais jamais quelque chose de grand de mes mains ou de ma plume, dis-toi que tu sais d'où cela vient; oui, George, il y a quelque chose en moi qui vaut mieux que je ne pensais; lorsque j'ai vu ce brave Pagello, j'y ai reconnu la bonne partie de moi-même, mais pure et exempte des souillures irréparables qui l'ont empoisonnée en moi. C'est pourquoi j'ai compris qu'il fallait partir. Ne regrette pas, ma sœur bien-aimée, d'avoir été ma maîtresse. Il le fallait pour que je te connusse (*ici une ligne rayée*), mais ne reviens jamais sur un mot sans raison que je t'ai dit, et que tu me rappelles dans ta dernière lettre. Les plaisirs que j'ai trouvés, dans tes bras étaient plus chastes, c'est vrai, mais ne me dis pas qu'ils étaient moins grands qu'ailleurs. Il faut me connaître comme je me connais moi-même pour savoir ce qui en est. Rappelle-toi une strophe de *Namouna*. — Il y avait dans tes bras un moment dont le souvenir m'a empêché jusqu'aujourd'hui et m'empêchera encore longtemps d'approcher d'une autre femme.

J'aurai cependant d'autres maîtresses; maintenant les arbres se couvrent de verdure et l'odeur des lilas entre ici par bouffées : tout renaît et le cœur me bondit malgré moi. Je suis encore jeune, la première femme que j'aurai sera jeune aussi, je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme *faite*. De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher.

Je t'ai écrit tristement, la dernière fois; peut-être lâchement, je ne m'en souviens pas, je venais du quai Malaquais, et j'avoue que c'est la seule chose que je

ne puisse supporter encore. Je n'y ai été que trois fois et toujours je suis rentré comme abruti pour toute la journée, sans pouvoir dire un mot à personne. J'ai retrouvé des cigarettes que tu avais faites avant notre départ et qui étaient restées dans la soucoupe. Je les ai fumées avec une tristesse et un bonheur étranges. J'ai, de plus, volé un petit peigne à moitié cassé dans la toilette, et je m'en vais partout avec cela dans ma poche. Tu vois que je te dis toutes mes bêtises; mais pourquoi me ferai-je plus héroïque que je ne suis? Tu aideras ton camarade à consoler ton amant. Sais-tu une chose qui m'a charmé dans ta lettre? C'est la manière dont tu me parles de Pagello, de ses soins pour toi, de ton affection pour lui, et la franchise avec laquelle tu me laisses lire dans ton cœur. Traite-moi toujours ainsi. Cela me rend fier. Mon amie, la femme qui parle ainsi de son nouvel amant à celui qu'elle quitte et qui l'aime encore lui donne la preuve d'estime la plus grande qu'un homme puisse recevoir d'une femme.

Je m'en vais faire un roman. J'ai bien envie d'écrire notre histoire (1); il me semble que cela me guérirait et m'élèverait le cœur. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os; mais j'attendrai ta permission formelle. Je te dirai qu'on parle de mon retour. Une chose incompréhensible, c'est que, quinze jours avant mon arrivée, tout le monde savait déjà que nous étions séparés. On disait t'avoir vue à Paris, de ton côté, t'avoir parlé même au bal de l'Hôtel de Ville. Peut-être as-tu, dans un mauvais jour, écrit à Buloz quelque chose de cette triste séparation. Quoi qu'il en soit, j'ai

(1 Ce projet est devenu *la Confession d'un enfant du siècle*. (Note de l'éd. de la *Corresp. de G. Sand et d'Alfred de Musset*.)

peur qu'on croie que je n'ai voulu que me défendre du ridicule tout en te défendant du blâme. Je voudrais cependant écrire, le public n'y comprendrait rien, mais ceux qui devineraient sauraient qu'au milieu de tant de calomnies stupides il y a une voix pour toi et que c'est celle d'un homme qui t'a connue pendant un un an, précisément peut-être d'un homme que tu as quitté. Il m'est très indifférent qu'on se moque de moi, mais il m'est odieux qu'on t'accuse avec toute cette histoire de maladie.

— J'ai reçu ta lettre de Trévise : quel bon, quel excellent cœur tu as, mon enfant. Oui, nous nous reverrons. Comme je m'ennuie à périr ici, je vais aller aux eaux d'Aix au mois de juillet. Si tu viens à Paris aux vacances tu m'écriras. Fussé-je à tous les Diables, il faudra que je revienne. Je ne sais trop pourquoi j'ai dans la tête que je mourrai sans t'avoir revue. Voilà encore une bêtise. Au fait, je serai ici avant toi. Je reviendrai à la fin d'août.

Ton histoire de sansonnet me charme. C'est de lui que je suis jaloux; il danse sur tes genoux, le coquin. Sais-tu ce que je ferai? J'en achèterai un aussi, et parbleu, il aura la bonté de manger de l'encre aussi qu'il l'aime ou non, et il criera : George, George, toute la journée; mais il ne dansera point sur mes genoux, par respect pour mes pantalons.

Dis à Pagello que je le remercie de t'aimer et de veiller sur toi comme il le fait. N'est-ce pas la chose la plus ridicule du monde que ce sentiment-là ? Je l'aime, ce garçon, presque autant que toi ; arrange cela comme tu voudras. Il est cause que j'ai perdu toute la richesse de ma vie, et je l'aime comme s'il me

l'avait donnée. Je ne voudrais pas vous voir ensemble, et je suis heureux de penser que vous êtes ensemble. Oh! mon ange, mon ange, sois heureuse et je le serai.

Je n'ai pas besoin de te dire que tes commissions sont faites. Je n'ai pas encore pu me décider à aller voir Maurice. C'est encore une lâcheté dont je m'accuse; mais il a une paire d'yeux noirs que je ne verrais pas sans douleur, je l'avoue. Mon enfant, j'ai encore une permission à te demander. C'est de te faire quelquefois des rapsodies de sonnets, comme si tu étais encore ma maîtresse. — Et ne l'es-tu donc plus, mon amour chéri? Tu la seras toujours, quand tu serais au bout du monde. Je te défie de m'empêcher de t'aimer. Franchement, il faut que je fasse ce roman. — Quel imbécile suis-je de m'inquiéter des sots et de te parler d'eux! Il faut que je le fasse ou que j'étouffe. Vois-tu, George, la veine est ouverte, il faut que le sang coule. — Je t'ai si mal aimée! il faut que je te dise ce que j'ai sur le cœur.

Adieu, mon frère, mon ange, mon oiseau, ma mignonne adorée, adieu tout ce que j'aime sous ce triste ciel, tout ce que j'ai trouvé sur cette pauvre terre. Chantes-tu encore quelquefois nos vieilles romances espagnoles? Et penses-tu quelquefois à Roméo mourant? Adieu, ma Juliette. *Ramenta il nostr' amor.*

Sainte-Beuve me dit de te serrer la main pour lui.

Vers joints à la lettre, écrits avec la même plume, sur le même papier et portant le timbre de la même poste. Adresse, *Mme Sand — San fantin — Cara Mezzoni, Corte Minelli.* Venise, *Rc Lombardo-Vénitien.*

I

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu.
J'ai cru pendant trois ans te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit te voilà revenu.
Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde,
Mets la main sur mon cœur, sa blessure est profonde,
Elargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé.
Jamais amant aimé mourant sur sa maîtresse
N'a dans deux yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé.

[Fait au bain, jeudi soir, 2 août (1er août) 1833.]

2. Sonnet

Puisque votre moulin tourne avec tous les vents,
Allez, braves humains, où le vent vous entraîne ;
Jouez en bons bouffons la comédie humaine —
Je vous ai trop connus pour être de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scène,
Je garde contre vous ni colère ni haine,
Vous qui m'avez fait vieux, peut-être avant le tems.
Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchans.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle maîtresse !
Faisons-nous des amours qui n'aient pas de vieillesse,
Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie,
Voilà le sentier vert où, durant cette vie,
En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux.

3. Sonnet

Telle de l'Angelus la cloche matinale
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,
Tel ton luth chaste et pur, trempé dans l'eau lustrale,
O George, a fait pousser de hideux aboiements.

— Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pâle,
Tu n'as pas renoué ses longs cheveux flottans.

Tu savais que Phébé, l'étoile virginale,
Qui soulève les mers, fait baver les serpents.

— Tu n'as pas répondu, même par un sourire,
A ceux qui s'épuisaient en tourmens inconnus,
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

— Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,
Quand l'orage a passé tu n'as pas écouté,
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas douté

4. Sonnet

Il faudra bien t'y faire à cette solitude,
Pauvre cœur insensé, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.
Il faudra bien t'y faire, et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir ;
Tu vas pendant longtems faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté qui n'a pas l'habitude
D'attendre vainement, et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue,
Si tu vas quelque part attendre sa venue,
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras.

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée,
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

(Venise.)

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue... »

(Vers envoyés le 24 juin 1833 et déjà donnés ci-dessus.)

Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus
De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse,
Quand dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse,
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus !

La mémoire en est morte — un jour te l'a ravie.
Et cet amour si doux, qui faisait sur la vie

Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus —
Toi qui me l'a appris, tu ne t'en souviens plus.

XXXVIII

A LA MÊME

Portant le timbre de Paris, du 10 mai 1833,
et celui de Venise, du 18.

J'ai reçu ta *lettre du Tyrol*. Que puis-je te dire, ma bien-aimée? Elle paraîtra le quinze dans la Revue, c'est-à-dire dans six jours. O la meilleure, la plus aimée des femmes! Que de larmes j'ai versées! Quelle journée! Je suis perdu, vois tu. — Que veux-tu que je fasse? Tu verses sur ma blessure les larmes d'une amie, le baume le plus doux et le plus céleste qui coule de ton cœur. — Et tout tombe comme une huile brûlante sur un fer rouge. — Je voudrais être calme et fort, quand je t'écris. — Je me raisonne, je m'efforce, mais quand je prends la plume, et quand je vois ce petit papier qui va faire, pour t'aller trouver, ces trois cents lieues que je viens de faire, et il n'y a au monde que toi à qui je puisse parler de toi, — pas un ami, pas un être, — et qui d'ailleurs en serait digne? au milieu de mes chagrins, je sens bien que j'ai un trésor dans le cœur, je ne puis l'ouvrir à personne. Songes-tu à ce qui s'amasse pendant tant de nuits dans cette petite chambre, tant de jours solitaires? et dès que je veux t'écrire, tout se presse jusqu'à m'étouffer. Mais je souffre, amie, et qu'importe de quoi je souffre? Tu me plaindras, tu ne te dégoûteras pas de moi. Figure-toi

que c'est une autre que j'aime, que c'est une maladie que j'ai. — Dieu m'est témoin que je lutte. Tu me dis que tu es dans un singulier état moral, entre une vie qui n'est pas finie et une autre qui n'est pas commencée. — Et moi, où penses-tu que j'en sois? En vérité, on dit que le tems guérit tout. J'étais cent fois plus fort, le jour de mon arrivée qu'à présent. Tout croule autour de moi. Lorsque j'ai passé la matinée à pleurer, à baiser ton portrait, à adresser à ton fantôme des folies qui me font frémir, je prends mon chapeau, je vais et je viens, je me dis qu'il faut en finir d'une manière quelconque. Je cherche du moins un peu de distraction. Ici je trouve (1)...

Si je vais voir un ami, il me propose d'aller au bordel. Si je vais dans le monde, on me présente à Mme une telle qui est bien aise de compléter une petite collection — Dieu sait de quoi. — Et quand tout cela m'a bien bourdonné aux oreilles, quand je me sens bien venir la nausée, je me retourne vers la solitude et je la trouve si noire et si profonde que je n'ose aller ni d'un côté ni de l'autre.

Il faut que je parte; j'espère que Buloz va me donner de l'argent : j'irai je ne sais où. Au mois de juillet, je serai à Aix. Jusque-là je n'écrirai qu'à toi et à ma mère. Au mois d'août, si tu viens à Paris, je t'attendrai à Genève ou à Lyon. Si tu es seule, je reviendrai passer quelques jours avec toi. Si tu es avec Pagello, je vous serrerai la main et j'irai à Naples

(1) Le bas de la page, huit lignes environ, a été enlevé d'un coup de ciseau :

« *J'ai coupé ici des plaintes qui m'eussent bien vengée de certaines gens. Je les ai anéanties, ne voulant pas être tentée de punir, même après ma mort.* » (Note de George Sand.)

— et de là à Constantinople, si je suis assez riche. J'ai peur de te voir y aller à présent, mon enfant. Un de mes amis vient d'y mourir de la fièvre. Un autre, et que j'aimais beaucoup, mort dans le même climat. Royer y a attrapé une dysenterie affreuse et la fièvre. Il en a souffert longtemps.

Pourquoi me dis-tu, dans ta lettre, que tu ne voudrais pas qu'on me fît des reproches, à cause de toi, quand je te parle de mes inquiétudes pour ta santé? Crois-tu donc que ce soit là ma pensée? Mon amie, songe qu'une lettre de toi met dix jours à venir ici, qu'il faut que je vive dix autres jours de cette lettre. Ne doute pas de mon cœur, je t'en supplie. Je t'ai bien méconnue, bien mal aimée, bien fait souffrir. — Mais vraiment, il y a une justice céleste. Tu me parles de gloire, d'avenir. Je ne puis rien faire de bon. Je vais publier ces deux volumes de prose de Lorenzaccio. Cela ne peut que me faire tort.

(*Ici une large coupure.*)

A qui dire ce que j'ai dans l'âme? J'étais muet, quand je t'ai connue. A présent, je ne le suis plus, mais je n'ai personne pour m'entendre, et je n'ai rien dit. Tout est là, j'étends les bras dans le vide, et rien! En vérité, je jette sur les femmes de tristes regards. J'ai encore un reste de vie à donner au plaisir et un cœur tout entier à donner à l'amour. Peut-être y en a-t-il qui accepteraient, mais moi, accepterais-je?

Où me mène donc cette main invisible qui ne veut pas que je m'arrête? Il faut que je parle, oui, il faut que je cesse de pleurer tout seul et de me manger le cœur pour nourrir mon cœur. Il me faut un corps dans ces bras vides, il faut que j'aie une maîtresse,

puisque je ne puis me faire moine. Tu me parles de santé, de ménagements, de confiance en l'avenir; tu me dis d'être tranquille et c'est toi, toi qui viens de m'ouvrir les veines; tu me dis d'arrêter mon sang! Qu'ai-je fait de ma jeunesse? Qu'ai-je fait même de notre amour? Vraiment, j'ai pleuré une ou deux fois dans tes bras. Que sais-tu de moi, toi que j'ai possédée? C'est toi qui as parlé; c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes; c'est toi qui as laissé descendre sur ma tête le ciel de ton amour. Et moi, je suis resté muet, il y avait en moi deux hommes, tu me l'as dit souvent, Octave et Cœlio. J'ai senti en te voyant que le premier mourait en moi, mais l'autre, qui naissait, n'a pu que pleurer ou crier comme un enfant. J'ai cessé, avec toi, d'être un libertin sans cœur; mais je n'ai commencé à être autre chose que pendant trois matinées à Venise, et tu dormais pendant ce tems-là.

Ne me dis pas de raisonner: plus je vois de choses crouler sous mes pieds, plus je sens une force cachée qui s'élève, et se tend comme la corde d'un arc. Ne me dis pas qu'avec une maîtresse je n'ai peut-être qu'un an ou deux à vivre. Eh bien un ou deux ans! mais avec qui? où? Voilà pourquoi j'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum, avec un peu d'opium, autour de ma ceinture et d'aller m'étendre sur le dos, sur la roche de Fontainebleau. C'est le printems qui ne veut pas, ce sont les fleurs et toute cette verdure qui m'appellent à la vie; je les sens qui m'attirent, et où m'attirent-elles? Ah! il y a six mois (1), les cha-

(1) Non, il y avait un an.

leurs du printems me faisaient le même effet que le vin de champagne ; elles me conduisaient du sortir de la table à la première femme venue. Que je trouvasse là deux ou trois amis en train de chanter des couplets de cabaret, un cigare et un canapé, tout était dit, et si je pleurais une heure dans ma chambre, en rentrant, j'attribuais cela à l'excitation, à l'ennui, que sais-je ? et je m'endormais. J'en étais encore là quand je t'ai connue. Mais aujourd'hui, si mes sens me conduisaient chez une fille, je ne sais ce que je ferais, il me semble qu'au moment de la crise je l'étranglerais en hurlant. Je n'ose pas me risquer, franchement, même avec une fille ; mes nerfs sont si ébranlés ! J'ai un peu peur de moi. Et une femme du monde ! Partager avec un mari, voir sa maîtresse une heure par jour, et pas tous les jours ! Donner le quart, la moitié, ou les deux tiers de son cœur, selon qu'elle est plus ou moins capable de vous comprendre, selon son éducation, son tempérament, ou son habileté à mentir ! pouah ! Et où trouver une *demoiselle* qui ne soit ni dépravée, ni bégueule, ni impudente, ni niaise et qui n'ait pas pour unique mobile de ses paroles, de ses bras et de ses jambes, le mariage, un et indivisible ?

Et c'est à un homme qui fait du matin au soir de pareilles réflexions ou de pareils rêves que tu adresses cette *Lettre du Tyrol*, cette lettre sublime ! Mon George, jamais tu n'as rien écrit d'aussi beau, d'aussi divin, jamais ton génie ne s'est mieux trouvé dans ton cœur. C'est à moi, c'est de moi que tu parles ainsi ! Et j'en suis là ! et la femme qui a écrit ces pages-là, je l'ai tenue sur mon sein. Elle y a glissé comme une ombre céleste, et je me suis réveillé à son dernier baiser. Elle est ma

sœur et mon amie, elle le sait, elle me le dit. Toutes les fibres de mon corps voudraient s'en détacher pour aller à elle et la saisir. Toutes les nobles sympathies, toutes les harmonies du monde nous ont poussés l'un vers l'autre, et il y a entre nous un abîme éternel!

Eh bien! puisque cela est réglé ainsi, que cette providence si sage me sauve ou me perde à son gré. J'ai horreur de ma vie passée, mais je n'ai pas peur de ma vie à venir. Si, en m'ouvrant le cœur, le ciel n'a voulu que me préparer un nouveau moyen de souffrance, je subirai les conséquences de ma faiblesse et de ma vanité. Mais ce que j'ai dans l'âme ne mourra pas sans en être sorti. Dans ma jeunesse, lorsque j'étais encore pur et naïf, le vice me paraissait un monde admirable, immense, je m'y suis précipité avec bonheur dès que j'ai pu. C'est aujourd'hui la même chose ; quelque faible et misérable qu'ait dû te sembler mon amour, j'ai entrevu un nouveau monde, et cela suffit. Je lis *Werther* et *la Nouvelle Héloïse*. Je dévore toutes ces folies sublimes dont je me suis tant moqué. J'irai peut-être trop loin dans ce sens-là, comme dans l'autre. Qu'est-ce que ça me fait! J'irai toujours.

Ne t'offense pas de ma douleur, ange chéri. Si cette lettre te trouve dans un jour de bonheur et d'oubli, pardonne-moi, jette-la dans la lagune, que ton cœur n'en soit pas plus troublé que son flot tranquille ; mais qu'une larme y tombe avec elle, une de ces belles larmes que j'ai bues autrefois sur tes yeux noirs.

Tu recevras ton argent comme tu le demandes. Buloz donnera 500 fr. J'ai écrit à Boucoiran. Dis à Pagello que je voudrais lui écrire, mais je ne puis pas.

Je l'aime sincèrement et de tout mon cœur, mais je ne peux lui écrire. Il sait à présent pourquoi (1).

Donne-moi ta nouvelle adresse. Je t'écrirai après mon départ, de l'endroit où je m'arrêterai, si je m'arrête. Adieu, âme de ma vie. — Quoi qu'il advienne de moi, n'oublie pas ton enfant.

Ecris-moi toujours à Paris, on me fera passer tes lettres.

XXXIX

A LA MÊME

Portant le timbre de Venise du 18 juin.

Je suis fâché, mon amie, de t'avoir parlé de choses que ni toi ni moi ne devrions savoir. Buloz m'en avait si bien rebattu les oreilles que cela est venu je ne sais comment sous ma plume. Mais je suis plus bas que je ne croyais dans son estime, puisque tu écris à cet homme pour lui dire de me ménager. J'ai brûlé ta lettre, n'en parlons plus. Si j'ai jamais une explication avec lui, elle sera plus sérieuse. Quant à ce que tu as écrit à Boucoiran dans l'intention qu'on le lui montrât, qu'il y soit parlé de moi ou non, tu conçois que je n'ai ni le droit ni le désir de le connaître : je ne suis plus ton amant. Je ne suis pas encore parti, faute d'argent. Jamais je n'ai été dans une disposition si singulière. — Heureux ou malheureux, je n'en sais rien.

(1) Toutes les lettres passaient par ses mains. Les dernières lui sont adressées directement. (Note de l'éd. de la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset.*)

— Peut-être vais-je m'enfermer dans un trou. — Peut-être les élégies dont mon cœur est plein vont se changer en hymne. Il me semble que la nature entière l'entonnerait avec moi. Ma vie est dans la gueule d'un canon, et moi, la mèche haute, j'hésite à mettre le feu. Je vais et viens, j'avance et je recule. Un instinct singulier me pousse et m'attire. Je ne sais si c'est de peur ou de plaisir que je frissonne. Je vais aimer.

Il ne me sera peut-être pas très difficile de trouver ce que je cherche, car je n'ai jamais moins tenu à la beauté dans une femme. Malgré ma santé qui n'a jamais été meilleure (je suis gras comme un moine), il me semble que je n'ai plus de sens, dans l'acception grossière du mot. Je ne tiens qu'à rencontrer une intelligence élevée et un cœur vierge. Tu me dis que tu commences à t'habituer à vivre sans l'enthousiasme ; moi, mon amie chérie, je vais commencer à le connaître. Deux êtres qui s'aiment bien sur terre font *un* ange dans le ciel : voilà ce que j'ai trouvé l'autre jour dans un ouvrage nouveau. Connais-tu une parole plus belle et plus sublime que celle-là ?

Peut-être le monde ne saura-t-il jamais le changement qui s'est opéré en moi. Tant que je pourrai, je conserverai cette écorce molle et inerte qui m'est devenue une seconde peau. Je ne sais quel plaisir étrange j'ai toujours trouvé à sentir que je pouvais vouloir et que je ne voulais pas. L'autre soir, une femme que j'estime beaucoup sous le rapport de l'intelligence, dans un entretien de bonne amitié que j'avais avec elle, commençait à se livrer. Je m'approchais d'elle franchement et de bonne foi, lorsqu'elle a posé sa main sur la mienne en me disant : Soyez sûr que, le

jour où vous êtes né, il est né une femme pour vous. — J'ai reculé malgré moi. Cela est possible, me suis-je dit, mais alors je vais chercher ailleurs, car assurément ce n'est pas vous.

Je me fais une fête de te revoir, mon enfant, si ton retour n'est pas un rêve ; avec quel plaisir je reviendrai m'asseoir quelquefois dans cette petite chambre sur tes coussins, à terre, et te raconter, au milieu des nuages de nos cigarettes, la nouvelle face de mon être qui, décidément, a pris le dessus. Que je t'aime, Georgeot ! Quel bonheur que cette amitié douce et élevée qui est restée entre nous deux comme le parfum de nos amours ! Ne crains pas que tes lettres me fassent du mal. J'aime mieux le mal qu'elles me font que le bien que me font les autres. Hélas ! ma chère, si je t'ai jamais fait souffrir ce que je souffre, pardonne-moi. Je ne savais pas ce que c'était.

Il n'en faut pas douter, George, il y a des *révélations*. Saint Augustin est, à mes yeux, l'homme le plus vrai qui ait existé. J'ai nié et je crois, « voilà tout le mystère » : la foi en quelque chose, un but — un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. — Marcher librement dans le temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un livre, un mot, une fleur font que vous vous arrêtez, et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi la poésie est une belle chose. Mais doubler ses facultés, avoir deux ailes pour monter au ciel, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus

pour l'homme ; voilà pourquoi l'amour est plus beau que la poésie.

Voilà pourquoi aussi je tiens tant à l'intelligence dans la femme que j'aimerai ; quant à son cœur, qu'il soit vierge, et que si je pleure dans son lit, ce ne soit pas de douleur de sentir mon cœur venir à mes lèvres et de ne pouvoir parler. O mon Georgeot, que Dieu me protège ! Je m'agenouille quelquefois en criant : que Dieu me protège ! car je vais me livrer. Cela est beau, n'est-ce pas, et effrayant en même temps d'aller et devenir avec cette pensée-là : je vais me perdre ou me sauver? Prie pour moi, mon enfant; quoi qu'il doive m'arriver, plains-moi. Je t'ai connue un an trop tôt. J'ai cru longtems à mon bonheur, à une espèce d'étoile qui me suivait. Il en est tombé une étincelle, de la foudre sur ma tête, de cet astre tremblant. Je suis lavé par ce feu céleste qui a failli me consumer. Si tu vas chez Danieli, regarde dans ce lit où j'ai souffert; il doit y avoir un cadavre, car celui qui s'en est levé n'est pas celui qui s'y était couché.

Comme il s'ouvre, amie bien-aimée, ce cœur qui s'était desséché ! Comme chaque mot, chaque chose, chaque homme que je rencontre fait se détendre une fibre ! Comme tous les objets que je retrouve ici m'envoyent à l'âme un rayon nouveau ! Et comme tous ces rayons se pressent, se condensent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une issue pour s'élancer de leur centre et retourner, teints du sang de mes veines, dans la nature !

Je vais aux boulevards, au Bois, à l'Opéra, sur le quai, aux Champs-Elysées ; cela est doux et étrange, n'est-ce pas, de se promener tout jeune dans une vieille

vie? Tattet est de retour; — le brave garçon trouve que *je lui apparais sous un nouvel aspect*, voilà son mot. Du reste je bois autant de vin de champagne que devant, ce qui le rassure.

Tu reviendras, n'est-ce pas? Je retrouverai mon bon et loyal camarade, avec son grand cœur et ses grands yeux? ô mon petit ange que tu es joli! que tu m'es cher, toi, mon seul ami! Avec quel plaisir je sens en t'écrivant que mon cœur s'épanche avec confiance, avec amour, que je puis pleurer dans tes bras; oh, Dieu merci! j'ai un ami, on ne me le volera pas, il prie pour moi et moi pour lui.

Si je ne t'avais pas connue et perdue, George, je n'aurais jamais compris ce que je devais être et pourquoi ma mère a eu un fils. Quand nous étions ensemble, je laissai ma stupide jeunesse tomber lentement en poussière, mais je ne me rendais compte de rien de ce qui se passait en moi. Je me disais que cela valait mieux que le passé, je croyais qu'il serait toujours tems, je réfléchissais et je doutais. De plus, je suis d'une nature faible et oisive, la tranquillité de nos jours de plaisir me berçait doucement. Pendant ce temps-là, Azraël a passé, et j'ai vu luire entre nous deux l'éclair de l'épée flamboyante. Chose étrange, je n'ai compris qu'il fallait faire usage de mes forces que lorsque j'ai senti qu'elles pouvaient manquer. J'avais une telle confiance, une si misérable vanité! J'étais habitué depuis si longtems à porter autour de moi tant de voiles bizarres! à en ôter une partie avec l'un, une partie avec l'autre! Je n'ai compris que je pouvais aimer que lorsque j'ai vu que je pouvais mourir. (*Cinq lignes rayées à l'encre bleue.*)

Adieu, ma bien-aimée, dis à Pagello que je l'embrasse et qu'il a tort de ne pas m'écrire, cela me ferait plus de plaisir que je ne puis dire. Je ferai tes commissions ; mais il me semble qu'il est impossible qu'on laisse passer à la douane des gants français, des livres, et surtout des *journaux*. Je connais quelqu'un à qui on a pris un vieux *Figaro* dans lequel il avait enveloppé une brosse. Adieu, adieu.

J'ai encore nos petits oiseaux. Antonio me quittera quand je serai à Aix. Le pauvre garçon a le mal du pays pour sa chère Venise. Hélas ! J'en connais un qui l'a aussi, et cependant sans y être né.

Malgré tout ce que tu m'as dit sur les belles promesses que je t'ai faites durant ma fièvre, j'espère, au mois de septembre, pouvoir te donner de l'argent. En tous cas, au mois d'août, que Buloz t'en doive ou non, il t'en donnera pour revenir. Il me l'a dit (je crois qu'il est amoureux de toi). Je m'occupe du reste de tes affaires, mais je ne sais trop pourquoi Boucoiran ne vient pas me voir.

XL

A LA MÊME

Adressée à Pagello, pour remettre à Mme Sand.
(Timbrée de Paris, 10 juin, de Venise... date effacée.)

Mardi, 10 juin.

Maurice se porte bien, je viens de le voir à l'instant et il doit sortir avec moi dimanche. J'ai été de là chez André Cotier, savoir à quelle époque Boucoiran lui a remis pour toi l'argent qu'il devait te faire passer. Je

ne pourrai le voir que demain, attendu que ces messieurs-là ne se dérangent que fort majestueusement, surtout lorsqu'il s'agit de pauvres gens comme nous autres.

Si demain j'apprends que l'argent ne lui a été remis que tard, c'est une négligence bien maladroite de la part de Boucoiran, mais enfin ce n'est qu'une négligence et je pourrai penser qu'à l'heure qu'il est tu dois avoir reçu ton argent. Si au contraire on me dit que l'argent a été remis à l'époque où il a dû l'être, il sera clair que la lettre qui contient le mandat se sera égarée et je t'en enverrai un autre le jour même.

Maurice m'a dit qu'il avait donné à M. Papet une lettre pour toi, il y a environ quinze jours ; je suppose que M. Papet l'aura mise à la poste. Du reste il y avait longtemps qu'il n'avait vu Boucoiran. Il était sorti chez sa grand'mère à son dernier jour de congé.

Je te remercie, ma chère, d'avoir pensé à moi dans toutes tes inquiétudes. J'ai l'espoir que, lorsque cette lettre te parviendra, tu seras déjà rassurée, d'autre part, sur tous ces sujets de tristesse. Cependant je ne veux pas même attendre à demain pour te parler de Maurice. Je comprends que cela doit passer avant tout. Que je suis fâché, mon enfant, que tu ne m'aies pas dit franchement ton désir à cet égard ! Tu m'écrivais d'être tranquille sur ton compte, *de ne pas chercher à vaincre certaines tristesses, certaines répugnances.* Je me figurais absolument que mes visites au collège ne pouvaient être que des hors-d'œuvre et que tu savais toujours par Boucoiran des nouvelles de ton fils. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé franchement ? Voilà maintenant une lettre qui va mettre dix jours à te

parvenir, et moi, comme un sot bavard que je suis, je t'en ai écrit une ces jours-ci, dans laquelle tu chercheras à coup sûr autre chose que mes stupides rêveries et où tu ne trouveras pas une ligne qui ne mérite d'être jetée au feu.

Pauvre Georgeot ! quelle peine m'a fait ta lettre ! des économies sur ton estomac ! quelle horreur ! Mon enfant, je t'en supplie, combats un peu ta fierté, emprunte à Rebizzo. N'es-tu pas sûre que tu auras, quoi qu'il arrive, de quoi payer quand tu voudras? Ne sais-tu pas que quand Buloz refuserait de te donner un sou, je n'ai qu'à *vouloir* pour que ma mère me donne la somme que je voudrai, *mille francs ou deux mille!* La pauvre femme me proposait de m'envoyer *telle somme qu'il me faudrait*, dans cette lettre que tu m'as renvoyée de Venise.

Ecris-moi, ma chère, si tu t'es déjà adressée à Planche, comme tu me dis en avoir l'intention. Quelque mépris que j'aie pour... (*coupure*) il a pendant mon absence dit... (*coupure, suite*)... chose trop vile et trop... (*coupure*)... parler Buloz, tu trouveras que j'ai raison. Si tu n'as pas encore écrit, dis-le-moi, je resterai à Paris. En tout cas, songe que, dans quelque circonstance que tu te trouves, ma vie t'appartient, ma chère, et que c'est me rendre service que de m'en demander un pour toi. Buloz crie comme un aigle, mais il paiera ce que tu veux.

XLI

A LA MÊME

Portant le timbre de Paris du 16 juin,
celui de Venise du 24.

15 juin.

Il a fallu que ce fût Boucoiran qui allât chez André Cotier faire refaire un autre billet par la raison que le premier était à son ordre. Il a dit à Buloz qu'il t'avait envoyé le 19 un bon de onze cents francs. Il est clair d'après tes lettres que la sienne est perdue, à moins qu'elle ne soit restée plusieurs jours à la poste restante, comme cela nous est arrivé quelquefois, du tems que j'étais encore de ce monde. En tout cas, tu vas être hors d'affaire.

Mon amie, je t'en supplie au nom de Dieu, si tu te retrouves jamais dans de pareilles circonstances, et quelque sujet de chagrin qui puisse t'affliger, fais quelque effort sur toi-même, ne t'abandonne pas à la douleur; songe qu'il n'y a que ta vie qui me prouve encore que je vive, et de quelque misérable secours que je puisse être, ne crois pas la coupe épuisée tant qu'il se peut trouver encore une goutte au fond de la mienne. Bois-la, du moins, cette faible goutte, avant de casser ton verre. Dis-moi de prendre ton fils ou ta fille par la main, de faire trois cents lieues pour te les amener et de m'en revenir. Dis-moi de contracter pour toi une dette que je ferais de si bon cœur et que je paierais ensuite par mon travail. Je ne suis qu'une pauvre paille dans le fleuve terrible

qui t'entraîne, mais avant de céder au torrent, accroche-toi un instant à cette paille, ne fût-ce que pour qu'elle te suive dans l'océan.

Buloz vient de m'apporter la lettre que tu lui as envoyée pour la *Revue* (1). Il me l'a lue en ânonnant jusqu'à ce qu'impatienté des coups d'épingles que sa lourde déclamation me donnait dans le cœur, je lui aie arraché le papier des mains pour le finir à haute voix. Maintenant le voilà parti et le cœur me bat si fort qu'il faut que je t'écrive ce que j'éprouve. Mon enfant, il y a dans ta lettre un mot affreux, celui de *suicide;* quel que soit le degré de foi qu'on ajoute à cette pensée chez les autres, elle ne prouve pas moins une très grande souffrance; j'en ai ri souvent, mais depuis ces trois mois-ci, je ne ris plus de rien. Dis-moi, mon George, mon frère adoré, quand tu as écrit ce mot-là, quand tu m'as parlé dans une autre lettre de ton envie d'en finir, était-ce seulement l'inquiétude que tu ressentais pour ton fils, jointe au désappointement de ne pas recevoir ce que tu attendais? Ne sont-ce enfin bien réellement que des causes matérielles et réelles, qui t'inspiraient cette affreuse et poignante pensée? Il m'a semblé qu'une tristesse étrangère à tout cela dominait les autres motifs. Buloz lui-même s'est interrompu plusieurs fois en lisant, pour me dire : Qu'a-t-elle donc? Comme cela est triste! — Le pauvre homme, qui ne se doute de rien au monde, ne manquait pas, il est vrai, d'ajouter : Mais vous ne l'avez pas quittée? Vous ne l'avez pas abandonnée? Hélas! le pauvre garçon ne se doute pas du mal qu'il me fait avec ses balourdises. Mais il n'en est pas moins vrai que tu souffres; je sais

(1) Seconde des *Lettres d'un voyageur.*

bien que toute ta vie tu as pensé à la mort, que toute ta vie t'y a poussée, que cette idée t'est familière, presque chère, mais enfin elle ne se représente à toi avec force que lorsque tu souffres, et je ne puis croire qu'elle naisse d'elle-même dans une organisation aussi belle, aussi complète, aussi harmonieuse que la tienne, comme celle d'un Anglais pulmonique? Je te parle franchement, mon enfant, mais ne suis-je pas un ami? Ne m'as-tu pas permis de l'être? Lorsqu'en lisant cette lettre, je voyais cette gondole chargée d'êtres aimés et heureux s'approcher de toi en chantant, et t'inviter à y descendre, je me disais : Elle est heureuse, Dieu soit loué ! Elle est entourée de braves et honnêtes gens qui veillent sur elle. Elle se repose, elle oublie. puis, quelques lignes plus bas, je trouve le mot de suicide.

O mon enfant, la plus aimée, la seule aimée des femmes, je te le jure sur mon père : si le sacrifice de ma vie pouvait te donner une année de bonheur, je sauterais dans un précipice, avec une joie éternelle dans l'âme. Mais sais-tu ce que c'est que d'être là, dans cette chambre, seul, sans un chien, sans un sou, sans une espérance, inondé de larmes depuis trois mois, et pour bien des années, d'avoir tout perdu, jusqu'à mes rêves, de me repaître d'un ennui sans fin, d'être plus vide que la nuit; sais-tu ce que c'est que d'avoir pour toute consolation une seule pensée : qu'il faut que je souffre et que je m'ensevelisse en silence, mais que du moins tu es heureuse ! Peut-être heureuse par mes larmes, par mon absence, par le repos que je ne trouble plus. O mon amie, mon amie ! si tu ne l'étais pas !...

Certes, l'homme que tu as choisi ne peut avoir

changé ta vie qu'en bien. C'est une noble créature, bonne et sincère ; il t'est dévoué, j'en suis sûr, et tu es trop noble toi-même pour ne pas lui rendre le même dévouement. Il t'aime, et comme tu dois être aimée! Je n'ai jamais douté de lui, et cette confiance, que rien ne détruira jamais, a été ma force pour quitter Venise, ma force pour venir ici, pour y rester. Mais, hélas! je n'en suis pas à apprendre aujourd'hui quel hiéroglyphe terrible c'est que ce mot si souvent répété, le bonheur! O mon Dieu, la création tout entière frémit de crainte et d'espérance en l'entendant. Le bonheur! est-ce l'absence du désir? Est-ce de sentir tous les atômes de son être en contact avec d'autres? Est-ce dans la pensée, dans les sens, dans le cœur que se trouve le bonheur ? Qui sait pourquoi il souffre? George, je viens de retrouver, dans un coin du petit album que tu m'as donné à Venise, un mot que j'y ai écrit pendant mon retour : « Il faudra bien « que nous restions amis et que nous nous consolions « quelquefois, car nous avons souffert ce que les autres « ne souffrent pas. » — Réponds-moi, je t'en conjure, réponds-moi que les tristesses qui t'ont prise venaient de ton fils, de ton argent, que sais-je ? d'une migraine ; mais réponds-moi que tu es heureuse, afin que je retourne au pied de mon lit, retrouver ma douleur courageuse et résignée, afin que l'idée de ton bonheur éveille encore un faible écho lointain dans le vide où je suis, et quelque chose comme un petit soupir de joie au milieu de tous ces affreux sanglots que personne ne voit, si Dieu n'existe pas, ou ne les entend pas. Surtout, pardonne-moi de te parler avec cette franchise, pardonne-moi de ne pouvoir imposer

silence à mon cœur. Je suis muet depuis si longtemps et pour si longtemps! parle-moi un peu de toi, fais-moi vivre un quart d'heure, car la mort se repent de m'avoir manqué là-bas, quand tes soins et tes veilles l'ont écartée de moi! Adieu, je n'en puis plus.

Tu dois avoir reçu un mot où je te dis que ton fils se porte bien.

En tout cas, que je puisse t'être utile ou non, je reste à Paris. Il ne sera pas dit que j'irai sottement chercher ce qui me fuit si bien, lorsque tu peux avoir besoin de moi, ne fût-ce que pour commander chez tes marchands ce qu'il te faut là-bas. Adieu, je t'aime et ne veux aimer que toi jusqu'à la mort. Adieu, adieu.

XLII

A LA MÊME

Jeudi, 10 juillet.

Tu me demandes, mon amie, combien il te faut d'argent pour faire le voyage de Paris par Genève. Il ne faut pas l'entreprendre seul à moins de six cents francs et deux à moins de 1000. J'espère que le bon docteur se laissera persuader et que vous trouverez un moyen de lever les obstacles qui le retiennent à Venise. Il est fort important... (*coupure*). J'enrage de bon cœur de ne pas avoir un sou. Que ne puis-je vous être bon à quelque chose, vous les meilleurs de mes amis! Mais j'ai beau regarder mes quatre murs, je n'en saurais tirer une goutte d'huile. Ainsi, je ne serai jamais bon à rien, tant que je n'assassinerai personne. Il s'est passé bien des choses, mon cher Georgeot,. . . .

. . . . . .

si nous nous voyons à Paris ; car je ne sais pas encore de quelle façon Mr le Tout-puissant en ordonnera à cet égard. Dans tous les cas, j'espère que nous nous donnerons une poignée de main.

Antonio est parti ces jours-ci. Je lui ai dit que vous alliez revenir ici. — « Vous devriez attendre le docteur, lui ai-je dit, il vous ramènerait dans votre pays, dans quelque temps. »

. . . . . .

riait de toutes ses forces et de si bon cœur que je me suis mis à en faire autant.

J'ai commencé le roman dont je t'ai parlé. A propos de cela si tu as, par hasard, conservé les lettres que je t'ai écrites depuis mon départ, fais-moi le plaisir de les rapporter dans un. . . . . .

. . . . . .

Dites-moi, Monsieur, est-ce vrai que Mme Sand soit une *femme adorable?* Telle est l'honnête question qu'une belle bête m'adressait l'autre jour. La chère créature ne l'a pas répété moins de trois fois pour voir apparemment si je varierais mes réponses. Chante, mon brave coq, me disais-je tout bas, tu ne feras pas renier saint Pierre... (*coupure*).

XLIII

Paris, 11 juillet 1854.

Timbre de Venise, 18 juillet.

AL MIO CARO P. PAGELLO

Mon cher, vous êtes bien gentil de m'avoir un peu

écrit : je dis un peu, car ce n'est guère. Mais si petit que soit le morceau de papier qui me parle de votre amitié, en quel moment de ma vie ne sera-t-il pas bien reçu? Il n'en est peut-être pas de même de vos recommandations sur le vin de champagne et je n'ose avouer au grand « Salvatico Pietro » combien était fondé le juste remords qui m'a saisi à cet article de votre lettre. Mais je vous promets que jamais, jamais je ne boirai plus de cette maudite boisson, — sans me faire les plus grands reproches.

George me mande que vous hésitez à venir ici avec elle; il faut venir, mon ami, ou ne pas la laisser partir. Trois cents lieues sont trop longues, pour une femme seule. Je sais bien qu'elle vous dira à cela qu'elle est forte comme un Turc. Mais je vous dirai moi, à l'oreille, et tout bas, que le plus petit Turc est plus fort que la plus forte femme d'Europe; croyez-m'en, moi qui ne suis pas Turc, et venez. Je vous promets de vous montrer, si vous êtes curieux de le voir, un de vos meilleurs amis.

XLIV

A BULOZ

Lundi, 18 [août 1834.]

Mon ami, ma mère me donne de quoi aller aux Pyrénées, et je vais partir. Dites-moi si vous croyez pouvoir, quand je serai là-bas, m'envoyer quelqu'argent. J'y vais pour travailler ; je vous donnerai d'abord les vers que je vous ai promis, vous aurez ensuite

et bientôt mon roman (1). Je m'engagerai, si vous voulez, à un dédit pour une époque que vous fixerez, et à laquelle vous recevrez le manuscrit entier, à moins de maladie grave, auquel cas tout vous sera fidèlement rendu. Répondez-moi un mot ou venez me voir si vous avez le temps. Mais, tout de suite, car je ne serai pas ici vendredi.

T. à V.

XLV

A GEORGE SAND

Sans date — (c'est en août 34). —
De Paris — à Paris.

Georgette, hier, en te quittant, j'ai demandé à ma mère de quoi aller aux Pyrénées. Elle me le donne, et je pars dans quatre jours. Personne n'en saura la cause ; mais je n'éprouve ni crainte ni fausse honte en te la disant : j'ai trop compté sur moi en voulant te revoir, et j'ai reçu le dernier coup.

J'ai à recommencer la triste tâche de cinq mois de lutte et de souffrance ; je vais mettre une seconde fois la mer et les montagnes entre nous. Ce sera la dernière épreuve ; je sais ce qu'elle me coûtera, mais mon père, de là-haut, ne m'appellera pas lâche, quand je paraîtrai devant lui. J'aurai tout fait pour tenter de vivre. J'attendrai de l'argent là-bas, et, si Dieu le permet, je reverrai ma mère, mais je ne reverrai jamais la France.

Je t'ai vue heureuse, je t'ai entendu dire que tu l'é-

(1) *La Confession d'un enfant du siècle.*

tais. Il m'eût été doux de rester votre ami et que la douce joie de vos âmes eût été hospitalière envers ma douleur ; mais le destin ne pardonne pas.

Le monde saura mon histoire ; je l'écrirai. Elle ne servira peut-être à personne, mais ceux qui suivent la même route que moi verront où elle mène ; ceux qui marchent sur le bord de l'abîme pâliront peut-être, en m'entendant tomber.

C'était là ma mission. Ne crains jamais que je t'accuse, toi par qui je l'ai accomplie ! Tu devais être ma mort ou ma vie ; ton choix est juste ; c'en est fait de moi.

Le jour où j'ai quitté Venise, tu m'as donné une journée entière. Je pars aujourd'hui pour toujours, je pars seul, sans un compagnon, sans un chien. Je te demande une heure et un dernier baiser. Si tu crains un moment de tristesse, si ma demande importune Pierre, n'hésite pas à me refuser. Ce sera dur, mais je ne m'en plaindrai pas. Mais si tu as du courage, reçois-moi seule, chez toi ou ailleurs, où tu voudras. Pourquoi craindrais-tu d'entendre hautement la voix solennelle de la Destinée ? N'as-tu pas pleuré hier, lorsqu'elle nous a murmuré, à cette fenêtre entr'ouverte, ce triste air de ma pauvre Walse ? Ne pense pas retrouver jamais en moi, ni orgueil offensé, ni douleur importune. Reçois-moi sur ton cœur, ne parlons ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir. Que ce ne soit pas l'adieu de M^r^ un tel et de Mme une telle. Que ce soient deux âmes qui ont souffert, deux intelligences souffrantes, deux aigles blessés qui se rencontrent dans le ciel et qui échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité. Que ce soit un embrassement

chaste comme l'amour céleste, profond comme la douleur humaine. O ma fiancée! Pose-moi doucement la couronne d'épines, et adieu! Ce sera le dernier souvenir que conservera ta vieillesse, d'un enfant qui n'y sera plus.

XLVI

A LA MÊME

Madame Sand,
n° 19, quai Malaquais.

Je te remercie de m'accorder ma demande. Quant à ma résolution de partir, n'en parlons pas, elle est irrévocable. Je l'ai prise hier soir en me couchant; ce matin j'ai ouvert ma fenêtre, et j'ai regardé le soleil. Lui-même, du haut des sphères célestes, il n'avait rien vu qui pût la changer. Quoique tu m'aies connu enfant, crois aujourd'hui que je suis homme. Je ne m'abuse sur rien; je ne crains ni espère rien. Que je sois au désespoir, cela est possible; mais ce n'est pas le désespoir qui agit en moi, c'est moi qui le sens, qui le calcule, et qui agis sur lui. Je t'en prie, pas un mot là-dessus, et ne crains pas qu'il m'échappe rien. Tu me dis que je me trompe sur ce que j'éprouve. Non, je ne me trompe pas. J'éprouve le seul amour que j'aurai de ma vie. Je te le dis franchement et hautement, parce que j'ai raisonné avec cet amour-là, jour par jour, minute par minute, dans la solitude et dans la foule, depuis cinq mois; parce que je sais qu'il est invincible, mais que, tout invincible qu'il est, ma volonté le sera aussi. Ils ne peuvent se détruire l'un l'au-

tre ; mais il dépend de moi de faire agir l'un plutôt que l'autre. Ne te donne pas la peine de penser à tout cela ; il y a longtemps que j'y pense. Lorsque j'ai risqué de te voir, j'avais calculé toutes les chances ; celle-là est sortie. Ne t'en afflige pas surtout, et sois sûre qu'il n'y a pas dans mon cœur une goutte d'amertume. J'ai écrit à Buloz et je dîne avec lui aujourd'hui pour causer d'affaires, afin d'avoir de l'argent là-bas. Il est probable que j'irai d'abord à Toulouse, chez mon oncle (dont je t'ai souvent parlé), de là aux Pyrénées ; et, de là, dans un mois ou deux, à Cadix, par eau.

Ecris-moi quand tu veux que je te voie. Je pars mercredi, ou jeudi au plus tard. Adieu, ma bien-aimée Georgette.

Ton enfant, Alfd.

XLVII

A LA MÊME

C'est trop ou trop peu. Manques-tu de courage ? Revoyons-nous, je t'en donnerai. Parle ou ne parle pas ; les lèvres des hommes n'ont pas de paroles que je ne puisse entendre sans crainte. Tu me dis que tu ne crains pas de blesser Pierre en me voyant. Quoi donc alors ? Ta position n'est pas changée ? Mon amour-propre, dis-tu ? Ecoute, écoute, George, si tu as du cœur, rencontrons-nous quelque part, chez moi, chez toi, au Jardin des Plantes, au cimetière, au tombeau de mon père (c'est là que je voulais te dire adieu). Ouvre ton cœur, sans arrière-pensée. Ecoute-moi te jurer de mourir avec ton amour dans le cœur ;

un dernier baiser et adieu! Que crains-tu? O mon enfant, souviens-toi de ce triste soir à Venise, où tu m'as dit que tu avais un secret. C'était à un jaloux stupide que tu croyais parler. Non, mon George, c'est à un ami ; c'est la Providence qui changea tout à coup l'homme à qui tu parlais. Rappelle-toi cela. Au milieu de cette vie de misères et de souffrances, Dieu m'accorde peut-être la consolation de t'être bon à quelque chose. Sois-en sûre, oui, je le sens là, je ne suis pas ton mauvais génie. Qui sait ce que le ciel veut de nous? Peut-être suis-je encore destiné à te rendre encore une fois le repos. Songe que je pars, mon enfant. Ne fermons pas légèrement des portes éternelles.

Et puis! Avoir tant souffert, pendant ces cinq mois partir pour souffrir plus encore, partir pour toujours, te savoir malheureuse quand j'ai tout perdu pour te voir tranquille, et pas un adieu! Ah! c'est trop, c'est trop. Je suis bien jeune, mon Dieu. Qu'ai-je donc fait ?

XLVIII

A LA MÊME

Je t'envoie un dernier adieu, ma bien-aimée, et je l'envoie avec confiance, non sans douleur, mais sans désespoir. Les angoisses cruelles, les luttes poignantes les larmes amères ont fait place en moi à une compagne bien chère, la pâle et douce mélancolie. Ce matin, après une nuit tranquille, je l'ai trouvée au chevet de mon lit, avec un doux sourire sur les lèvres. C'est l'amie qui part avec moi. Elle porte au front ton dernier

baiser. Pourquoi craindrais-je de te le dire ? N'a-t-il pas été aussi chaste, aussi pur que ta belle âme, ô ma bien-aimée? Tu ne te reprocheras jamais ces deux heures si tristes que nous avons passées. Tu en garderas la mémoire. Elles ont versé sur ma plaie un baume salutaire. Tu ne te repentiras pas d'avoir laissé à ton pauvre ami un souvenir qu'il emportera et que toutes les peines et toutes les joies futures trouveront comme un talisman sur son cœur, entre le monde et lui. Notre amitié est consacrée, mon enfant; elle a reçu hier, devant Dieu, le saint baptême de nos larmes. Elle est immortelle comme lui. Je ne crains plus rien, ni n'espère plus rien. J'ai fini sur la terre. Il ne m'était pas réservé d'avoir un plus grand bonheur. Eh bien, ma sœur chérie, je vais quitter ma patrie, ma mère, mes amis, le monde de ma jeunesse; je vais partir seul, pour toujours, et je remercie Dieu. Celui qui est aimé de toi ne peut plus maudire, George; je puis souffrir encore maintenant, mais je ne peux plus maudire.

Quant à nos rapports à venir, tu décideras seule; sur quoi que ce soit qui regarde ma vie, parle, dis un mot, mon enfant, ma vie est à toi. Ecris-moi d'aller mourir en silence dans un coin de la terre, à trois cents lieues de toi, j'irai. Consulte ton cœur, si tu crois que Dieu te le dit, tâche de défendre notre pauvre amitié; réserve-toi de pouvoir encore m'envoyer de temps en temps une poignée de main, un mot, une larme ; hélas ! ce sont là tous mes biens. Mais si tu crois devoir sacrifier notre amitié, si mes lettres, même hors de France, troublent ton bonheur, mon enfant, ou seulement ton repos, n'hésite pas, oublie-moi. Je

te le dis, je puis souffrir beaucoup, sans me plaindre, à présent.

Sois heureuse à tout prix. Oh ! sois heureuse, bien-aimée de mon âme ! Le temps est inexorable, la mort avare, les dernières années de la jeunesse s'envolent plus rapidement que les premières. Sois heureuse, ou, si tu ne l'es pas, tâche d'oublier qu'on peut l'être. Hier, tu me disais qu'on ne l'était jamais. Que t'ai-je répondu? Je n'en sais rien, hélas ! Ce n'est pas à moi d'en parler. Les condamnés à mort ne renient pas leur Dieu.

Sois heureuse, aie du courage, de la patience, de la pitié. Tâche de vaincre un juste orgueil. Rétrécis ton cœur, mon grand George ; tu en as trop pour une poitrine humaine. Mais si tu renonces à la vie, si tu te retrouves jamais seule en face du malheur, rappelle-toi le serment que tu m'as fait, « ne meurs pas sans moi ». Souviens-t'en, souviens-t'en, tu me l'as promis devant Dieu.

Mais je ne mourrai pas, moi, sans avoir fait mon livre, sur moi et sur toi (sur toi surtout) ; non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a porté. Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J'y poserai, de ces mains que voilà, ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d'un jour. La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre. Ce sera là un mariage plus sacré que ceux que font les

prêtres, le mariage impérissable et chaste de l'Intelligence. Les peuples futurs y reconnaîtront le symbole du seul Dieu qu'ils adoreront. Quelqu'un n'a-t-il pas dit que les révolutions de l'esprit humain avaient toujours des avant-coureurs qui les annonçaient à leur siècle ? Eh bien, le siècle de l'Intelligence est venu. Elle sort des ruines du monde, cette souveraine de l'avenir; elle gravera ton portrait et le mien sur une des pierres de son collier. Elle sera le prêtre qui nous bénira, qui nous couchera dans la tombe comme une mère y couche sa fille le soir de ses noces. Elle écrira nos deux chiffres sur la nouvelle écorce de l'arbre de la vie. Je terminerai ton histoire par mon hymne d'amour. Je ferai un appel, du fond d'un cœur de vingt ans, à tous les enfants de la terre; je sonnerai aux oreilles de ce siècle blazé (*sic*) et corrompu, athée et crapuleux, la trompette des résurrections humaines, que le Christ a laissée aux pieds de sa croix. Jésus ! Jésus ! et moi aussi, je suis fils de ton père ! Je te rendrai les baisers de ma fiancée. C'est toi qui me l'as envoyée, à travers tant de dangers, tant de courses lointaines qu'elle a courus pour venir à moi. Je nous ferai, à elle et à moi, une tombe qui sera toujours verte, et peut-être les générations futures répéteront-elles quelques-unes de mes paroles, peut-être béniront-elles un jour ceux qui auront frappé avec le myrthe de l'amour aux portes de la liberté !

XLIX

A LA MÊME

Baden, 1er septembre.

Voilà huit jours que je suis parti, et je ne t'ai pas encore écrit. J'attendais un moment de calme ; il n'y en a plus. Je voulais t'écrire doucement, tranquillement, par une belle matinée ; te remercier de l'adieu que tu m'as envoyé, il est si bon, si triste, si doux : ma chère âme, tu as un cœur d'ange. Je voulais te parler seulement de mon amour ; ah ! George, quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime. Je suis perdu, vois-tu ; je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle ; je sais que j'aime. Ah ! si tu as eu toute ta vie une soif de bonheur inextinguible, si c'est un bonheur d'être aimée, si tu l'as jamais demandé au ciel, oh ! toi, ma vie, mon bien, ma bien-aimée, regarde le soleil, les fleurs, la verdure, le monde ! Tu es aimée, dis-toi cela, autant que Dieu peut être aimé par ses lévites, par ses amants, par ses martyrs ! Je t'aime, ô ma chair et mon sang ! Je meurs d'amour, d'un amour sans fin, sans nom, insensé, désespéré, perdu ! Tu es aimée, adorée, idolâtrée jusqu'à mourir ! Et non ! je ne guérirai pas. Et non, je n'essayerai pas de vivre ; et j'aime mieux cela, et mourir en t'aimant vaut mieux que de vivre. Je me soucie bien de ce qu'ils en diront. Ils disent que tu as un autre amant. Je le sais bien, j'en meurs, mais j'aime, j'aime, j'aime. Qu'ils m'empêchent d'aimer !

Vois-tu, lorsque je suis parti, je n'ai pas pu souffrir; il n'y avait pas de place dans mon cœur. Je t'avais tenue dans mes bras, ô mon cœur adoré ! Je t'avais pressée sur cette blessure chérie! Je suis parti sans savoir ce que je faisais. Je ne sais si ma mère était triste, je crois que non ; je l'ai embrassée, je suis parti, je n'ai rien dit ; j'avais le souffle de tes lèvres sur les miennes, je te respirais encore. Ah! George, tu as été tranquille et heureuse là-bas. Tu n'avais rien perdu. Mais sais-tu ce que c'est que d'attendre un baiser cinq mois ! Sais-tu ce que c'est pour un pauvre cœur, qui a senti pendant cinq mois, jour par jour, heure par heure, la vie l'abandonner, le froid de la tombe descendre lentement dans la solitude, la mort et l'oubli tomber goutte à goutte comme la neige ; sais-tu ce que c'est pour un cœur serré jusqu'à cesser de battre, de se dilater un moment, de se rouvrir comme une pauvre fleur mourante, et de boire encore une goutte de rosée vivifiante? Oh mon Dieu, je le sentais bien, je le savais: il ne fallait pas nous revoir. Maintenant, c'est fini ; je m'étais dit qu'il fallait revivre, qu'il fallait prendre un autre amour, oublier le tien, avoir du courage. J'essayais, je tentais du moins. Mais maintenant, écoute, j'aime mieux ma souffrance que la vie; tu m'as permis de t'aimer, vois-tu ; tu te rétracterais que cela ne servirait à rien ; tu veux bien que je t'aime; ton cœur le veut, tu ne diras pas le contraire, et moi je suis perdu. Vois-tu, je ne réponds plus de rien.

Qu'est-ce que je viens faire, dis-moi, là ou là? Qu'est-ce que cela me fait tous ces arbres, toutes ces montagnes, tous ces Allemands qui passent sans me comprendre, avec leur galimathias (*sic*) ? Qu'est-ce que

c'est que cette chambre d'auberge ? Ils disent que cela est beau, que la vue est charmante, la promenade agréable, que les femmes dansent, que les hommes fument, boivent, chantent, et les chevaux s'en vont en galopant. Ce n'est pas la vie, tout cela, c'est le bruit de la vie. Ecoute, George, plus rien, je t'en prie, pas un mot pour me dissuader, pas de consolation, pas de jeunesse, de gloire, d'avenir, d'espérance, pas de conseils, pas de reproches. Tout cela me fait penser que je suis jeune, que j'ai cru au bonheur, que j'ai une mère ; tout cela me donne envie de pleurer, et je n'ai plus de larmes. Je ne suis pas un fou, tu le sais ; je lutterai tant que je pourrai. J'ai de la force encore : mais de la force, mon Dieu ! à quoi sert d'en avoir, quand elle se tourne elle-même contre l'homme ? Rien, rien. Je t'en supplie, ne me fais pas souffrir, ne me rappelle pas à la vie. Je te promets, je te jure de lutter, si je puis. Ne me dis pas que je t'écris dans un moment de fièvre ou de délire, que je me calmerai : voilà huit jours que j'attends un quart d'heure de calme, un seul moment pour t'écrire. Je le sais bien que je suis jeune, que j'ai fait naître des espérances dans quelques cœurs aimants, je sais bien qu'ils ont tous raison. N'ai-je pas fait ce que je devais ? Je suis parti, j'ai tout quitté. Qu'ont-ils à dire ? Le reste me regarde. Il serait trop cruel de venir dire à un malheureux qui meurt d'amour qu'il a tort de mourir. Les taureaux blessés dans le cirque ont la permission d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans l'épaule, et de finir en paix. Ainsi, je t'en supplie, pas un mot, écoute : tout cela ne fera pas que tu prennes ta robe de voyage, un cheval ou une

petite voiture, et que tu viennes. J'aurai beau regarder ; me voilà assis devant cette petite table au milieu de tes lettres, avec ton portrait que j'ai emporté ! Tu me dis que nous nous reverrons : que tu ne mourras pas sans m'embrasser. Tu vois que je souffre, tu pleures avec moi, tu me laisses emporter de douces illusions, tu me parles de nous retrouver ; tout cela est bon, mon ange, tout cela est doux ; Dieu te le rendra. Mais j'ai beau regarder ma porte, tu ne viendras pas y frapper, n'est-ce pas ? Tu ne prendras pas un morceau de papier grand comme la main, et tu n'écriras pas dessus : viens ! — Il y a donc entre nous je ne sais quelles phrases, je ne sais quels devoirs, je ne sais quels événements ; il y a entre nous cent cinquante lieues. Eh bien, tout cela est parfait, il n'y en a pas si long à dire : je ne peux pas vivre sans toi, voilà tout.

Combien tout cela durera encore, je n'en sais rien. J'aurais voulu faire ce livre, mais il aurait fallu que je connusse en détail, et par époque, l'histoire de ta vie ; je connais ton caractère, mais je ne connais ta vie que confusément ; je ne sais pas tout, et ce que je sais, je le sais mal. Il aurait fallu que je te visse, que tu me racontasses tout cela. Si tu avais voulu, j'aurais loué, aux environs de Moulins et de Châteauroux, un grenier, une table et un lit ; je m'y serais enfermé ; tu serais venue m'y voir une ou deux fois, seule, à cheval ; moi, je n'aurais vu âme qui vive, j'aurais écrit, pleuré ; on m'aurait cru en Allemagne. Il y aurait eu là quelques beaux moments. Tu n'aurais cru trahir personne, j'espère ; tu m'as vu mourant d'amour dans tes bras, la dernière fois ; as-tu rien à te reprocher ? Mais tous les rêves que je peux faire sont des chimè-

res ; il n'y a de vrai que les phrases, les devoirs, et les choses ; tout est bien, tout est mieux ainsi.

O ma fiancée, je te demande encore pourtant quelque chose. Sors un beau soir, au soleil couchant, seule, va dans la campagne, assieds-toi sur l'herbe, sous quelque saule vert ; regarde l'occident, et pense à ton enfant qui va mourir. Tâche d'oublier le reste ; relis mes lettres, si tu les as, ou mon petit livre ; pense, laisse aller ton bon cœur, donne-moi une larme ; et puis rentre chez toi, doucement, allume ta lampe, prends ta plume, donne une heure à ton pauvre ami. Donne-moi tout ce qu'il y a pour moi dans ton cœur. Efforce-toi plutôt un peu ; ce n'est pas un crime, mon enfant. Tu peux m'en dire même plus que tu n'en sentiras, je n'en saurai rien, ce ne peut pas être un crime ; je suis perdu. Mais qu'il n'y ait rien autre dans ta lettre que ton amitié pour moi, que ton amour, George, ne l'appelles-tu pas de l'amour ? Ecris à *Baden* (*Grand-Duché*), *poste restante*. Affranchis jusqu'à la frontière et mets : *près Strasbourg*. C'est à 12 lieues de Strasbourg ; je n'irai ni plus près ni plus loin. Mais que j'aie une lettre, où il n'y ait rien que ton amour ; et dis-moi que tu me donnes tes lèvres, tes dents, tes cheveux, tout cela, cette tête que j'ai eue, et que tu m'embrasses, toi, moi ! O Dieu, ô Dieu, quand j'y pense, ma gorge se serre, mes yeux se troublent, mes genoux chancellent ; ah ! il est horrible de mourir, il est horrible d'aimer ainsi. Quelle soif, mon George, ô quelle soif j'ai de toi ! je t'en prie, que j'aie cette lettre. Je me meurs, adieu !

A Baden (*Grand-Duché*) *près Strasbourg, poste restante.*

O ma vie, ma vie, je te serre sur mon cœur ; ô mon George, ma belle maîtresse! mon premier, mon dernier amour !

L

A LA MÊME

Baden, 15 septembre.

Je te renvoie ta lettre comme tu le veux. Jamais je n'ai vu si clairement combien j'étais peu de chose dans ta vie. Non pas parce que tu me refuses le peu de mots d'amitié que je t'avais demandés à genoux : je conçois à merveille que, dans ce moment-ci, ils te coûteraient beaucoup trop, et, loin de t'en vouloir de ce que tu me dis que tu n'as pas la force de me les envoyer, je ne vois (1)..... la franchise, et je t'en sais bon gré. Mais ta lettre a....., j'y trouve à la dernière ces propres mots : *Je te renouvelle ma promesse* et, de l'autre côté, tu me dis *que je t'aime encore trop*, et *que tu n'auras pas la force de me revoir.* — Il faut, ma pauvre amie, que ton cœur soit bien malade, — et ne crois pas que je sois moi-même de force à t'adresser un reproche, — il faut que tu souffres beaucoup, pour que tu n'aies même plus une larme pour moi, et pour qu'en face de Dieu tu manques à ta parole, qui *depuis trente ans*, disais-tu, *n'a pas encore été faussée.* Elle le sera donc une fois, et j'aurai perdu le seul jour de bonheur qui me restait

(1) La lettre est trouée par une brûlure aux endroits marqués ici par des points. (Note de l'éd. de la *Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset.*)

encore. Qu'il en soit ce qui plaît à Dieu, ou à l'esprit de mort. Car, à vingt-deux ans, sans avoir jamais fait de mal à personne, en être où je suis, et recevoir ainsi constamment, jour par jour, un nouveau coup de pierre sur la tête, c'est trop. Qu'il y ait une Providence ou non, je n'en veux rien savoir. S'il y en a une, je le lui dis en face : elle est injuste et cruelle. Elle est la plus forte, je le sais; qu'elle me tue. Je ferai mieux que de la maudire, je la renie. Ne va pas croire surtout que je te fasse un reproche, ô mon brave Georgeot, mon grand cœur ; je ne t'en veux pas de manquer à la parole que tu m'avais donnée de ne pas mourir sans étendre la main, et sans te souvenir de moi quand tu serais seule en face de la douleur. Non, je ne t'en veux pas, car tu souffres. Je n'en veux qu'à cette destinée de mort qui sait le secret de trouver toujours un endroit à frapper dans un cœur plein de ses coups. Ce n'est pas ta faute si je ne suis plus rien pour toi.

Tu me dis de lire . . . . . (*endroit brûlé*). . . . . de frémir. Que crois-tu donc m'apprendre, mon enfant, en me disant qu'un soupçon jaloux tue l'amour dans ton cœur ? Qui crois-tu donc que j'aime? Toi, ou une autre? Tu t'appelles *insensible*, *un être stérile et maudit*. Tu te demandes si tu n'es pas un monstre d'avoir le cœur fait comme tu l'as, et tu me dis de frémir en songeant de quels abîmes je suis sorti. Et, mon amie, me voilà ici, à Baden, à deux pas de la maison de conversation ; je n'ai qu'à mettre mes souliers et mon habit, pour aller faire autant de déclarations d'amour que j'en voudrai, à autant de jolies petites poupées qui ne me recevront peut-être pas toutes mal, qui, à coup sûr, sont fort

jolies, et qui, plus certainement encore, ne quittent pas leur amant parce qu'elles ne veulent pas se faire méconnaître. Quoi que tu fasses ou que tu dises, morte ou vive, sache que je t'aime, entends-tu, toi et non une autre. « Aime-moi dans le passé, me dis-tu, mais non telle que je suis dans le présent. » George, George, tu sauras que la femme que j'aime est celle des roches de Franchart, mais que c'est aussi celle de Venise, et celle-là, certes, ne m'apprend rien quand elle me dit qu'on ne l'offense pas impunément.

Je t'avoue qu'il y a un mot qui m'a choqué dans le peu de lignes que tu me transcris de la lettre de Pierre : *non volli leger* (*sic*) *di piu e lo poteva*. — Si tu n'avais pas rompu avec lui, je ne t'aurais jamais parlé de cela. Mais *c'est faux*. Madame la Couture était venue deux fois dans la journée, très inquiète et toute essoufflée, me dire qu'elle avait mis le soir en se couchant ta lettre pour moi, avec ma canne, sur le canapé, qu'en se réveillant la lettre avait disparu, et qu'elle n'avait trouvé que la canne. Cela m'a semblé étrange, et la vérité est que lorsque j'ai ouvert ta lettre, Pagello n'en pouvait rien voir. Le cachet était défait, et refermé avec le pouce.

Je ne sais pourquoi je te dis cela, ni pourquoi je te dis quelque chose. Je n'ai plus rien dans le cœur ni dans la tête. Je crois que je vais revenir à Paris pour peu de temps. Ecris-y, si tu m'écris. Mais pourquoi ? A quoi bon, dis-moi, tout cela? Je souffre, et à quoi bon ? Ta lettre m'a fait un mal cruel, George ; ah mon enfant, pourquoi ? Mais que sert de gémir ? Tu me dis que tu m'écris, afin que je ne prenne aucune idée de rapprochement entre nous. Eh bien, écoute, adieu, n'é-

crivons plus. Tout cela, vois-tu, est horrible au bout du compte. Tu souffres, toi aussi, je te plains, mon enfant. Mais puisqu'il est vrai que je ne peux rien pour toi, eh bien alors, si notre amitié s'envole au moment où tu souffres et où tu es seule, qu'est-ce tout cela ? Je ne t'en veux pas, je te le répète. Adieu, je ne sais où je serai, n'écris pas, je ne puis savoir.

Je relis cette lettre, et je vois que c'est un adieu. O mon Dieu, toujours des adieux ! Quelle vie est-ce donc ? Mourir sans cesse ? Ah ! mon cœur, mon amour, je ne t'en veux pas de cette lettre-ci ; mais pourquoi m'as-tu écrit l'autre ? cette fatale promesse. Maudit soit Dieu ! J'espérais encore. Ah malheur et malheur, c'est trop. J'avais encore un jour dans ma vie ; un, un, sur tant d'années, à vingt ans ; un jour, un seul jusqu'à la mort. Qu'ai-je donc fait, sacredieu ! Mais à quoi bon tout cela ? Il n'y a plus rien, n'est-ce pas, rien dans ton cœur ? *Tu n'es point aimée, tu n'aimes pas*, hideuse parole ; puissé-je ne l'écrire jamais !

Que je revienne à Paris, cela te choquera peut-être et *lui* aussi. J'avoue que je n'en suis plus à ménager personne. S'il souffre, lui, eh bien ! qu'il souffre, ce Vénitien qui m'a appris à souffrir ! Je lui rends sa leçon ; il me l'avait donnée en maître. Quant à toi, te voilà prévenue, et je te rends tes propres paroles : *Je t'écris cela afin que si tu vinsses à apprendre mon retour, tu n'en prisses aucune idée de rapprochement avec moi.* Cela est-il dur ? Peut-être. Il y a une région dans l'âme, vois-tu, lorsque la douleur y entre, la pitié en sort. Qu'il souffre ! il te possède. Puisque ta parole m'est retirée, puisqu'il est bien clair que toute cette amitié, toutes ces promesses, au lieu d'amener une

consolation sainte et douce au jour de la douleur, tombent net devant elle, eh bien! puisque je perds tout, adieu les larmes, adieu; non pas adieu l'amour, je mourrai en t'aimant, mais adieu la vie, adieu l'amitié, la pitié. O mon Dieu! est-ce ainsi? J'en aurai profité. Par le ciel, en fermant cette lettre, il me semble que c'est mon cœur que je ferme. Je le sens qui se resserre et s'ossifie. Adieu.

LI

A LA MÊME

Lundi.

Mon amour, me voilà ici. Tu m'as écrit une lettre bien triste, mon pauvre ange. Et j'arrive bien triste aussi. Tu veux bien que nous nous voyions; et moi, si je le veux! Mais ne crains pas de moi, mon enfant, la moindre parole, la moindre chose qui puisse te faire souffrir un instant. Voyons-nous, chère âme, et tu auras toute confiance, et tu sauras jusqu'à quel point je suis à toi, corps et âme; tu verras qu'il n'y a plus pour moi ni douleur ni désir, du moment qu'il s'agit de toi. Fie-toi à moi, George; Dieu sait que je ne te ferai jamais de mal. Reçois-moi, pleurons ou rions ensemble, parlons du passé ou de l'avenir, de la mort ou de la vie, de l'espérance ou de la douleur; je ne suis plus rien, que ce que tu me feras. Sais-tu les paroles de Ruth à Noëmi dans la Bible? Je ne puis te dire autre chose :

« Laissez-moi vivre de votre vie; le pays où vous irez sera ma patrie, vos parents seront mes parents;

là où vous mourrez, je mourrai, et dans la terre qui vous recevra, là je serai ensevelie. »

Ainsi, un mot; dis-moi ton heure. Sera-ce ce soir? demain ? Quand tu voudras; quand tu auras une heure, un instant à perdre. Réponds-moi une ligne. Si c'est ce soir, tant mieux. Si c'est dans un mois, j'y serai. Ce sera quand tu n'auras rien à faire ; moi, je n'ai à faire que de t'aimer.

LII

A MADAME LEVRAULT A STRASBOURG

Baden, 18 septembre 1834.

Madame,

Vous avez peut-être déjà reçu du Directeur de la *Revue des Deux Mondes* un mot d'avis pour la petite affaire qui me regarde. J'ai un traité avec lui par lequel il doit me faire passer cinq cents francs à la fin de ce mois, et il m'a dit à mon départ que c'était par l'entremise de votre maison que je les recevrais. Je suppose qu'il a eu le soin de vous en prévenir par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous remettre à mon passage à Strasbourg. Je suis à Baden en ce moment, et, par suite de l'étourderie et du manque de cervelle avec lesquels je suis né, je me trouve depuis une semaine dans un embarras si fâcheux que j'ai pris le parti d'écrire à la *Revue* et de prier M. Buloz de m'avancer de quelques jours l'envoi qu'il doit me faire.

Comme il est fort obligeant pour moi et que je lui ai confessé franchement ma faute, je ne doute pas qu'il

ne vienne à mon secours dès qu'il le pourra, et je vous demande, madame, de vouloir bien m'envoyer ici la petite somme qui m'est due, aussitôt que vous en aurez reçu l'avis. Je prends cette précaution parce que je ne sais pas positivement si M. Buloz vous a prévenue, et que, dans le cas où vous ne le seriez pas, vous me rendriez service de me le dire, attendu qu'il faudrait que j'écrivisse de nouveau à Paris, et que, dans les circonstances présentes, un jour ou deux de retard sont beaucoup pour moi. J'espère que vous aurez la bonté de me pardonner toute cette explication, et de me dire si vous avez reçu quelque avis. L'obligeance avec laquelle vous avez agi envers moi à Strasbourg m'enhardit à vous demander de ne pas négliger cette petite affaire, sitôt que la conclusion en sera possible. Je vous serai bien reconnaissant de me répondre un mot et le plutôt (*sic*) que vous voudrez bien le faire m'épargnera ici quelques jours d'un embarras auquel j'avoue que je ne suis pas accoutumé et dont il me sera agréable de sortir pour retourner à Paris dès que je le pourrai.

Excusez-moi encore, et croyez moi, madame, votre obéissant serviteur.

ALF. DE MUSSET

Chez le conseiller Meismer (*Baden.*)

LIII

A LA MÊME

Baden, septembre 1834.

Madame,

J'ai écrit à Paris pour qu'on me fasse passer quel-

que argent, en outre de ce que me doit M. Buloz. Ne connaissant personne dans cette ville, et la poste ne portant pas à l'étranger, j'ai pris la liberté de dire qu'on vous adressât cet argent. Auriez-vous l'extrême bonté d'envoyer à la poste le toucher pour moi, et de me le faire passer à Baden? Vous recevriez (*sic*) de Paris un petit mot d'avis pour le jour où l'envoi sera fait. J'ai pensé que vous voudriez bien me rendre ce service par l'intermédiaire d'un de vos employés ; il n'y aura qu'une adresse à mettre.

Agréez, madame, l'assurance de mon respect.

LIV

A LA MÊME

Strasbourg, vers le 4 octobre 1834.

Madame,

Je pars à l'instant et ne puis vous remercier moi-même de votre complaisance.

Mon séjour à Strasbourg, ne peut, madame, que m'avoir été agréable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de faire la connaissance d'une personne aussi obligeante que vous voulez bien l'être envers moi.

Agrez, Madame, l'assurance de mon respect.

LV

A SAINTE-BEUVE

Octobre 1834.

Je ne vais plus vous voir, mon ami, c'est que je ne

le puis ; ah! mon ami, si vous avez jamais souffert de ce misérable mal d'amour, plaignez-moi, en vérité. J'aimerais mieux avoir les deux jambes cassées.

Voilà deux jours que je ne l'ai vue, et qui sait quand ce sera ? Elle est gardée — adieu — j'ai le cerveau en capilotade, soyez-moi discret, j'en suis honteux.

A vous de cœur.

Mercredi matin.

LVI

A GEORGE SAND

S. d. (Octobre 1834.)

Je te quitte, et une affreuse idée s'est emparée de moi. Tu as écrit à tes amis du Berry. Mon enfant, mon enfant, que je suis coupable envers toi! Que de mal je t'ai fait cette nuit! Oh, je le sais! Et toi, toi, voudrais-tu m'en punir? O ma vie, ma bien-aimée, que suis malheureux, que je suis fou, que je suis stupide, ingrat, brutal! Tu es triste, chère ange, et je ne sais pas respecter ta tristesse! Tu me dis un mot qui m'afflige, et je ne sais pas me taire, je ne sais pas sourire, je ne sais pas te dire que mille larmes, que mille affreux tourments, que les plus horribles malheurs peuvent tomber sur moi, que je peux les souffrir, et qu'ils n'ont qu'à attendre un sourire, un baiser de toi pour disparaître comme un songe! O mon enfant, mon âme! Je t'ai pressée, je t'ai fatiguée, quand je devrais passer les journées et les nuits à tes pieds, à attendre qu'il tombe une larme de tes beaux yeux

pour la boire, à te regarder en silence, à respecter tout ce qu'il y a de douleur dans ton cœur; quand ta douleur devrait être pour moi un enfant chéri que je bercerais doucement. O George! George! écoute : ne pense pas au passé; non, non! au nom du ciel, ne compare pas, ne réfléchis pas. Je t'aime comme on n'a jamais aimé. O ma vie, attends, attends, je t'en supplie, ne me condamne pas. Laisse faire le temps; écris-moi plutôt de ne pas te revoir pendant un mois, que sais-je? O Dieu, si je te perdais! Ma pauvre raison n'y tient pas. Mon enfant, punis-moi, je t'en prie : je suis un fou misérable, je mérite ta colère, bannis-moi de ta présence pendant un temps; tu n'es pas assez forte toi-même pour m'aimer encore, et moi, et moi je t'aime tant! Oh! que je souffre, amie! Quelle nuit je vais passer! Oh, dis-toi cela, au nom du ciel, au nom de ta grand'mère, de ton fils, dis-toi que je t'aime : crois-le, mon enfant. Punis-moi, ne me condamne pas. Tiens, je ne sais ce que je dis : je suis au désespoir. Je t'ai offensée, affligée, je t'ai fatiguée. Comme je t'ai quittée! Oh! insensé! et quand j'ai eu fait trois pas, j'ai cru que j'allais tomber. Ma vie, mon bien suprême, pardon, oh, pardon à genoux! Ah, pense à ces beaux jours que j'ai là dans le cœur, qui viennent, qui se lèvent, que je sens là. Pense au bonheur, hélas! hélas! si l'amour l'a jamais donné. George, je n'ai jamais souffert ainsi. Un mot, non pas un pardon, je ne le mérite pas; mais dis seulement : *j'attendrai;* et moi, Dieu du ciel, il y a sept mois que j'attends, je puis en attendre encore bien d'autres. Ma vie, doutes-tu de mon pauvre amour? O mon enfant, crois-y ou j'en mourrai.

LVII

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

J'ai une fièvre de cheval. Impossible de tenir sur mes jambes : j'espérais que cela se calmerait. Comment donc faire pour te voir? Viens donc avec Papet ou Rollinat ; il entrerait le premier tout seul, et quand il n'y aurait personne il t'ouvrirait. Après dîner cela se peut bien. Je me meurs de te voir une minute, si tu veux. Aime-moi. Vers huit heures, tu peux venir, veux-tu ?

LVIII

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Le bonheur, le bonheur, et la mort après, la mort avec ! Oui, tu me pardonnes, tu m'aimes ! tu vis, ô mon âme, tu seras heureuse ! Oui, par Dieu, heureuse par moi. Et oui, j'ai 23 ans, et pourquoi les ai-je, pourquoi suis-je dans la force de l'âge, sinon pour te verser ma vie pour que tu la boives sur mes lèvres ! Ce soir, à dix heures, et compte que j'y serai plutôt (*sic*). Viens dès que tu pourras ; viens pour que je me mette à genoux, pour que je te demande de vivre, d'aimer, de pardonner !

Ce soir, ce soir.

LIX

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Quitte-moi, toi, si tu veux. Tant que tu m'aimeras, c'est de la folie, je n'en aurai jamais la force. Ecris-moi un mot. Je donnerais je ne sais quoi pour t'avoir là. Si je peux me lever, j'irai te voir.

LX

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Mon ange adoré, je te renvoie ton argent. Buloz m'en a envoyé. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Adieu, ô mon George, c'est donc vrai? Je t'aime pourtant. Adieu, adieu, ma vie, mon bien. Adieu, mes lèvres, mon cœur, mon amour. Je t'aime tant, ô Dieu! Adieu. Toi, toi, toi, ne te moque pas d'un pauvre homme.

LXI

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Mon cher Georgeot, je vais partir. Je suis tellement misérable que je n'ai même pas le courage d'attendre jusqu'à ton départ. J'ai fait mes petits paquets et ma

place est retenue pour ce soir. Malgré que nous soyons aujourd'hui dans cette tristesse des jours gras, voudras-tu me donner un quart d'heure d'adieu ? Ce ne sera qu'autant que tu ne t'en effraieras pas. Si tu ne peux pas, écris-moi un mot que je ne parte pas sans une poignée de main, un dernier souvenir.

Ton pauvre vieux lièvre.

LXII

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Mon enfant, viens me voir ce soir, je t'en prie. J'ai écrit sans réfléchir, et si je t'ai parlé durement c'est sans le vouloir. Viens, si tu me crois.

LXIII

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

Je m'aperçois, mon enfant, que ce que je t'avais demandé n'est pas chez toi ; je ne sais pourquoi tu me renvoies ces oripeaux des anciens jours de joie ; si tu n'en voulais pas, il fallait les jeter par la fenêtre.

Il me semble comprendre à ta lettre que nous ne nous verrons plus avant ton départ et le mien. Je pars lundi ; ma place est retenue dans la malle-poste de Strasbourg. Les derniers mots de ton billet ont l'air d'un adieu, et un mot de notre dernière conver-

sation m'a presque ôté le courage de t'en dire un autre. Je suis étonné qu'il reste dans mon cœur de la place pour une souffrance nouvelle. Qu'il en soit ce qui plaît à Dieu.

LXIV

A LA MÊME

S. d. (Octobre 1834.)

C'est chez toi, mon enfant, que j'irai te dire adieu. Je t'avais écrit non pour te demander de venir ailleurs, mais simplement pour être sûr de te voir un instant. Ne t'effraye pas ; je ne suis de force à tuer personne ce matin.

LXV

A GUSTAVE PLANCHE

8 novembre 1834.

Monsieur,

Il m'est revenu, par plusieurs personnes, que vous aviez tenu sur mon compte des propos d'une nature telle que je ne peux ni ne veux les laisser passer.

Je désire savoir par vous-même si cela est vrai, afin de lui donner la suite qui me conviendra.

Je vous salue.

Vicomte ALFRED DE MUSSET.

Quai Malaquais, n° 19.

LXVI

A ALFRED TATTET

12 novembre 1834.

Mon cher ami,

Tout est fini. — Si par hasard on vous faisait quelques questions (comme il est possible qu'on vous soupçonne de m'avoir parlé) ; si enfin, peut-être, on allait vous voir pour vous demander à vous-même si vous ne m'avez pas vu, répondez purement que non, que vous ne m'avez pas vu et soyez sûr que notre secret commun est bien gardé de ma part. — J'irai vous voir bientôt.

A vous de cœur.

LXVII

A SAINTE-BEUVE

(Novembre 1834.)

Je vous suis bien reconnaissant, mon cher ami, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre, dans ces tristes circonstances, à moi et à la personne dont vous me parlez aujourd'hui. Il ne m'est plus possible maintenant de conserver, sous quelque prétexte que ce soit, des relations avec elle, ni par écrit ni autrement. J'espère que ses amis ne croiront pas voir dans cette résolution aucune intention offensante pour elle, ni aucun dessein de l'accuser en quoi que ce soit. S'il y a quelqu'un à accuser là-dedans, c'est moi, qui, par

une faiblesse bien mal raisonnée, ai pu consentir à des visites fort dangereuses sans doute, comme vous me le dites vous-même. Mme Sand sait parfaitement mes intentions présentes, et si c'est elle qui vous a prié de me dire de ne plus la voir, j'avoue que je ne comprends pas bien par quel motif elle l'a fait, lorsqu'hier au soir même j'ai refusé positivement de la recevoir à la maison.

Je vous répète encore, mon ami, qu'il me serait bien pénible qu'on interprétât défavorablement pour elle mes résolutions. Je n'en fais part d'ailleurs qu'à vous, et je pense que cela ne peut avoir aucun inconvénient. — Maintenant, mon ami, je vous remercie encore; il y a : *à bientôt*, au bas de votre carte ; ne me faites pas croire, je vous en prie, que c'était tout à fait pour le quai Malaquais que vous vous êtes souvenu de la rue de Grenelle (1). Vous feriez de moi un *cruel*, si vous me laissiez croire que, pour vous voir, il faut que je sois brouillé avec ma maîtresse.

A vous de cœur.

(1) Musset habitait au n° 59 de cette rue.

1835

LXVIII

A MADAME DE GIRARDIN

7 janvier 1835 (1).

... Je suis en ce moment barricadé dans ma chambre, grognon, bête et vexé, fort en train d'abhorrer tout ce qui fait partie de ce sexe qu'on a surnommé *beau*. Voilà ce qui fait que, pour rien au monde, je ne vais voir une jolie femme, pas même sous prétexte qu'elle est aussi aimable et spirituelle qu'une laide...

LXIX

A MONSIEUR BOUCOIRAN, *passage Choiseul*, 28.

S. d. (1835.)

Monsieur,

Je sors de chez Mme Sand et on m'apprend qu'elle est à Nohant. Ayez la bonté de me dire si cette

(1) Musset avait reçu d'elle une lettre anonyme, il s'excuse de ne pas lui avoir écrit pour le jour de l'an.

nouvelle est vraie. Comme vous avez vu Mme Sand ce matin, vous avez pu savoir quelles étaient ses intentions, et si elle ne devait partir que demain, vous pourriez peut-être me dire si vous croyez qu'elle ait quelques raisons pour désirer de ne point me voir avant son départ. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans le cas où cela serait, je respecterais ses volontés.

LXX

A GEORGE SAND

1835 — Paris.
(Lettre écrite au crayon.)

J'ai fait des rêves horribles, et toi aussi, mais ta *Lélia* n'est point un rêve (1), tu ne t'es trompée qu'à la fin. Il ne dort pas sous les roseaux du lac, ton Sténio : il est à tes côtés, il assiste à toutes tes douleurs, ses yeux trempés de larmes veillent sur tes nuits silencieuses. Regarde autour de toi, son ombre triste et souffrante ne t'apparaît-elle pas dans le dernier rêve de ta vie? Ah oui, c'est moi, moi, tu m'as pressenti. Quand sa pâle figure s'est présentée à toi dans le calme des nuits, quand tu as écrit pour la première fois son nom sur la première page, c'est moi qui m'approchais. Une main invisible m'amenait à toi : l'ange de tes douleurs m'avait mis dans les mains une couronne d'épines et un linceul blanc, et m'avait dit : « Va lui porter cela ; tu lui diras que c'est moi qui les lui envoie. » Moi, je croyais tenir une couronne de fleurs, et le voile

(1) Ici, trois ou quatre mots biffés au crayon.

de ma fiancée ; ainsi je suis venu, et je te les ai donnés.

Peut-être l'as-tu cru aussi, car tu les as mis sur ta tête, et tu m'as attiré sur ton cœur ; tu as parlé à la fois de bonheur et de mort ; tu m'as dit que je t'apprenais la vie et l'amour, et tu t'es dit en toi-même : il faut que je meure, voilà mon jour arrivé !

Alors tu m'as mis à côté de toi, et tu as arrangé tes papiers ; tu me disais toujours : « Voilà toute ma vie revenue, il faut me traiter en convalescente, je vais renaître », et, en disant cela, tu écrivais ton testament.

Moi, je me disais : « Voilà ce que ferai : je la prendrai avec moi, pour aller dans une prairie ; je lui montrerai les feuilles qui poussent, les fleurs qui s'aiment, le soleil qui échauffe tout dans l'horizon plein de vie ; je l'assoierai sur du jeune chaume, elle écoutera, et elle comprendra bien ce que disent tous ces oiseaux, toutes ces rivières avec les harmonies du monde. Elle reconnaîtra tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entr'eux ; elle nous pressera sur son cœur ; elle deviendra blanche comme un lys, et elle prendra racine dans la sève du monde tout puissant. »

Je t'ai donc prise et je t'ai emportée ; mais je me suis senti trop faible. Je croyais que j'étais tout jeune, parce que j'avais vécu sans mon cœur et que je me disais toujours : je m'en servirai en temps et lieu ; mais j'avais traversé un si triste pays, que mon cœur ne pouvait plus se desserrer sans souffrir, tant il a souffert pour se serrer autant ; ce qui fait que mes bras étaient tout allongés et tout maigres, et je t'ai laissé tomber.

Tu ne m'en as pas voulu. Tu m'as dit que c'était parce que tu étais trop lourde, et tu t'es retournée la face contre terre, mais tu me faisais signe de la main pour me dire de continuer sans toi, et que la montagne était proche; mais tu es devenue pâle comme une hyacinthe et le tertre vert s'est roulé sur toi, et je ne t'ai plus vue qu'une petite éminence où poussait de l'herbe. Je me suis mis à pleurer sur ta tombe, et alors je me suis senti la force d'un millier d'hommes pour t'emporter. Mais les cloches sonnaient dans le lointain, et il y avait des gens qui traversaient la vallée en disant : « Voilà comme elle était : elle faisait ceci, elle faisait cela; elle a fini par là. » Alors, il est venu des hommes qui m'ont dit : « La voilà donc? Nous l'avons tuée. » Mais je me suis éloigné avec horreur, en disant : « Je ne l'ai pas tuée. Si j'ai de son sang après les mains c'est que je l'ai ensevelie, et vous, vous l'avez tuée, et vous avez lavé vos mains. Prenez garde que je n'écrive sur sa tombe qu'elle était bonne, sincère et grande, et si on vous demande qui je suis, répondez que vous n'en savez rien, attendu que je sais qui vous êtes. Le jour où elle sortira de cette tombe, son visage portera les marques de vos coups, mais ses larmes les cacheront, et il y en aura une pour moi. »

Mais toi, tu ne vois pas les miennes! Ma fatale jeunesse m'a peint sur le visage un rire convulsif. Tu m'as aimé, mais ton amour était solitaire comme le désespoir. Tu avais tant pleuré et moi si peu! Tu meurs muette sur mon cœur, mais je ne retournerai point à la vie, quand tu n'y seras plus. J'aimerai les fleurs de ta tombe comme je t'ai aimée; elles me laisseront boire comme toi leur doux parfum et leur triste rosée. Elle se fane-

ront comme toi sans me répondre et sans savoir pour qui elles meurent.

LXXI

A LA MÈME

Sans date.

Senza veder, e senza parlar, toccar la mano d'un pazzo chi parte domani (1).

LXXII

A ALFRED TATTET

à Baden, poste restante.

21 juillet 1835.

Votre lettre, mon cher Alfred, est arrivée comme je n'étais pas à Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours. Pour répondre d'abord à votre question sur ce qui regarde Madame X*** (2)... je crois que ce que je peux vous dire de mieux, c'est qu'il y a tantôt huit ou neuf mois, j'étais où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les vertus possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle; je vivais d'ennuis, de cigare et de perte à la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je

(1) Sans voir, et sans parler, toucher la main d'un fou qui part demain.

(2) Affaire personnelle à Alfred Tattet.

n'en reviendrais jamais. Hélas! Hélas! Comme j'en suis revenu! Comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur, par-dessus le marché! A mon retour, je me portais on ne peut mieux; et si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où l'on est chauve, désolé et pleurant! Vous en viendrez là, mon ami. Je vous plains aujourd'hui bien sincèrement, parce que vous souffrez. Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas fâché, soyez-en sûr. Tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrai savoir...

Je travaille à force. Combien de temps comptez-vous rester à Bade? Adieu. Je suis à vous.

LXXIII

AU MÊME

3 août 1835.

Si vous voyez Mad. Sand, dites-lui que je l'aime de tout mon cœur, que c'est encore la femme la plus femme que j'aie jamais connue.

LXXIV

A M. MAXIME JAUBERT (1)

S. d. (1835.)

Monsieur,

J'ai essayé ce matin de changer quelque chose à la

(1) M. Jaubert était le mari de la « marraine » du poète.

strophe que vous m'avez donnée et dont vous n'êtes pas content. Après l'avoir retournée de toutes les façons, je trouve que je n'y saurais rien faire de mieux et qu'il faudrait simplement la conserver. Cependant, je vous soumets ce que j'ai pu faire et dont, à votre tour, vous ferez ce que vous voudrez.

S'il est nécessaire, pour le sens général, de conserver le premier vers, comme liaison avec la strophe précédente, on pourrait mettre :

Que l'égoïsme seul au chagrin soit en proie,
Quand le sage au banquet s'abandonne à la joie,
Que sur le flot qui passe il répande son pain,
Il la retrouvera dans un jour de misère.
Le malheur porte un voile et nul homme sur terre
N'est sûr du lendemain.

Cette strophe serait peut-être une imitation plus exacte du passage de l'Ecclésiaste. L'expression *qu'il épande son pain* est celle du texte français. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier; car, au verset suivant, qui fournit l'idée des deux derniers vers, il y a, dans Lemaître de Sacy, un contre-sens positif. Le texte dit : *quia ignoras quid futurum sit mali super terram :* et le français dit : « parce que vous ignorez le mal qui *doit venir* sur la terre. » C'est tout autre chose; il aurait fallu, je crois : « quel mal *peut venir.* »

Si une autre paraphrase de ces deux versets pouvait entrer dans le morceau sans le premier vers, on pourrait mettre encore:

Nul ne sait de quels maux son destin le menace,
Jette un morceau de pain dans le fleuve qui passe ;
Les flots qui sont à Dieu ne l'engloutiront pas,
Laisse-les l'emporter sur la rive étrangère,

Et, dans longtemps peut-être, en un jour de misère,
Tu l'y retrouveras (1).

Si vous ne voulez prendre que le sens philosophique du passage de l'Ecriture, et le développer sous ce rapport, peut-être alors pourrait-on dire encore :

Qui peut prévoir les maux suspendus sur sa tête ?
Quand vous serez assis au banquet d'une fête,
Jetez dans l'eau qui passe un peu de votre pain.
Que le pauvre ait sa part de ce que Dieu vous donne,
Afin que, quelque jour, celui qui fait l'aumône
Vous ouvre aussi sa main.

Mais à force de retourner le texte, il finirait par n'en rien rester. Ainsi voilà qui prouve que le mieux est l'ennemi du mal, comme vous me le disiez l'autre jour ; ajoutez à cela que le bien est l'ennemi du mal, comme je vous le disais aussi, et vous en serez au même point que moi, c'est-à-dire dans le même cas que ces courtisans, qui, après avoir délibéré pendant trois jours à quel endroit ils couperaient le nez du roi, décidèrent qu'il fallait le couper au premier endroit venu.

Coupez donc, monsieur, et biffez ce que bon vous semblera dans ce que je vous envoie. Vous finirez par prendre dans ces strophes la meilleure qui est la vôtre ; et c'est mon avis que vous la choisissiez. Ne voyez, je vous prie, dans ce griffonnage, que le désir de vous être agréable ; je m'en tirerai peut-être mieux une autre fois, si vous voulez bien me mettre à contribution

(1) Voici le texte latin des deux versets qui composaient cette strophe :
« Mitte panem tuum super transeuntes aquas : quia post tempora multa invenies illum.
« Da partem septem, nec non et octo : quia ignoras quid futurum sit mali super terram. »

(*Ecclésiaste*, ch. XI.)

quand je pourrai vous être bon à quelque chose.

Votre bien dévoué.

Mercredi.

LXXV

A SA MARRAINE (1)

11 août 1835.

Dieu soit béni! vous m'écrivez une lettre absurde! vous avez donc aussi, madame, vos bons moments comme nous autres; oui, j'en atteste le ciel! quand vous avez écrit, votre fenêtre était ouverte, vos rosiers se dandinaient au vent, — vous étiez décoiffée, — ou mal coiffée, — vous étiez sous quelque impression joyeuse de la chauve-souris qui, quoi qu'en dise M. Serres, est le chef-d'œuvre de la création. Et il y avait infailliblement à côté de vous des cirons qui dansaient dans un rayon de soleil. (Par parenthèse, les cirons sont les plus heureux êtres de la terre : ils ne vivent qu'un jour et ils le passent à valser.)

Votre lettre est absurde et, par conséquent, charmante. Plus souvent que j'irai délayer mes benêts de vers sur vos petites idées fraîches comme des roses! n'en déplaise à ma Muse, il ne sera point rimaillé sur votre charmante pensée du soir et du matin.

Mais!!! d'après ce que vous me dites, comptez bien que dorénavant je n'irai vous voir que le matin.

Il faut que je vous compare à quelque chose, pour vous dire une fois pour toutes que personne n'a le

(1) J'ai publié pour la première fois cette lettre dans mon livre sur *Alfred de Musset*, chap. de « la Marraine ».

quart autant d'esprit que vous, sans compter que vous êtes jolie comme un ange. Voyons. Je vous compare à une perle fine (quel vent il fait ! c'est insupportable, ma lampe est toute exaspérée). Il y a bien de vous dans une perle : — d'abord elles vivent dans l'eau ; — ensuite Heine n'a-t-il pas dit quelque part que la poésie est la maladie de l'homme, comme la perle est la maladie du pauvre animal appelé huître ? Oui, les perles sont des larmes devenues joyaux, vrais symboles de la poésie. Mais, bon ! je vous insulte de vous comparer à la poésie. Vous valez bien mieux que nos muses. (A propos de Muse, Delphine Gay vient de mettre dans *les Débats*, à propos des vingt-cinq fusils, une complainte à la Fualdès) (1).

M'y voilà. Je vous compare à Titania, reine des fées (*Midsummer night's dream*) :

> *So, good night, with lullaby !*
> *Lulla, lulla, lullaby* (decrescendo) !

Vous amusez-vous déjà ? Je viens de Montmorency (2), j'ai perdu mes gants dans le lac d'Enghien et mon mouchoir à Andilly. (Quel tapage les chats font dans la cour !) Adieu, madame. Je vous écris sans trop savoir si ma lettre arrivera : je ne sais pas bien l'adresse. La première fois que vous sentirez sous votre bonnet lilas une petite divagation prête d'éclore, écrivez-le-moi, je vous en supplie.

Votre dévoué serv^r (3).

(1) Cette complainte en l'honneur de Louise-Joséphine Rémy, âgée de quatorze ans, qui fut une des victimes de l'attentat Fieschi, parut, en effet, dans *les Débats* du 11 août 1835, sous le titre : *la Jeune fille enterrée aux Invalides* .

(2) Probablement de Bury.

(3) Cette lettre, illustrée du dessin ci-contre, était adressée à « Mme Jau-

Notre dévoué serv.t

alf.d de Musset

Mardi soir

LXXVI

A BULOZ

Août 1835.

Mon cher Buloz

Ayez la bonté de prier Mme Dudevant, lorsque vous la verrez, de vouloir bien brûler les deux pages de vers que j'ai laissées chez elle il y a quelque temps. Soyez persuadé, mon ami, qu'il n'y a dans cette réponse de ma part aucune envie de vous désobliger. Je n'ai point relu ces ébauches écrites dans quelque nuit d'exaltation maladive, qui probablement, ne valent rien. Ce n'est pas non plus, certainement, que je ne sois très disposé à rendre à de Vigny, ou publiquement ou en particulier, la pleine justice qui lui est due, sur un des plus beaux drames de cette époque ; dites-lui, je vous en prie, si vous le voyez, combien j'admire *Chatterton* et que je le remercie de tout cœur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, *dégradés* et abrutis, nous sommes encore capables de pleurer et de sentir ce qui vient du cœur. Dites-lui que j'ai fait un ou deux méchants sonnets là-dessus, lesquels sont brûlés (1), mais que je n'en professe pas moins haut mon admiration.

bert, chez madame la princesse de Belgiojoso, à la Jonchère, près Rueil. »

(1) Il s'agit des deux sonnets que fit Alfred de Musset à la suite de la représentation du drame de *Chatterton*, et que Paul de Musset attribuait à tort à Alfred de Vigny.

Les voici, tels qu'il les dicta un soir à George Sand, en réponse aux critiques qui avaient censuré la pièce. Le premier disait :

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,

Que Mme Dudevant ne trouve rien de mal de ma part, si je lui demande de jeter ces vers au feu. C'est affaire de pure *vanité littéraire*. Que voulez-vous ! mon cher ami, ce sont des vers faits à la hâte ; je suis faiseur de vers ; c'est mon métier ; j'agis par intérêt *pécuniaire*.

Bien à vous.

Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sèpt fois au contre-sens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai ?

Je vous dirai, sachez que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan ;
On n'en fait rien de bon en les analysant ;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

Dans le second, Musset visait directement Gustave Planche, qui, n'écoutant que ses rancunes, s'était montré très dur pour Vigny ou plutôt, comme il disait, en guise d'excuse, « pour la manière dont la tentative spiritualiste du dramaturge avait été réalisée ».

O critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poète inspiré
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré.

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une Revue !
Oh ! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis, d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort.

Il est aisé de comprendre pourquoi Musset ne voulait pas que ces vers

1836

LXXVII

A Mme OLYMPE CHODSKO

Février 1836.

Mon ami Alf. Tattet dîne aujourd'hui avec la marquise. Seriez-vous femme à venir avec eux et *moi!* Voilà une vraie proposition de carnaval, ou, pis encore, de lendemain de carnaval. Des vins discrets et des sonnets bavards. — Si vous avez du courage, venez. Il faut que j'en aie beaucoup moi-même pour vous écrire ainsi à brûle-pourpoint. Un mot, et si c'est oui,

fussent publiés. Les raisons tirées de sa *vanité littéraire* ou de *l'intérêt pécuniaire* n'étaient pas les vraies ; en tout cas ce n'étaient pas les seules. La vérité c'est que, après avoir été, quelques mois auparavant, sur le point de croiser le fer avec Gustave Planche, il ne pouvait pas décemment lui décocher cette flèche dans le dos, car évidemment la *mouche bovine* c'était lui. De tous les « moucherons » du journalisme qui étaient partis en guerre contre la pièce de *Chatterton,* aucun n'y avait mis plus d'acharnement que Gustave Planche. Son article avait même fait scandale, venant après la note plutôt sympathique que Buloz avait publiée sur le drame de Vigny dans le numéro précédent de la *Revue des Deux Mondes*. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Buloz eût consenti à publier ces vers. Pria-t-il George Sand de les brûler ? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle se garda bien de les jeter au feu. Aussi bien, avait-elle le droit de les conserver, puisque le manuscrit était de sa main.

je vole à vos pieds, c'est-à-dire je prends un fiacre et vais vous chercher.

Mille compliments, excuses et amitiés.

LXXVIII

A LA MÊME

Février 1836.

Pichrocholine, avez-vous bien dormi? Le souper a-t-il bien passé? — Ah! que vous étiez charmante sous le masque! Sous le masque vous êtes divine; vous êtes une hostie qu'il faut manger, et l'on vous mangera.

LXXIX

A SA MARRAINE

1er avril 1836.

Belle madame, style Musset, je suis enfermé de nouveau et coiffé d'un bonnet de nuit tant soit peu moins gai que vos camélias, je devais dîner ce soir avec *Jocelyn* (1) chez la princesse Uranie (2), et je m'en suis excusé, n'en ayant pas le courage. Je vous avouerai que je commence à être parfaitement dégoûté de voir que des veilles forcées, que ma tête et ma poitrine me refusent, ne peuvent me tirer d'un passé qui m'écrase matériellement et moralement : ainsi soit-il.

(1) *Jocelyn* parut au mois de février 1836.
(2) Surnom de la princesse Belgiojoso.

Le jour où l'on est sûr de n'être jamais forçat libéré, on a peut-être le droit de se faire forçat évadé! Mais comme dit joyeusement Henri Monnier, on hésite à cause des parents!

Admirable plaisanterie, pleine de sel et de bon goût!

Adieu, madame; vous voyez que je ne saurais jouer aux échecs pour le moment.

Serez-vous assez bonne pour faire exception, en faveur de cette lettre de mauvaise humeur, à votre habitude de laisser traîner?

Je vous souhaite une douce migraine et un soleil de printemps pour vous accueillir au réveil.

Compliments respectueux.

Jeudi soir.

LXXX

A LA MÊME

Mai 1836 (1).

Vous avez eu grand tort, madame, de n'être pas venue ce soir au Théâtre-Français. *Rosine* n'a pas été espiègle, mais elle a été spirituelle et assez coquette, fort coquette même. Il y a eu une sortie charmante. Voici comment : elle vient de lire le billet de Lindor; l'acte finit; elle est seule en scène. Le billet lu, et le dernier mot dit, l'actrice n'a plus qu'à s'en aller; elle s'en va donc. L'orchestre se met à jouer une valse. Or au lieu de sortir comme on sort, c'est-à-dire de lais-

(1) Cette lettre, qui n'est pas datée, est certainement de 1836, puisqu'il

ser le théâtre vide pour l'entr'acte, voici ce qu'a fait Rosine ce soir :

Elle s'en est allée à pas lents, tenant à la main le billet de Lindor, le relisant, tournant sur la scène, seule, sans mot dire : cela a duré près de cinq minutes. Le parterre n'a pas bougé ; il a suivi des yeux la demoiselle, qui n'en a pas été plus vite, tournant et relisant toujours, en dépit de l'entr'acte et de l'orchestre. Enfin elle est sortie et on a applaudi. Que dites-vous de cela ? Comme c'est hardi, calculé, affecté et parfaitement vrai ! et comme c'est féminin !

— Mais, direz-vous, c'est une tradition ; cela se fait peut-être tous les jours.

— Non, madame ; j'ai vu, Dieu aidant, une centaine de fois *le Barbier de Séville*, et je n'ai jamais vu cette sortie.

— Eh bien, direz-vous encore, c'est une idée de Mlle Mars.

Eh ! que m'importe ? c'est charmant. Et songez que d'oser le faire, d'oser tenir ainsi le spectateur en haleine, au moment où l'entr'acte commence, d'oser rester quand tout le monde va se lever, quand on n'a plus rien à dire, quand les garçons de café brûlent de crier leur limonade, ma foi, oser cela, le faire et réussir, c'est quelque chose.

y est question de Mlle Plessy, qui joua pour la première fois le rôle de Rosine à la Comédie-Française, le 20 mai de cette même année. (Note de Paul de Musset.) M. Clouard prétend qu'en publiant cette lettre dans les *Œuvres posthumes* de son frère, Paul de Musset en aurait retranché 10 lignes et un dessin représentant Mlle Plessy dans *le Barbier de Séville*. Je n'ai pu vérifier cette assertion, Mme Jaubert s'étant dessaisie de l'original de cette lettre en faveur d'un admirateur du poète.

LXXXI

A FRANZ LISZT

20 juin 1836.

Votre lettre, mon ami, m'a fait double plaisir, d'abord littérairement parlant, et ensuite et surtout parce que votre bon souvenir me fait espérer que cette courte poignée de main que nous nous sommes donnée en passant ne sera pas la dernière.

Le livre dont vous me parlez (1) n'est qu'à moitié une fiction et assurément, comme vous dites, il pourrait et devrait être plus long. Je ne crois pas pourtant donner jamais de frères à ces 2 volumes, par la même raison que je ne les corrigerai pas, comme j'en avais d'abord eu la tentation. Ces sortes d'ouvrages, intéressants ou non, sont en dehors de l'art, il me semble; pas assez vrais pour des mémoires à beaucoup près et pas assez faux pour des romans; le lecteur doit chercher en vain l'attrait d'une réalité qui lui échappe à chaque instant, tandis que le pauvre auteur, tout nu derrière un manteau troué en mille endroits, sent la critique au vif et reçoit les estocades précisément là où il se découvre.

Aborder, d'ailleurs, le monde tel qu'il est, *dire les choses*, est impossible. Je n'ai jamais pu lire les Confessions de Rousseau sans dégoût. Pour des mémoires,

(1) *La Confession d'un enfant du siècle*, qui parut le 5 février 1836 en 2 vol. in-8, chez Bonnaire, imprimeur de la *Revue des Deux Mondes*.

c'est différent; la mort absout et les hommes n'y sont plus, mais en revanche, le mensonge a beau jeu. Que la partie que vous me proposez, d'aller vous voir un instant à Genève, aurait de charmes pour moi, mon ami, et que je me sens triste et parisien, en pensant que probablement, ce ne sera pour moi qu'un de ces rêves heureux que je ne fais jamais qu'à demi! Si vous me demandiez ce qui me retient, je ne saurais que vous répondre, et tant de raisons m'attireraient au contraire!

Je me demande si mon cœur est trop jeune ou si ma tête est trop vieille. Je me sauve du boulevard Italien et je vais pousser des *ouf!* à Montmorency (1) : demi-verdure, demi-nature, demi-plaisir, demi-ennui, et tout à l'avenant, de fractions en fractions, jusqu'à la dose infinitésimale, voilà tout — époi — autre chose qui est la même chose, un quart d'heure là et autant ici — beaucoup de fumée de cigarettes — beaucoup de grandes et d'éternelles, d'irrévocables déterminations d'un jour — un tant soit peu de vrai et de bon, par moment volé au hasard — voilà ce qui m'empêche de partir. Si j'y vais, ce sera avant le 15 juillet, sinon moquez-vous de moi et rions ensemble. Mais à Paris, à Naples ou à Genève, tendez-moi toujours la main, mon cher Franz, et gardez-moi un peu d'affection vraie, la seule sauvegarde dans les sentiers perdus.

A vous de cœur.

(1) A Bury ou à Margency, chez son ami Tattet.

LXXXII

AU MÊME

Novembre (1836).

Je voulais vous aller voir aujourd'hui, mon cher Liszt, et je n'ai pas pu. J'avais chargé l'autre jour à l'opéra votre petit archidiacre d'une commission pour vous, et je ne sais s'il s'en sera souvenu. Je voudrais que vous fussiez assez aimable pour me prévenir quand vous compterez voir Belgiojoso. Le récit qu'il m'a fait de votre matinée chez lui m'a donné bien des regrets de ne pas m'y être trouvé. Mais je ne manque que les bonnes choses. Si donc vous aviez le dessein de revoir bientôt *il nostro principe*, souvenez-vous en même temps d'un autre ami, je vous prie.

Vous trouverez peut-être dans la prochaine revue une lettre de Cotonet sur les *humanitaires*. J'espère que vous en rirez, vous et vos amis, et que nous ne nous brouillerons pas pour les boutades d'un provincial. Tout Français que je suis, je ne voudrais pas vous perdre pour un bon mot, et si cette lettre vous fâche, je me charge de répondre, en signant, au mauvais plaisant anonyme.

A vous de cœur.

1837

LXXXIII

A LA PRINCESSE BELGIOJOSO

Lundi, février 1837.

Je ne crois pas, Princesse, toute fausse modestie à part, que des vers de moi puissent avoir un prix quelconque dans une vente. Mais du moment que cela peut vous faire plaisir, je vous remercie de me les demander, et vous en ferez ce que vous voudrez.

Vous me parlez des moyens de déguiser les personnages. Il y en a un bien simple, c'est de changer les sexes. S'il s'agit, je suppose, d'une femme qui a un mari qui l'ennuie et un cousin qui l'adore, ce sera un mari que sa femme excède et que sa cousine idolâtre. Cela vous paraîtra peut-être bizarre, mais songez que le ridicule n'a pas de sexe, sinon dans quelques nuances qu'on sacrifie ou qu'on retourne. Je l'ai essayé déjà et plus aisément que je ne croyais. Avez-vous assez confiance en moi pour me montrer le concours tel quel, sauf à jeter l'arrangement au feu, s'il vous déplaît ? Les détails comiques, s'ils sont secrets, ne sont connus que de leurs père et mère, c'est-à-dire

des personnages mêmes, et on ne sait pas par cœur ce qu'on a dit ou fait dans une circonstance donnée, surtout dans des moments de passion. Vous m'avez parlé tout haut samedi d'une comédie, dites-moi tout haut samedi prochain qu'il n'est plus question de cela, et donnez-moi tout bas le sujet dont nous ferons une nouvelle.

Compliments respectueux.

LXXXIV

A SA MARRAINE

27 février 1837.

Madame,

Voici le fait. La princesse (1) m'écrit qu'elle ne peut me bâtir un sujet avec l'histoire dont je vous ai parlé, et, dit-elle, voici pourquoi : « Le fond de l'histoire n'est ni extraordinaire ni gai. Les détails sont, en revanche, du meilleur comique ; mais comment donner les détails sans démasquer les personnages ? — Il faut y renoncer, conclut-elle, *à moins que Mme Jaubert* ne trouve un moyen. »

Vous êtes déjà, madame, conseillère par droit de conquête (2), soyez-le encore, je vous en prie, par amour des *belles-lettres*. Pour ma part, je ne vois qu'un moyen, et je l'ai proposé : c'est de garder les faits, autant que possible, les caractères *idem*, et de changer les hommes en femmes, et réciproquement. Qu'en pensez-vous ? Je l'ai déjà fait, et m'en suis bien

(1) La princesse Belgiojoso.
(2) M. Jaubert était conseiller à la Cour d'appel de Paris.

trouvé. Les vrais ridicules comme les vrais sentiments ont peu ou point de sexe. Mais vous trouverez mieux, si vous voulez ; et si, grâce à vous, l'affaire peut s'arranger, vous rendrez un véritable service à votre très toussant et enchifrené serviteur.

LXXXV

A LA MÊME

Jeudi, 28 juin 1837.

Madame,

Comme votre départ m'avait un peu *vexé*, je ne suis pas fâché que mon silence vous ait un peu inquiétée, mais quand donc me connaîtrez-vous ? ce jour-là, vous laisserez de côté à tout jamais vos modesties ; et en même temps vous excuserez mes fautes. Souvenez-vous donc, je vous en prie, d'une chose que vous me disiez un jour en revenant d'Augerville (1). « Il peut y avoir paresse ou négligence, mais jamais froideur ni oubli. » Voilà, madame, mon éternelle excuse, et mon éternelle raison. Trouvez-y, si vous voulez, un reproche à me faire, mais comment y verriez-vous un motif de méfiance !

Sans doute, et cent mille fois sans doute, mille détails pourraient venir et être appréciés, et sans doute ils ne sauraient, *sous aucun prétexte*, venir hors de propos. Essayez donc ; la modestie est un vilain dé-

(1) Augerville, propriété de Berryer, sise non loin de Fontainebleau, où Musset allait souvent passer ses vacances. Lire à ce sujet les *Souvenirs de Mme Jaubert*, et le chapitre de « la Marraine », au tome II de notre ouvrage sur *Alfred de Musset*.

faut qui ne devrait jamais être celui des gens d'esprit. Je vais vous prouver tout de suite que ce n'est pas toujours le mien, car, lorsque j'ai appris votre départ, ma première idée fut de me dire « que je voudrais bien être en tiers au fond de la voiture, entre la bouche de l'Altesse (1) et l'oreille de M. le conseiller », et ma seconde idée fut immédiatement « que M. le conseiller pourrait bien, malgré la distance, me mettre en tiers avec ses causeries, et m'envoyer quelques petits cancans par écrit ». Et j'entendais rouler le carrosse au clair de la lune, je voyais la petite sœur Valentine (2) endormie sur la banquette de devant ; les deux voyageuses étendues l'une à côté de l'autre dans le fond, jasant à voix basse, riant, rêvant, et je me disais : il m'en reviendra quelque chose. Vous voyez que, pendant que vous doutiez de moi, j'osais compter sur vous. Imitez-moi donc en cela, et quand vous aurez envie de prendre la plume à mon intention, je vous adjure de le faire avec une entière confiance.

Ceci dit, merci à votre amusante lettre, qui m'a fait passer une demi-heure charmante. Merci encore d'autre chose, c'est d'avoir sauté à pieds joints par-dessus l'axiome invariable : « Une femme n'écrit pas la première. » Ceci est, de votre part, madame, un vrai trait de bravoure, un vrai acte de *steeple-chase*. J'y reconnais l'effet du voyage, et savez-vous, à ce propos, qu'on est encore étonné, à Paris, de votre brusque *départure*. Quitter son monde sans dire gare, parents, amis, etc, etc., c'est un peu violent. Mon intention

(1) La princesse Belgiojoso.
(2) Sœur de la princesse Belgiojoso.

avait d'abord été de vous adresser là-dessus un speech ainsi conçu, à peu près :

« Voyez, madame, comme vous êtes : Vous partez de Paris le jeudi, et ma mère le samedi. Si vous étiez partie le samedi, ma mère serait sans doute partie le dimanche ; voilà comme sont les femmes... et voilà ce qui fait que notre fille est muette. »

« Et avant de partir, dites-vous, vous demandiez s'il n'y avait pas de lettres pour vous. C'est que ma mère partait le samedi, voilà pourquoi il n'y avait pas de lettres, et pourquoi il y en aurait eu le dimanche ; mais là-dessus vous partez le jeudi !

« Et je suis sûr que non seulement vous avez été ravie de partir ce jeudi, mais qu'à l'heure qu'il est vous êtes enchantée d'être partie.

« Vous vous figurez que vous allez voir couronner la reine d'Angleterre. Eh, mon Dieu, non ! vous ne verrez rien ; je suis bien aise de vous dire vos vérités.

« Ayez la bonté de répéter à la princesse que, si elle se met à son âge sur le pied des enlèvements, on en jasera infailliblement. Mais je suppose et j'aime à croire que vous vous marierez incognito chez le forgeron afin de légitimer votre escapade.

« Et qu'aurait-elle à dire, la princesse, si, pendant qu'elle vous enlève, vous, en robe de chambre et en pantoufles, on prenait un bidet de poste, et si on arrivait au galop l'enlever, elle, au milieu des bains de mer, en camisole de flanelle ? Elle aurait ce qu'elle mérite. Voyez où mène une imprudence.

« Mais on vous pardonnera à toutes deux, mesdames, à une seule condition, c'est que vous paraîtrez au

couronnement avec deux queues plus longues que celle de la reine. Mais n'y manquez pas ! »

Tel était, madame, le speech éloquent que j'avais dessein de vous faire pour vous éclairer sur votre coup de tête. Il eût été bien plus sévère encore si votre lettre ne m'avait désarmé. Adieu, madame, et écrivez surtout. Nous avons ici une pluie battante, vous avez là-bas pis encore, ainsi vous devez avoir le temps d'écrire.

Présentez mes civilités à votre belle compagne de voyage. Je désirerais en outre savoir trois choses :

Si vous avez eu le mal de mer;

Si miss Talbot (l'actrice) est jolie;

Et quand vous compter revenir.

Mlle Plessis est toujours grande et mince, et fort bien portante.

Elle aime toujours, à ce qui paraît, la galette chaude.

Si nous étions voisins, je ne sais pas trop si j'oserais vous marcher sur le pied.

Il est plus que probable que je pousserais tout doucement le pied de ma marraine, afin que ma marraine elle-même eût l'idée de me marcher sur le pied. Je serais alors en droit de lui adresser la question :

« M'aimez-vous, madame? » Et que répondrait-elle à cela (1) ?

(1) « Un souvenir, dit Mme Jaubert, amenait cette plaisanterie M. Michaud, de *la Quotidienne*, auteur des *Croisades*, racontait que, pendant un grand dîner, sa voisine lui ayant marché maladroitement sur le pied, il lui avait adressé cette question en façon d'avertissement : « Madame, m'aimez-vous ? » et sur une réponse négative pleine de surprise, il avait ajouté : « Alors, madame, veuillez poser votre pied à terre. » Or, M. Michaud était alors âgé et cacochyme, le physique, cette fois, ajoutait encore au sel qu'il mettait dans ses moindres propos. » (*Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 168.

LXXXVI

A SA MARRAINE

Mardi, 17 octobre 1837 (1).

Le bruit court que Mme Jaubert revient à Paris au mois de novembre. J'espère qu'elle me dira peut-être à son retour pourquoi je ne lui ai pas écrit pendant son absence. Si j'en cherchais la raison moi-même, je me tromperais certainement, et Mme la conseillère, malgré son esprit, s'y tromperait peut-être aussi.

Elle me dira que je suis paresseux, distrait, amoureux et perdeur de temps, c'est-à-dire badaud et parisien, et c'est vrai, mais ce ne sont pas là des raisons valables, car, avec cela, madame sait mieux que personne combien j'oublierai d'hommes et de choses avant que l'oubli puisse parvenir à elle dans mon cœur.

Je cherche donc en vain le motif de ce silence, et je me vois obligé de dire, avec M. Royer-Collard : « Un fait ne prouve rien. »

Non, madame, pour ma part du moins, mon silence ne prouve pas qu'il soit poussé le plus petit brin d'herbe sur le chemin de notre amitié, mais de votre côté en est-il ainsi ? C'est une question que je n'ose pas me faire de peur d'avoir tort, car j'ai tort, cela est certain, c'était à moi de me rappeler à vous, et une jolie femme, par cela seul qu'elle est femme, n'écrit pas plus la première, même à un ami, qu'elle n'invite des danseurs au bal. Dites-moi si j'ai perdu et ce que j'ai perdu. J'ai peur que ce soit d'abord un peu de confiance ; ai-je encore des as dans mon jeu ?

(1) M. Clouard a daté cette lettre à tort de 1840-1842.

Convenez que si cette vie est une partie de cartes, je triche quelquefois assez bien, mais que je joue bien mal !

Pour un diplomate en espérance, je n'ai guère de dispositions, et je n'en suis pas seulement, en fait de science du monde, à la carte de visite. « Un élégant qui n'est pas mondain ! » me disait un jour Mme de Girardin. Elle aurait mieux dit : « Un élégant qui a des redingotes décousues et un mondain qui ne va pas dans le monde ! »

J'ai pourtant été voir, il y a deux ou trois jours, la très belle marquise, votre nièce, que j'ai trouvée sur sa chaise longue, gaie et belle comme une houri. Je ne sais comment elle s'y prend pour rester si jolie ; au milieu de ses peines, elle est comme une perle fine dans une coquille d'huître ; elle ne bouge pas, mais on l'emporterait bien si on pouvait. Quant à Mme de Vaufreland, je suis tellement honteux quand j'y pense que je n'ose en parler.

J'ai été à Compiègne, j'ai fait une nouvelle, et quelques vers — c'est tout — et vous ?... et vous ??... et vous ???

J'ai eu de seconde main les histoires les plus divertissantes sur le Romanesco, etc. J'ai pensé que, si j'eusse été moins sot, j'aurais pu avoir de vous sur ces sujets divers quelques-unes de ces adorables lettres que je garderai toute ma vie comme souverain remède à tous les ennuis.

A propos d'ennui, j'ai découvert une chose. L'ennui m'ennuie, et je n'en veux plus entendre parler, ce qui fait que je me porte mieux.

Adieu, madame. Etes-vous grandie ?

LXXXVII

A SA MARRAINE

S. d. (1837.)

Voulez-vous, madame, être assez bonne pour me renvoyer les romances de M. Cervini? Je voulais aller, ce matin, voir M. Jaubert; mais j'ai un acte d'une comédie à l'imprimerie (1), un acte qui court et un autre qui se fait, le tout pour demain; jamais je n'aurai fini. Je suis sur le gril; je me voue à tous les saints et à toutes les saintes, et à vous! madame, en particulier.

Veuillez prier pour ma délivrance. Compliments de la part de ma mère.

LXXXVIII

A FÉLIX BONNAIRE

S. d. (1837.)

Mon cher ami, voilà mes épreuves; je ne me dépêchais pas de les corriger, parce que je ne suppose pas que vous puissiez vous en servir maintenant, ayant une nouvelle en train dans votre Revue. Je serais bien aise d'avoir une seconde épreuve; je ne vous la garderais qu'un moment pour vérifier mes corrections. Les vers qui se trouvent dans la Nouvelle (2) sont notamment estropiés.

A vous.

(1) *Le Caprice*, sans doute.
(2) Il s'agit probablement d'*Emmeline* qui parut dans la *Revue des*

LXXXIX

A SA MARRAINE

27 octobre 1837 (1).

Madame,

Vous avez trouvé le vrai nom du sentiment qui nous unit, en l'appelant un sentiment sans nom. Ce n'est pas une antithèse que je fais, votre expression est vraie et pleine de charme. Elle m'en rappelle une assez bouffonne (vous savez que nous avons encore cela de commun de mêler le bouffon aux choses les plus sérieuses), c'était, je crois, un de mes amis qui disait à une femme : « Nous sommes sur le chemin vicinal de l'amour et l'amitié. » Que dites-vous de la comparaison ?

— J'ai grand intérêt, dit M. le conseiller de la Verdrillette (2), à ce que vous ne deveniez pas trop mauvais sujet.

— Mais sérieusement, ajouta-t-il.

— Mais sérieusement, dis-je à mon tour, est-ce que je le deviens puisque je vous dis que je me retiens à deux mains? Est-ce que c'est être mauvais sujet que de trouver blanche une rangée de perles, et d'avoir envie d'y mettre le bout du doigt? « Je l'aime vraiment », dites-vous! Eh bien, la belle raison! si on aime ce que vous aimez, madame, c'est preuve de bon

Deux Mondes du 1er août 1837 et où se trouvent les stances à *Ninon :* « Si je vous le disais pourtant que je vous aime ! »

(1) M. Clouard a daté cette lettre à tort de 1840.

(2) Un des surnoms de Mme Jaubert.

goût d'abord, c'est preuve ensuite que, même auprès d'une autre, on a besoin d'un peu de vous.

Malheureusement M. le conseiller sait très bien que, toutes blanches qu'elles soient, les perles en question sont beaucoup trop vertes pour son très humble serviteur.

— Vous ne m'avez pas demandé comment j'ai passé l'été. — Non, et pourquoi? — Parce que. — Je ne vous en remercie pas moins de votre récit, c'est-à-dire que je vous en remercie davantage. « La trompette dans la prestance » est excellent. Mais pourquoi ces injures aux hommes?

Notre puissance, dites-vous, ne se voit que par votre impuissance.

— Laissez donc! nous ne sonnons, plus haut que vous, ni la charge, ni la victoire. — Règle générale, les femmes sont plus *fats*, sont plus indiscrètes que les hommes, fats avant, indiscrètes après.

Si ce que je vous dis là vous ébouriffe, soyez sûre, madame, que je ne le dis qu'à vous. — Me voilà porté et arrivé aux accusations de fatuité et d'impertinence. Causons-en un petit.

Je ne vous dirai pas platement que je vous remercie de me répéter le mal qu'on a dit sur mon compte. Mais je vous dirai que j'aime par-dessus tout votre manière douce, bienveillante, et pourtant sincère, d'adresser un reproche qui condamne sans blesser. Vous possédez là, mon amie, la plus précieuse des sciences; elle vous est naturelle, et tant que vous saurez vous en servir, ne vous étonnez pas qu'on vous aime.

Parlons raison.

Tout le monde est d'accord du désagrément de mon abord dans un salon. Non seulement j'en suis d'accord avec tout le monde, mais ce désagrément m'est plus désagréable qu'à personne. D'où vient-il ? de deux causes premières : orgueil, timidité. Voilà les aimables principes sur lesquels j'ai à me prononcer ici-bas. On ne change pas sa nature, il faut donc composer avec elle. J'y tâche depuis quelque temps, vous me rendez cette justice.

Il faut ajouter à ces deux *causes premières* un effet difficile à vaincre. Il y a de certains jours où je me lève (le mot a beau être ridicule, il est vrai) dans un état nerveux. J'ai beau aller, vouloir, essayer... une comparaison vous expliquera ces choses.

Vous vous souvenez d'un soir où une belle malade, très bien portante et à demi pâmée, attendait de moi quelques secours indispensables à sa santé dans une voiture fort douce, mais très froide, vu la température du moment ; vous vous souvenez que j'ai compris, senti, et même raisonné la nécessité urgente où je me trouvais de passer le pont des Arts, et vous vous souvenez que je n'ai pu rien trouver dans ma poche, dans cette poche de côté, qui fut le sujet d'une de vos plus charmantes plaisanteries.

Eh bien, madame, je suis souvent au moral, en fait de politesses, de saluts et de poignées de main, exactement dans l'état où j'étais ce soir-là au physique. C'est la même bonne volonté, la même nécessité, la même impossibilité.

C'est assez leste, n'est-il pas vrai ? Que faire ?

Prendre sur soi... très juste. Que prendre quand on n'a rien ?

Vous me parlez de gens qui m'exprimeraient parfois volontiers le plaisir que j'ai pu leur faire. Je vous donne ma parole que, sur dix compliments, il y en a neuf qui me sont insupportables ; je ne dis pas qu'ils me blessent ni que je les crois faux, ils me donnent envie de me sauver. Analysez cela si vous pouvez.

Sachez du moins, et croyez, je vous prie, que je me déteste dans ces moments-là. Ce n'est pas moi ; ce n'est pas ma nature. Enfant, j'étais tout le contraire. Je récitais des fables au milieu du salon, après quoi j'embrassais tout le monde.

Plût à Dieu que je fusse encore ainsi !

Il y a dans votre lettre un mot bien vrai, bien juste, et il est triste : « Vous éloignez des hommes d'esprit et de cœur qui se sentiraient poussés vers vous... » Oui, c'est vrai ; et croyez-vous que je ne le sens pas ? que je ne le regrette pas quelquefois ?

Mais pourquoi alors ? Je ne voudrais pas creuser cette idée. Les hommes me sont indifférents ; je ne veux pas me demander si je les hais, de peur que ce ne soit là le fond. Quoi qu'il en soit, ils ne me font point souffrir en aucune façon, et il est assez juste que, par conséquent, ils ne me donnent pas de jouissances.

Là, mon amie, et sur ce point seul est le côté sérieux de la question. Pour le chapitre de l'abord, des saluts et poignées de main, plus j'irai, et, j'espère, plus je me formerai, c'est affaire de pure politesse, de pur devoir. Je *prendrai sur moi* le plus possible, et je vous en devrai la meilleure part.

Pour ce qui regarde les sympathies, même passagères et légèrement exprimées d'homme à homme, c'est

autre chose. Permettez à ma vieille expérience de ne pas décider hardiment une telle question. Votre lettre m'a fait réfléchir longtemps, en conscience, là-dessus ; vous ne vouliez me prêcher que la politesse, vous m'avez fait penser à l'amitié. Je me suis regardé, et je me suis demandé si, sous cet extérieur raide, grognon, et impertinent, peu sympathique, quoi qu'en dise la belle petite Milanaise, si là-dessous, dis-je, il n'y avait pas primitivement quelque chose de passionné et d'exalté à la manière de Rousseau. C'est possible; j'ai tenté une seule fois de me livrer à l'amitié, c'est un sentiment étrange, inouï pour moi, une excitation peut-être plus forte que le désir dans l'amour, car ce transport ne se satisfait pas.

D'après ce que j'en sais, ce doit être un sentiment terrible, très dangereux, très doux, qui doit faire le bonheur ou le malheur de toute la vie, et je comprends que Rousseau soit devenu à moitié fou des secousses que cette passion lui a données.

Or, bien décidément, je n'en veux pas : c'est assez de l'amour, c'est assez de vous, mesdames, et puis je n'ai pas le temps.

Voilà bien du sérieux pour une légère remontrance ; mais auprès de vous mon cœur se dilate, comme il se resserre auprès des autres. Pardonnez-moi donc cette dissertation, et si vous y pensez un peu, vous me comprendrez mieux, je ne suis pas tendre, mais je suis *excessif*.

Voilà mon défaut dont j'enrage.

Soyez sûre que beaucoup de forme use toujours beaucoup de fond. Je ne dis pas cela pour me justifier.

Votre lettre était une vraie causerie, disiez-vous,

vous voyez que la mienne n'est pas autre chose. Je vous envoie cette main de papier (plus remplie que la vôtre), j'ai mieux fait que de passer la soirée avec vous, j'y ai passé une heure dans mon lit, vous ne vous en doutiez guère, n'est-ce pas, madame?

A bientôt donc, et il est bien convenu, j'espère, que la dissertation sur l'amitié n'a rien de commun avec le *sentiment sans nom.*

1838

XC

A ALFRED TATTET

Paris, 17 août 1838.

... Soyez sûr que, si je disposais de moi, à ma guise, je passerais la moitié de ma vie auprès de vous, — mais vous savez ce que dit le proverbe : « A une chose pense le mulet, à une autre celui qui le selle. » Je ne sais donc si je pourrai aller vous voir et, si je n'y vais pas, j'en serai plus fâché que vous.

Et vous aussi, vous me faites des compliments! *Tu quoque, Brute!* Mais je les reçois de bon cœur, venant de vous. Ne m'appelez jamais *illustre*, vous me feriez regretter de ne pas l'être. Quand vous voudrez me faire un compliment, appelez-moi votre ami...

On dit que, sur le chemin de l'amitié, il ne faut pas laisser pousser l'herbe. Cela peut être vrai pour ceux qui la broutent, mais non pour ceux qui la fauchent...

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne partout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais pas qui l'a nommée *pouilleuse*, mais c'était un grand géographe.

La langue n'a pas d'autres mots lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette végétation *luxuriante* d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuse et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours prêts à ôter leurs toits pour vous faire accueil. Napoléon est inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés. Ce devrait être le théâtre choisi par un romancier d'outremer pour une pastorale à la crème.

Deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Où trouver un endroit propice, pour se dérober aux yeux des jaloux? Point d'arbres. Pas un buisson à six lieues à la ronde. Les toiles de blanchisseuses sont à jour. Que faire? Ils se couchent à plat ventre dans un sillon parfaitement chauve, et se récitent ainsi un chapitre de Balzac. Voilà, je crois, ma situation.

...Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas du moins les mêmes bottiers, les mêmes tailleurs. Ce sont d'autres Buloz, des protes qui ne m'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois pas. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire. Pour la dixième fois, j'ai renoncé à tout ce qui m'a nui, au vin, café, etc., etc. Il se trouve des gens qui doutent de moi pour l'avenir, je ne dis rien là-dessus, car rien n'est plus bête que promettre...

XCI

AU DUC D'ORLÉANS

Octobre 1838.

Monseigneur, les journaux annoncent que M. Vatout, bibliothécaire de Sa Majesté, est chargé de la réorganisation des bibliothèques de la maison du Roi. J'ose recourir à la bonté de Votre Altesse et la supplier de me recommander à M. Vatout. J'espère, en cette occasion, que Votre Altesse Royale me pardonnera de l'importuner et qu'elle ne voudra voir, dans les demandes que je lui adresse, qu'un désir de cultiver, grâce aux bontés de Votre Altesse, des goûts qui ont dirigé toutes mes études et auxquels ma position ne me permet pas de me livrer entièrement.

XCII

AU COMTE DE MONTALIVET

Paris, 23 octobre 1838.

Monsieur le Comte,

Permettez-moi de vous témoigner la vive reconnaissance dont me remplit la lettre pleine de grâce et de bonté par laquelle vous voulez bien me prévenir de la décision que vous venez de prendre à mon égard. Je ne puis répondre à la faveur dont vous m'honorez qu'en vous suppliant de croire que je m'estimerai heureux si mes services peuvent être de quelqu'utilité.

Veuillez aussi être persuadé, monsieur le Comte, que si mon travail et mes efforts peuvent jamais me conduire à quelque succès, je n'oublierai en aucune circonstance que c'est à vous que je le devrai.

Je suis, avec le plus profond respect, monsieur le Comte, votre très humble et très dévoué serviteur.

XCIII

A ÉDOUARD BLANC

4 novembre 1838.

Monsieur le Secrétaire général,

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, vous avez eu la bonté de me dire que je recevrais de votre part quelques indications relatives à la bibliothèque du ministère. C'est à partir du 1er novembre que mes fonctions devaient commencer. La crainte que vos nombreuses occupations ne me fassent oublier, et l'ignorance où je suis du lieu même où je dois me présenter me font prendre la liberté de vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu me faire.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la plus haute considération,

Votre très humble et très dévoué serviteur.

XCIV

A JULES JANIN

Samedi, 8 décembre 1838.

Monsieur,

Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français et

à l'Opéra, espérant vous y rencontrer, au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est reçu, je le sais, que, du moment qu'on écrit, on appartient à la critique ; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

Voilà, monsieur, ce que je vous aurais dit hier, si je vous avais rencontré et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde.

XCV

A SA MARRAINE

Samedi, 15 décembre 1838.

Madame,

Mon arrangement de loge a manqué ce soir. Il n'y a rien de tel que de compter sur les autres. Au lieu d'è-

tre au concert (1), me voilà en face de ma cheminée. Donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles, afin que j'en puisse en parler sans mentir. Je suis très réellement fâché de n'y pas être, pour deux raisons. La première c'est que, tant bien que mal, vers ou prose, j'en aurais dit quelque chose. On l'aurait lu comme un ricochet de mon article sur Rachel. Il m'aurait beaucoup plu de parler en même temps de toutes les deux : l'une sachant cinq ou six langues, s'accompagnant elle-même avec cette aisance admirable, cette grande manière, ce génie facile, etc. ; — l'autre, toute d'instinct, ignorance, vraie princesse bohémienne, — une pincée de cendre où il y a une étincelle sacrée, etc. — Entre elles deux une parenté évidente, le même point de départ et deux routes si diverses, le même but et deux résultats si différents ! Tout cela eût été curieux à sentir, à exprimer de mon mieux. La loge a manqué et je n'avais pas pris de stalle, comptant à moitié sur cette loge. A moitié !!! Voilà bien le mot le plus bête ! et pourtant la grande raison de bien des choses. Compliments littéraires.

XCVI

A LA MÊME

Lundi, 17 décembre 1838.

Vous vous trompez, ma chère marraine, en croyant que c'était sur vous que je comptais. Je n'avais vu, non plus que vous, dans la proposition du conseiller qu'une

(1) Le premier concert public de Mlle Garcia.

bonne volonté sans résultat possible. C'était mon ami Tattet qui devait retenir une loge, et il n'en a pu trouver. J'avais présumé ce que vous me dites du concert, d'après le récit de mon frère. — J'en aime encore moins Bériot, que je n'aimais pas, d'avoir sacrifié la jeune fille. Mais c'était à parier qu'il en arriverait ainsi. Puisque mon idée de comparaison vous plaît, tâchez de réaliser votre bonne intention de me faire voir encore une fois Paulette (je tiens à l'appeler ainsi et non Pauline). Vous comprenez que, pour que ces choses-là signifient quelque chose, il faut que ce soit senti à fond. Vous savez, d'ailleurs, que j'aurai toujours la bêtise d'être consciencieux là-dessus. — J'aime mieux une page simple, *mais honnête*, qu'un poème en fausse monnaie dorée.

Pour la *petite*, comme on l'appelle au Théâtre-Français, je la connais passablement. Je voudrais croiser le fer avec Paulette pendant un quart d'heure, après quoi je rêvasserais à mon aise. — Très réellement je crois qu'il y a, dans ce moment-ci, un coup de vent dans le monde artiste. La tradition classique était une adorable convention, le débordement romantique a été un déluge au milieu duquel il y avait de bons côtés. Nous voilà aujourd'hui à la vérité pure, et dégagée de tout. Je donnerais bien cent écus, comme dit Vernet, pour n'avoir que vingt ans, à l'heure qu'il est et pouvoir m'envoler, dans cette bourrasque, en compagnie de Paulette et de Rachel, quitte à me perdre dans les nues avec elles. Je suis bien vieux pour un tel voyage, et l'on m'a passablement brûlé les ailes en temps et lieu. Mais n'importe : si je ne les suis pas, je puis, du moins, les regarder partir, et boire à leur santé le coup de

l'étrier. Nous trinquerons ensemble, n'est-ce pas, ma chère marraine?

Je finis ma *nouvelle* (1); c'est ce qui m'empêche d'aller vous voir. Mille remerciements comme toujours, et mille amitiés à toujours.

(1) *Croisilles.*

1839

XCVII

A ALFRED TATTET

S. d. (1839.)

J'apprends, mon cher Alfred, que vous avez manqué plusieurs fois à la parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie. Cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous, qui manquez à votre promesse, et ensuite pour moi, qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véritable ami.

T. à V.

XCVIII

A SA MARRAINE (1)

Lundi, nuit.
S d. (1839.)

Ma chère Marraine,

Je suis allé deux fois chez vous aujourd'hui et n'ai

(1) M. Clouard a daté à tort cette lettre de 1840-1842.

trouvé que votre femme de chambre. Après cinq parties d'échecs perdues, je m'étais couché de désespoir. La plus aimable et la plus imprévue des rages de dents (grâce à Dieu et au vent qu'il fait) me réveille en sursaut à cinq heures du matin. Je me relève et vous écris, d'abord pour cesser de sourire, et ensuite pour vous raconter ce que je vous aurais dit si j'avais pu vous rencontrer. Voici cette lamentable chose qui m'étouffera infailliblement.

Le ciel m'a inspiré l'heureuse idée de sortir ce matin par un temps à ne pas mettre un parapluie dehors. Je me suis d'abord et avant tout transporté chez vous où je vous ai dit ce que j'ai trouvé. Sur quoi, je suis allé rue de la Michodière, où j'ai trouvé Desdemona (1) en robe de chambre. Je me hâte de vous dire qu'elle a été tout aimable, que la *chose* s'est très bien passée, en un mot *in tutti fiochi*. Mais voici :

J'avais eu la fièvre, la nuit passée. Je ne vous dis pas ceci, madame, pour que vous le répétiez à ma mère. Ayant donc eu la fièvre, je m'étais revêtu d'une certaine fourrure que vous connaissez peut-être, et comme il faisait très chaud chez Desdemona, j'avais naturellement encore plus chaud. Cela me faisait du bien, il n'y a rien à dire, mais cela se voyait sans doute sur mon visage. Or, il y avait là un M. Osborn, lequel est, je crois, pianiste; mais certainement Anglais. Au milieu des compliments les plus complimentateurs du monde, quelques mots de ce *devilish language* ont été échangés entre Desdemona et l'insulaire. On supposait que je n'y entendais rien, et je causais d'ailleurs avec la maman. Imaginez maintenant que je crois,

(1) Pauline Garcia.

mais *archicrois*, avoir saisi au vol deux mots atroces que je ne vous répéterai jamais, en manière de plaisanterie sur la fourrure et la chaleur. Je n'ai pas eu l'air de comprendre, et personne n'a pu me dire comme à Mithridate : « Seigneur, vous changez de visage. »

Mais, dites-moi un peu ! concevez-vous tout le revers de cette médaille ! Que j'aie bien ou mal compris, sentez-vous tout le sel de cette plaisanterie, que mon vieil ennemi le hasard m'a jouée !

Si je ne me suis pas trompé (et je ne crois pas m'être trompé), sentez-vous le bien que m'ont fait ces deux mots sans bienséance ni pitié (pour ma fièvre) et presque grossièrement féroces ?

Si je me suis trompé, quel moyen de le savoir ? Aucun, et vous me connaissez, me voilà convaincu. Pour la peine qu'il a pu me faire, je n'y pensais plus ce soir après dîner, mais jamais je ne me trouverai vis-à-vis de la demoiselle sans... Que le diable emporte les langues étrangères !

Voilà mon histoire. Ouf !

Je finis de plus en plus ma nouvelle, qui n'en finit pas et qui m'ennuie. Il n'y a pas de mots, ni anglais ni français, qui puissent l'exprimer.

Compliments désappointés.

XCIX

A LA MÊME (1)

Mardi (1839).

Je vous avais écrit une lettre qui commençait ainsi :

(1) Lettre datée à tort de 1840-1842 par M. Clouard.

Madame,

« Je n'ai absolument rien à vous dire de neuf, mais « je vous écris parce qu'il ne peut pas être que vous « m'ayez donné votre adresse et que je n'en aie pas « profité, » lorsque j'ai appris par le *canal* de ma famille que vous deviez revenir dimanche. J'ai donc vu qu'il était trop tard, car c'était un samedi. Cent et un remerciements d'abord pour votre bon envoi, je ne trouverai jamais le moyen de vous dire le plaisir que j'ai à voir arriver une lettre de vous, à la décacheter, à la lire, avec la certitude d'y toujours trouver un mot de vraie amitié, et une bonne nouvelle. Au milieu de ma sotte vie, quand je lis une lettre de vous, je dois avoir un peu l'air d'un homme empoisonné par la fumée de l'asphalte ou du tabac, qui entrerait tout d'un coup dans un jardin, et qui recevrait dans le nez un coup de vent plein de l'odeur des roses.

Ainsi donc *Elle* (1) revient et vous aussi, on va donc pouvoir un peu vivre.

Je voudrais pouvoir répondre quelque chose à votre gentil mot sur les apparitions, mais les petites tapes de votre petite main sont si douces à recevoir que je vous avoue qu'elles ne corrigeront jamais guère personne. Quoi qu'il en soit, sachez que votre filleul travaille.

Qu'elle était jolie l'autre soir, courant dans son jardin avec *mes* pantoufles et un petit bonnet noir et rouge en laine tricotée (2) ! Je l'ai pourtant senti et c'est vrai. Je ne veux plus rien, je ne suis plus fou en amour.

Et vous???

(1) C'était la princesse Belgiojoso.

(2) Allusion à Rachel, qui l'avait invité à passer quelques jours chez elle, à Montmorency.

Et si on ne l'est plus, qu'est-ce que le reste? Déraisonner en conscience, voilà la grande affaire de la vie. Quand on n'ose plus déraisonner, il faut se brûler la cervelle ou se marier.

Que pensez-vous des trois vers suivants :

Lorsque ma bien-aimée entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un diamant noir (1).

Je veux beaucoup savoir si vous aimez cela. Je l'ai écrit avec deux bonnes choses, un petit mot de vous et le souvenir de Paolita (2). Je vous préviens qu'on l'a trouvé hardi, mais est-il bien sûr que ce soit un défaut que la hardiesse ?

Question. Pourquoi les souvenirs de Paolita me reviennent-ils sans cesse en présence de X... ? Parlez donc du droit de présence !

Autre question. Si Paolita, en chantant *le Saule*, avait l'idée de se retourner un peu de côté (je suis au balcon) et de rendre votre très montmorencique filleul amoureux fou, que signifierait le proverbe des deux lièvres? Ceci est une question philosophique et providentielle.

Troisième question. Ne pourrait-il pas se faire que je me *trouvasse* entre deux selles... Fi donc !

Dernière question. Pourquoi l'odeur du patchouli me rend-elle mélancolique, et celle de l'iris joyeux ? cela est un rébus.

Je donne à votre pied gauche, madame, une poignée de main.

Ces trois vers sont dans l'idylle *Rodolphe*.

(1) Dans l'original ces vers sont suivis de cette parenthèse : (Je viens de laisser tomber ma plume et de faire un pâté.) Le mot endommagé est « comme ».

(2) Pauline Garcia.

1840

C

A SA MARRAINE

Samedi, fin mars 1840.

Comment allez-vous, ma chère marraine, et que faites-vous? J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles d'une manière quelconque et de savoir ce que font ceux qui vivent. Je suis dans le moment le plus ennuyeux d'une maladie. J'ai le tort d'être guéri, ce qui fait qu'on ne me traite plus en malade, et en même temps, je ne suis pas encore de force à agir comme ceux qui se portent bien. Ma religieuse est partie, en sorte que je suis en tête à tête avec la vertu et le lait d'amande. Je ne m'ennuie pas, parce que je travaille ; mais j'ai un petit fonds de tristesse.

Sans compter cette bonne fille à laquelle je m'étais habitué, vous m'avez vu tant et si bien gâté, tous et toutes, pendant ma maladie, qu'il me prend des envies de me recoucher pour vous revoir. J'ai pourtant, du reste, de grands sujets de tranquillité; mes affaires qui me tracassaient s'arrangent lentement, mais elles s'arrangent. Mes projets de sagesse sont plus fermes

que jamais. Il ne me manque qu'un peu de force et un rayon de soleil qui dégourdisse ce vilain temps.

En attendant, vous qui vous souvenez de vos amis dans les mauvais jours, ne m'oubliez pas trop, je vous en prie, dans ma prospérité.

Compliments au sirop de gomme.

CI

A M. MARETTE AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

31 mars 1840.

Je serai obligé à M. Marette s'il veut avoir la complaisance de remettre au porteur de cette lettre mes appointements du mois de mars.

Son très humble serviteur.

CII

A SON FRÈRE

Au château de Lorey, près Pacy-sur-Eure.

Juin 1840.

Homme plus rusé que Gribouille, est-ce que tu crois que je ne vois pas où tu veux en venir avec ton délicieux paysage que tu regardes par ta croisée ? Sous tes fleurs de rhétorique, il y a un sermon pour m'attirer à la campagne. Eh bien, je l'ai quitté, cet ennuyeux Paris que j'adore. J'ai été à Bury ; j'ai revu les bois que j'aimais tant il y a deux ans. Je me suis abreuvé de verdure. Nous avons pris le café en plein air et joué

au loto; qu'est-ce que tu veux de plus innocent? Parce que mes dettes vont être payées, tu en conclus que je dois éprouver le besoin de faire ma malle. Le raisonnement est trop fort pour moi. Je connais beaucoup de gens qui ont payé leurs dettes et qui n'iront jamais de leur vie à Pacy.

Je finirai mes vers à la sœur Marceline un de ces jours, l'année prochaine, dans dix ans, quand il me plaira et si cela me plaît; mais je ne les publierai jamais et je ne veux pas même les écrire. C'est déjà trop de te les avoir récités. J'ai dit tant de choses aux badauds et je leur en dirai encore tant d'autres, que j'ai bien le droit, une fois en ma vie, de faire quelques strophes pour mon usage particulier. Mon admiration et ma reconnaisance pour cette sainte fille ne seront jamais barbouillés d'encre par le tampon de l'imprimeur. C'est décidé, ainsi ne m'en parle plus. Mme de Castries m'approuve; elle dit qu'il est bon d'avoir dans l'âme un tiroir secret; pourvu qu'on n'y mette que des choses saines (1).

Dis à nos cousins que j'irai peut-être les voir à l'automne. Ma mère a dû t'envoyer deux lettres hier. Il y en a une de Barre, qui est venu encore passer quelques soirées avec nous à dessiner. Adieu, mon cher ami; ne reste pas trop longtemps à Lorey.

Ton frère qui t'aime.

(1) J'ai publié ces vers à la sœur Marceline dans le chap. qui la concerne, au t. I de mon livre sur *Alfred de Musset.*

CIII

A SA MARRAINE

S. d. (1840.)

J'ai besoin d'un renseignement musical, que ma sœur me dit ne pas pouvoir me donner. Auriez-vous par hasard souvenir, madame et très petite marraine, qu'il y ait un recueil de valses de Strauss intitulé *les Soupirs?* Veuillez poser une seconde votre front titanique dans votre imperceptible main, et si vous ne vous en souvenez pas, n'en parlons plus. Je ne sais pas pourquoi je crois m'en souvenir, et je crois en outre que cette valse, — vous savez :

Ti ti ta, ti, ti, ti, ta,
Ta, di, da, do, ta, di, di, da,
Li, da, dou...

en fa, est tirée de là.

Vous ne savez pas jusqu'à quel point *j'ai béni le ciel* de la visite que j'ai eu l'honneur de vous faire hier au soir. Pour vous l'expliquer, il faudrait vous dire énormément de choses.

D'abord, il y avait longtemps que je ne vous avais vue.

Secondement, vous seriez peut-être allée à votre soirée si personne n'était venu ; or, il est venu peu de monde, et j'étais de ce peu ; en troisième lieu, je me sentais mal à l'aise, par suite de quelques soupers ; vous m'avez dit que le thé me ferait du bien, sur quoi j'en ai pris avec un morceau de brioche de votre menotte,

et je suis rentré chez moi bien portant, doux et tendre comme un agneau !

Quatrièmement, j'avais *in petto* un sujet de petit souci, lequel s'est envolé à la vue de votre robe de pourpre et de votre petite guirlande de roses. Et j'ai appris, le lendemain, c'est-à-dire ce matin, qu'en effet le souci était sans raison.

Enfin, que vous dirai-je ? je me suis senti de tout cela comme un œuf cuit au bain-marie.

Il est certain qu'il y a un soleil, et même plusieurs, dit-on, qui font quelquefois mal aux yeux. Il y a aussi de belles pleines lunes toutes rondes, très blanches. Il est sûr qu'il y a aussi des étoiles, une surtout, blonde, mignonne, scintillante, un peu pâle ; elle paraît grosse comme une tête d'épingle, et cependant, quand on la regarde, il semble qu'on sent la chaleur du doux rayon qu'elle vous lance. Quand vous serez à la fenêtre cet été, cherchez-la si vous n'avez rien à faire : elle est à peu près à cette distance du fromage nommé lune (1).

Bonsoir, madame, *and shake hands.*

CIV

A LA MÊME

S. d. (1840).

Mon grand-père avait fait un jour acquisition de deux petits bœufs d'airain, gros comme des moineaux mais véritablement antiques. Un ami amateur vient le voir ; il les lui montre, l'amateur les admire, les prend,

(1) Ici un petit croquis représentant une fenêtre ouverte et, dans le cadre de cette fenêtre, la pleine lune avec une petite étoile non loin d'elle.

les retourne, et délicatement en glisse un dans sa poche de côté. « Eh bien, dit mon grand-père, vous ne m'en rendez qu'un? » L'autre cherche, se baisse, regarde sous les meubles. « Où diable peut être l'autre? Je ne conçois pas... » — « Ne cherchez pas, lui répond mon grand-père, en lui montrant sa poche, il est là. »

Ceci, madame, est pour vous dire qu'il est cruel d'être deviné, mais qu'il est atroce qu'on vous mette le nez sur un *puff*. Vous en êtes bien sûre qu'elles n'existent pas ces valses appelées *les Soupirs?* Eh bien, madame, apprenez que s'il n'y a pas de valses appelées *les Soupirs*, il y a du moins des valses, et qu'il y a aussi des soupirs, car j'en pousse de furieux en ce moment, attendu que je suis rentré à pied, n'ayant pas trouvé de fiacre.

Savez-vous une chose? je m'entiche, voilà un beau mot, que vous comprendrez, j'en suis sûr. Je suis en train de m'enticher, c'est-à-dire que je m'encoqueluche, — et de quoi? — Ah! ah!... du faubourg Saint-Germain, mon faubourg, madame; je l'habite. Décidément on y est cent fois mieux, meilleur, plus libre, plus romanesque, plus hypocrite, plus vertueux, plus roué, plus usagé, plus indulgent, plus *vrai*, et de meilleure compagnie qu'en aucun lieu du monde. Je n'ai plus qu'une chose à ajouter à cet éloge de mon quartier, c'est que vous en êtes, bien que vous habitiez la chaussée d'Antin (cet absurde cloaque de la finance) (1). Oui, madame, vous en êtes par l'esprit, par les façons d'être et de dire, depuis les pieds jusqu'à la tête; vous en êtes par le sang, d'ailleurs, et

(1) Dans l'original, il y a « cet absurde cloaque de banquiers malappris ».

l'on sait assez que le conseiller de la Verdrillette est de race.

Et donc, il faut en convenir, s'encoquelucher est divin, et votre petite lettre aussi. Voilà ce que j'ai à vous dire, et cela retardera-t-il ou avancera-t-il la députation?

C'est à mon étoile à le dire, cela ne me regarde pas (1).

Si on voulait faire des actes héroïques dans notre tems, trouverait-on qui vous comprenne et qui vous aide? J'en doute, et le voudrais possible.

Compliments respectueux.

CV

A LA MÊME

Jeudi soir, juillet 1840.

Voilà comme vous êtes, vous autres femmes : vous vous imaginez, parce qu'on n'écrit pas, qu'on est amoureux, c'est-à-dire heureux; il me semble qu'on pourrait en conclure le contraire.

(1) Dans l'original les mots « cela ne me regarde pas » étaient suivis de ce passage :

« Quant aux départements, vous savez qu'il y en a, je crois, 80 et quelques. C'est beaucoup dire. Pour la capitale C. C. Il y a bien des choses *à dire là-dessus*. Napoléon fut un grand homme; je me dis surtout : que ne le suis-je? Il a pris deux fois Vienne, ou du moins il l'a occupée deux fois, le tout poliment, dans les formes, sans nuire à l'Allemagne, sans faire de dégâts. Il a eu soin, pendant le second siège, de ne pas laisser diriger le canon sur le quartier de la ville qu'habitait l'archiduchesse, future impératrice; après un jour de bataille il a rendu la capitale à son souverain légitime, avec tous les égards et protocoles possibles. Voilà, il me semble, une belle action qui ne dérange rien, mais comme je vous dis, c'était un grand homme. Si on voulait faire, etc. »

Si je m'appuyais sur mon coude gauche, et si je vous disais : « Je suis allé mardi dernier chez Mme de C. Il y avait là Mme G. d'abord, et ensuite Mme S. — On a assez caqueté, et le *poëte* fut reconduit en calèche découverte. »

Mais ce n'est rien. L'autre jour, il y a eu, vers l'heure du clair de lune, une promenade à la Lamartine avec lac, ombrage, marronniers, travestissements, etc.

— Bah! avec les mêmes initiales?

— Non, madame, avec d'autres initiales.

Mais ce n'est rien du tout. Si je vous disais quelle taille ronde, quelles manches plates, quelle pudeur, quelle mélancolie, quelles dentelles, quel singulier hasard! Douteriez-vous du chapitre de roman que je pourrais vous faire? et tout cela dans un escalier, la sonnette à la main!

Mais ce n'est rien de rien. Si je vous disais que cette fière jeune fille a braqué ses yeux sur le filleul, et, de peur qu'il n'en ignorât, le lui a fait savoir!

Mais c'est moins que rien. Si je me penchais sur l'autre coude, et si j'ajoutais : « Ma foi, elle était bien gentille sur le sopha bleu, avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs. »

— Eh! qui donc?

— Qu'est-ce que cela vous fait? Et la preuve *que* c'est que le mari m'aime. Oui, il m'a pris en affection, et il m'a arrêté sur le boulevard, moi étant très pressé, lui m'ayant parlé trois fois au plus auparavant, et le bon Dieu nous envoyant de la pluie sur la tête pendant ce temps-là. Et poignées de mains, et invitations tombant des nues, etc. Ne vous seriez-vous pas dit comme moi, en pareil cas : « Voilà un homme que je

ne connais pas beaucoup, mais qui m'aime véritablement, et dont la femme est fort aimable? »

Mais ne vous figurez pas que tout cela soit quelque chose.

Eh bien, qui sait si toutes ces folies, ces fatuités, ces cancans ne vous amuseraient pas, et si vous ne me trouveriez pas excusable d'avoir laissé mon encre sécher pendant que tout ces vents soufflaient?

Et si je vous disais tout bonnement, ou pour mieux dire, fort bêtement : « Je suis seul, et triste, les rêves ne sont rien que des rêves, et, après tout, je ne vis que quand un cœur bat sur le mien ? »

Je vous envoie une drôle de lettre. Il me souvient, en la relisant, d'un élève du collège Henri IV qui, pour se moquer du professeur, avait fait une amplification de rhétorique dont tous les paragraphes commençaient ainsi : « Je ne vous dirai pas que, etc. — Je pourrais vous dire que, » etc. L'élève s'appelait Evrard ; il fut chassé de la classe. Je puis vous dire pourtant que je suis votre très honoré filleul.

Yours for ever and something more.

CVI

A LA MÊME

31 juillet 1840.

Si vous savez pourquoi vous répondez vite et bien, vous comprendrez aisément pourquoi je réponds tard et mal. Prenez d'abord votre bon sens, puis votre tranquillité, puis votre gaieté naturelle, votre petit *farniente* toujours occupé à propos, puis, que dirai-je?

tout ce qu'il y a en vous de bon et de toujours prêt. Retournez tout cela, comme on retourne son bas pour le mettre. *Voilà ma position*, comme dit un de mes amis. Soyez sûr que, quand je ne vous dis rien, ce n'est ni oubli, ni paresse, ni distraction ; mais c'est que je ne puis rien dire.

Merci d'abord de l'histoire *musicale et dentifrice*. Hélas ! marraine, ces riens charmants qui viennent de vous me sont bien chers. Ils me rappellent le temps où je savais jouir de toutes ces petites perles qui vous tombent des lèvres quand vous riez ou qui pendent au bout de votre plume à chaque goutte d'encre que vous prenez. Je perds tous les jours l'esprit qu'il faut pour être au monde.

Vous demandez un commentaire, ce que vous appelez « un titre de chapitre ». J'admire le flair qu'ont les femmes comme vous. De toutes les folies que je vous ai écrites, l'histoire de l'*escalier* serait la moins folle ou la plus sérieuse, si c'était quelque chose; mais malheureusement ce n'est et ne *sera* rien. Quant à l'histoire *sainte*, elle passe un peu à l'état d'ancien testament. Je ne peux pas vous faire l'histoire de l'*escalier*, parce que c'est si peu de chose, si *rien* qu'il faudrait quinze pages pour la raconter.

Elle est revenue ! cet affreux capitaine l'a rencontrée. Et ce qui est triste, c'est la pièce nouvelle de l'Opéra-Comique (1). Et j'y étais presque encore quand j'ai rencontré Clavaroche par une pluie battante, car j'en sortais.

Figurez-vous : *Se il padre m'abbandona*, chanté en

(1) *L'Opéra à la Cour*, espèce de pot-pourri dramatique.

français, en costume de fantaisie écossais, avec des guêtres, des jupes qui viennent à mi-jambe, et chanté très vite, probablement pour ne ressembler ni à la Pasta, ni à la Malibran, ni à etc.

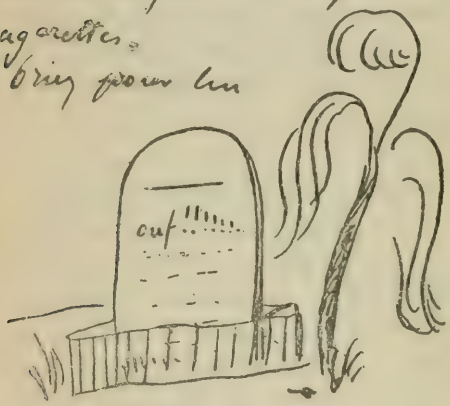
Oui, madame, elle est revenue, cette brune dont le portrait à la mine de plomb me pend au-dessus de la tête en ce moment même. Est-ce que vous croyez que je l'aime là, vraiment ? Est-ce que vous supposez qu'il reste quelque chose de cette fantaisie que j'ai cru avoir ? Bah ! je suis parfaitement guéri; et quand le filleul de ma marraine sera à son tour dessiné à la mine de plomb sur son propre tombeau, on écrira au-dessous :

Epitaphe d'un inconnu.

« Ci-gît un homme qui a été à l'Opéra-Comique le 30 juillet 1840. Il avait l'idée d'y aller le 28; mais le théâtre étant fermé à cause des fêtes, c'est pourquoi il s'y est rendu le surlendemain. Il s'est mis dans une avant-scène fort sombre, où il était tout seul. Et il a aperçu en face de lui, — à peu près, — une jeune femme brune. C'était la seconde fois de sa vie qu'il allait à l'Opéra-Comique; et il lui est impossible d'expliquer pourquoi, ayant ce théâtre en horreur, il lui avait pris, dès le 28, une telle envie d'y aller que, le 30, il a emprunté à monsieur son frère de quoi s'y rendre, ne devant avoir d'argent que le lendemain. Et dans cette avant-scène qui est énorme, s'ennuyant fort tout seul, il a regardé dans la salle, et il a cru reconnaître dans une loge cette même jeune fille brune; mais il lui a été impossible de croire que ce fût elle, vu qu'il la croyait engagée à Milan pour l'*automnino*, c'est-à-dire la fin d'août. Sortant de là, et fort ému, il

a rencontré par la pluie un capitaine avec lequel il était fort lié ! Ce capitaine lui a affirmé qu'il avait, peu de jours auparavant, rencontré cette même brune à Paris et qu'ainsi donc c'était bien elle, et non une hallucination produite par la musique. Et alors — l'infortuné est

et alors — l'infortuné est rentré chez lui et a fumé un grand nombre de cigarettes.
Priez pour lui



Je vous serre la main en désespéré.

rentré chez lui ; et a fumé un grand nombre de cigarettes.

Priez pour lui !

Je vous serre la main en désespéré.

CVII

A ALFRED TATTET

Jeudi soir, 10 septembre 1840.

Je pars, mon cher ami, demain matin pour Augerville avec mon frère. Nous y passerons probablement huit ou dix jours ; après quoi, si vous ne vous envolez pas de votre côté, nous nous retrouverons, j'espère, sur cet ennuyeux et adoré pavé de la meilleure et de la plus exécrable des villes.

A vous de cœur.

CVIII

A Mme LA DUCHESSE DE CASTRIES (1)

Jeudi, septembre 1840.

Ce n'est ni par manque d'amitié, madame, ni par manque de courage que je ne suis point allé vous voir à Dieppe. Je ne le pouvais réellement pas. La partie d'Augerville était arrangée et convenue depuis longtemps, et je ne pouvais y manquer sans impolitesse. Vous m'avez vu hésitant, mais c'est que j'hésite toujours, ou que je fais semblant par acquit de conscience, parce que je ne fais jamais ce que je voudrais, ni ce que je devrais. Je regrette de ne m'être pas rendu, comme on dit, *à votre aimable invitation*, car j'ai fait des sottises à Paris. J'en aurais peut-être fait à Dieppe ; mais c'en auraient été d'autres, probablement moins sottes.

Ne vous plaignez pas d'une fin de saison là-bas, je

(1) Sur les rapports du poète avec la duchesse de Castries, voir le chap. des « Idées religieuses d'Alfred de Musset », au tome I de notre ouvrage.

ne sais si ce que nous avons ici est une fin ou un commencement, mais si l'ennui était un brouillard, on ne se verrait pas à deux pas, à Paris, dans ce moment.

Vous me demandez l'opinion de Berryer sur Mme Lafarge. Tant que le procès a duré, il n'a trop rien dit, en sa qualité de jurisconsulte probablement, mais je le crois de votre avis que je partage entièrement ; je ne comprends même pas qu'on ait tant hésité : le témoignage de Mlle Brun me semble concluant.

Je ne suis point allé à la Chambre des pairs, pour entendre la défense du prince Louis. C'est encore un de mes regrets ; mais, à vous dire vrai, je ne peux pas me faire à cette mode d'écouter un plaidoyer comme un opéra. Berryer dit à une chambre qui devrait être le premier corps de l'Etat qu'ils ont tout trahi, tout abandonné, tout trompé, et tout cela, comme vous le dites, pour de l'or et des places, et messieurs les pairs crient *bravo!* comme s'ils entendaient chanter Rubini. — C'est admirable!

Oui, madame, vous avez bien raison de vous féliciter d'être femme. Je tombe d'accord de tout ce que vous dites là-dessus, et même des *dix années indevinables*. Permettez-moi, pourtant, une observation : il vous sied de parler ainsi, parce que vous êtes femme, réellement femme, que vous avez fait un noble usage de votre vie et de vos facultés ; mais accordez-moi aussi qu'il y a peu, bien peu de pareils courages ; et certes, parmi les hommes, ceux qui ont vécu hardiment ont aussi des souvenirs moins doux, c'est vrai, moins calmes, mais aussi profonds. En somme, il me semble que la différence du sexe n'est pas l'important, mais plutôt la différence des

êtres. La vie vulgaire, petite et étroite que mènent les trois quarts et demi des gens qui croient vivre, détruit le peu que chacun aurait pu valoir. Ceux qui rompent cette glace doivent être mis à part, et, en général, les hommes ont le grand avantage de la liberté qui les dispense de l'hypocrisie. S'il y a peu d'hommes qui sachent être heureux, il y a peu de femmes qui osent être heureuses. A partie égale, entre amants, il y en a toujours un qui est le propriétaire ; l'autre n'est que l'usufruitier, et en cela, je vous reconnais la supériorité ; nous goûtons le bonheur, mais vous en avez le secret.

Vous me parlez d'un méchant sujet, qui est moi-même. Je crois avoir le droit de dire que je m'ennuie, parce que je sais très bien pourquoi. Vous me dites que ce qui me manque c'est la foi. — Non, madame ; j'ai eu, ou cru avoir cette vilaine maladie du doute, qui n'est, au fond, qu'un enfantillage. Quand ce n'est pas un parti-pris et une parade ; non seulement aujourd'hui j'ai foi en beaucoup de choses, mais je ne crois pas même que, si on me trompait, ou si je me trompais, je perdisse cette foi pour cela.

Pour ce qui regarde les choses d'un peu *plus haut* et la foi de la sœur Marceline, je ne peux rien dire là-dessus. La croyance en Dieu est innée en moi ; le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; certainement je ne suis pas *mûr* sous ce rapport. Ce qui me manque maintenant, je vous l'ai dit : c'est une chose beaucoup plus terrestre. Je vous ai raconté comme quoi une passion absurde, fort inutile et un peu ridicule, m'a fait rompre, depuis à peu près un an, avec toutes mes habi-

tudes. J'ai quitté tout ce qui m'entourait, mes amis, mes amies, le courant d'eau où je vivais, et une des plus jolies femmes de Paris. Je n'ai pas réussi, bien entendu, dans ma sotte vision, et aujourd'hui, je me retrouve guéri, il est vrai, mais à sec, comme un poisson au milieu d'un champ de blé ; or, je n'ai jamais pu, je ne puis ni ne pourrai vivre ainsi seul, ni convenir que c'est vivre. J'aimerais autant être un Anglais. Voilà toute ma peine. Vous croyez que je ne suis ni blasé, ni ennuyé sans motif, mais purement et simplement désœuvré. Je ne me crois pas très difficile à guérir ; cependant je ne serais pas non plus très facile. Je n'ai jamais été *banal*. Ce qu'on appelle les femmes du monde, d'une part, me font l'effet de jouer une comédie dont elles ne savent pas même les rôles. D'un autre côté, mes amours perdues m'ont laissé quelques cicatrices qui ne s'effaceraient pas avec de l'onguent miton mitaine. Ce qu'il me faudrait, c'est une femme qui fût quelque chose, n'importe quoi : ou très belle, ou très bonne, ou très méchante, à la rigueur, ou très spirituelle, ou très bête, mais quelque chose. — En connaissez-vous, madame? tirez-moi par la manche, je vous en prie, quand vous en rencontrerez une. Pour moi, je ne vois rien de rien. Croyez, madame, à ma bien sincère et respectueuse amitié.

CIX

A LA MÊME

Samedi soir, 1840.

Je rentre, madame, et il est deux heures ; je rentre, non pas triste, mais un peu las, et avec cette espèce

de pressentiment d'ennui que donne la fatigue, m'attendant presque à quelque mauvaise nouvelle, comme Scapin. Au lieu de cela, je trouve votre bonne et charmante lettre qui me remet l'âme à sa place, en me montrant que de si nobles choses si franchement pensées et si aisément dites s'adressent à moi. Merci mille fois de ce rayon de soleil que vous m'envoyez. Il était dans votre cœur et dans vos yeux pendant que vous écriviez. Je ne suis pas trop digne d'en rêver ce soir ; mais je ne veux pas dormir sans vous remercier, quitte à vous demander pardon de le faire si mal.

Compliments respectueux et dévoués.

CX

A LA MÊME

S. d., mercredi (1840).

Madame,

Je suis désolé d'avoir reçu hier votre petit mot trop tard. J'étais dehors quand il est venu. Pardonnez-moi, je vous en supplie, mes *ingratitudes*. Je travaille dans ce moment-ci, et vous savez que je ne fais rien que *d'arrache-pied*. Soyez bien convaincue, madame, qu'il n'y a que mes jambes de coupables envers vous.

CXI

A ALFRED ARAGO

S. d. (1840.)

J'ai connu un jeune peintre qui avait une demoiselle de compagnie blonde comme une gerbe, blanche comme du lait, souple comme un roseau, bête comme

une oie et gourmande comme une cane. Cette infante, lorsqu'on lui présentait la carte pour aider au menu, avait l'habitude de regarder droit à la colonne des *chiffres*, au lieu de celle des *mets*, afin de chercher ce qu'il y avait de plus cher. Le chiffre jugé, elle revenait à la chose et la demandait. Elle trouvait ainsi le fréquent moyen de faire dépenser, pour deux personnes, trois ou quatre louis! C'était stupide; mais la victime avait fini par trouver un petit moyen de paralyser ces exorbitances. Le peintre demandait invariablement : huîtres, pain, beurre, radis, chablis, le tout précédant un plat calculé des plus longs à préparer. La créature se bourrait de petits pains de gruau, de hors-d'œuvre et de bivalves; le potage par là-dessus, et le premier plat attendu venait mettre le comble à une réfection à la suite de laquelle il n'y avait plus de place pour les plats ruineux! La recette pourrait servir encore; je te la signale comme un préservatif contre les indiscrétions de certaines invitées.

CXII

A SA MARRAINE, A AUGERVILLE

9 octobre (1840).

Vous êtes à la campagne, vous. Je suis à Paris, moi; pas pour longtemps, je suis allé ce soir chez vous, et je puis vous assurer que vous n'y étiez pas.

Ne devant partir qu'à sept heures, j'ai eu tort de me lever à cinq heures du matin. Mais je suis arrivé à Passy à huit heures moins vingt minutes, il y avait à peu près un quart d'heure que la voiture avait passé. J'ai pris immédiatement un cabriolet pour aller à Ver-

non trouver le bateau. Il s'est cassé en frappant sur un rocher, parce que l'eau est fort basse. Un tapissier qui était là m'a pris dans sa carriole pour me mener à Mantes, que dis-je? à Saint-Germain, et même au Pecq. Mais sa voiture était si dure, et j'avais tellement envie de dormir que je me suis arrêté à Mantes : si vous y passez jamais, je vous prie d'aller à une auberge qui s'appelle le *Rocher de Cancale*, ni plus ni moins ; il y a là une personne charmante qui balaye, elle est brune comme le diable, et ronde comme un chou. Je m'en suis donc allé à Mantes dans un autre véhicule dont je ne puis vous envoyer que les initiales, T. C. ou P. D. C. Mais je n'ai mis que six heures, pour faire sept lieues, en tête à tête avec un tonnelier obligeant, qui avait bien voulu par grâce ne me prendre que quinze francs pour cette traversée; sa jument (gris pommelé) lui en avait, à ce qu'il disait, coûté trente, en sorte que tout en carambolant de tapissier en tonnelier, et de T. C. en P. D. C., j'ai cru plusieurs fois mourir ; mais je suis, cependant, arrivé à ma grande stupéfaction. Et c'est alors que je suis allé rue Taitbout. Et quand on a une si petite marraine, il me semble qu'on devrait au moins la trouver. Point de marraine. Où êtes-vous? je l'ignore, et ce n'est pas moi qui irai chercher votre pied dans une botte de foin. J'ai à peu près compris dans le baragouin de votre concierge endormi que vous étiez chez... quant à *Elle* (1), à présent que mon parti est pris de ne plus la revoir, je puis vous dire franchement mon opinion sur elle. Je l'aime, je l'aime, je l'aime, et je l'aime beaucoup.

Et vous aussi. C'est fâcheux, mais je n'y puis rien.

(1) La princesse Belgiojoso.

1841

CXIII

A MAXIME DU CAMP

S. d. (1841.)

Monsieur,

Je suis bien en retard envers vous ; une indisposition qui m'a retenu quelque temps au lit m'a empêché de vous remercier plus tôt des vers que vous avez bien voulu m'adresser et qui m'ont fait le plus grand plaisir (1). Vos vers sont jeunes, monsieur, vous l'êtes aussi sans doute. Ils m'ont rappelé le bon temps, le premier, qui n'est pas encore bien loin de moi. Je serais charmé que ma bonne étoile pût me faire faire plus ample connaissance avec vous.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

(1) Ces vers étaient une imitation de la *Lénor*, de Burger. (Cf. les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, t. I, p. 112.)

CXIV

A SA MARRAINE

13 avril 1841.

Je ne puis aller ce soir chez vous, ma chère marraine, attendu que je suis plongé dans une fin de grippe *qui me fait grand mal au côté*, comme dit le malade imaginaire. J'espère que vous ne prendrez pas cette trop bonne raison pour une excuse, quand vous saurez que cela m'empêchera de monter la garde demain, et peut-être même d'aller en prison jeudi. — Vous comprenez que ce sont là les premiers des devoirs. — Je n'ai pas besoin que vous quittiez Paris pour regretter mon métier d'ours, et je ne veux pas vous dire que je n'ai vu personne de l'hiver, car ce ne serait pas une raison pour ne vous avoir pas vue. Dites-vous que je n'ai pas existé. C'est la vraie vérité, et je ne suis pas encore prêt à sortir de terre.

Compliments sur papier gris.

CXV

A LA MÊME

S. d. (1841.)

Ai-je besoin de vous dire, ma petite et blonde marraine, qu'une note de vous est et sera toujours à mon diapazon. Nous nous sommes donné notre *la* assez en toute chose pour que, l'instrument étant de bonne facture, l'accord survive à tout. Votre coquelicot m'a tou-

ché. Le pauvre bonhomme! vous auriez dû m'en envoyer une feuille; mais c'est à moi que vous auriez dû le comparer. Tergiversant, tournaillant, débraillé... c'est ma parfaite image.

Mais, hélas, et hélas! ce n'est plus le vent des passions qui me tournaille et me débraille. Je ne suis même plus un coquelicot. Mon vieux cœur, qui a toujours quinze ans, s'aperçoit si bien qu'il est bête qu'il n'ose même plus vouloir des coquelicoquettes. Vous souvenez-vous par hasard, madame, d'une lithographie de Charlet où un grognard blessé sort de la bataille. « Je n'en joue plus », dit-il, en se frottant. Hum! hum!... Enfin n'importe, comme jadis vivait votre frère.

Vous êtes encore bien loin, petite marraine, de l'affreux calme auquel je me résigne. Mais vous grandirez infailliblement. Vous êtes toujours bonne en ne m'en voulant pas de ce que je ne suis pas allé vous voir, mais cette bonté n'est que justice. — Le monde! les petites cancanneries, les gros rieurs sur une chaise qui craque en tendant son dessous de pied et en regardant sa botte, cette vie de coups d'épingles! *Ohime!* il y a eu quelqu'un avec un front penseur et des yeux troublants qui m'a persuadé et fait croire pendant quelque temps que je pourrais vivre dans ce baquet... Vous m'avez donné l'exemple des petits points. Et, au fait, pourquoi ne pas cultiver cette réticence écrite? c'est un moyen (voir les *Mémoires* de la comtesse Merlin).

Votre petit mot, madame, sur la réponse à Becker (1) m'a fait plaisir et m'a été plus sensible que ne me le seraient les reproches de feu Becquet (2), mort glo-

(1) *Le Rhin allemand*, qui parut dans *la Presse* du 6 juin 1841.
(2) L'auteur du *Mouchoir bleu*.

rieusement, comme le frère Glocester, dans un tonneau quelconque.

Mais toutes mes Omphales, créoles, Amandines, vous m'en donnez, il me semble, un peu beaucoup. La capitale phosphore ne saurait avoir, sous aucun prétexte, tant de sous-préfectures. *Je ne fais cependant point difficulté* de vous dire que j'ai rencontré une créature d'une laideur fantastique, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à... et voyez un peu, qu'est-ce que le bon Dieu penserait, si je lui disais que c'est à peu près la même chose?

J'ai écrit à Uranie, et fort écrit. Mais il y a une destinée. Cela n'a pas pris jadis, et cela a beau vouloir prendre; mais, décidément : « *Thou can's not speak of what thou dost not feel* », dit Roméo.

Je joue beaucoup aux échecs. Vous devriez apprendre quelque jeu, je vous assure, le whist ou les honchets, c'est très calmant et très sain en été.

Farewell, ma chère marraine. Quand vous vous souviendrez de moi,

Songez que je vous aimerai toujours (1).

(1) Cette lettre, dans l'original, est suivie de ce post-scriptum :
« Ne vous trompez pas à l'écriture, cette fois, ceci est l'œuvre de ma griffe en personne »

1842

CXVI

A SA MARRAINE

S. d. (1842.)

Est-ce que nous sommes brouillés aussi, marraine? Est-ce que vous êtes tout à fait passée à l'ennemi? ou bien est-ce que la susceptibilité est contagieuse, et vous êtes-vous piquée d'une plaisanterie? vous, le bon sens et l'indulgence personnifiés? Il faudrait que l'exemple eût bien de l'empire.

Je désire vous apprendre que je me porte beaucoup mieux que lorsque je me portais plus mal, et que mon cœur commence à se secouer les oreilles. Je ne veux point vous dire que j'aie tort ou raison, parce que vous êtes trop lombarbe (1) dans ce moment-ci; je ne veux que constater un fait, et que vous m'accordiez la permission de m'en féliciter moi-même à défaut des autres. Le fait est que j'ai rudement souffert, et c'est pourquoi je suis digne de pardon; car on doit pardonner à ceux qui souffrent; bien rosser et garder rancune, vous le savez, est par trop féminin, il est vrai de dire aussi que, comme c'est moi qui ai cassé les pots, il

(1) Cela veut dire qu'elle était sous la coupe de la princesse Belgiojoso, la belle Milanaise.

est juste que je les paye. Ainsi fais-je, et je ne dis rien.

La princesse Turandot (je ne suis pas Kalaf) ne sait pas le mal qu'elle m'a fait, sans quoi elle eût été moins féroce. Elle n'a jamais voulu entendre la chose du monde la plus claire, c'est que « les soucis très « réels, très matériels et très sérieux que j'avais ren- « daient beaucoup pire mon état fâcheux à son égard ; « et je puis dire que je défie qui que ce soit d'avoir « seulement l'humeur égale dans les circonstances où « je me trouvais. Vous comprenez bien que je ne « pouvais lui faire des confidences sur des affaires qui « ne m'appartiennent pas à moi seul » ; mais il me semble qu'elle aurait pu sentir qu'il y a des moments dans la vie de ce monde où un homme change de caractère bon gré mal gré, et lorsqu'il a l'avantage, en outre, d'être naturellement grognon, il peut le devenir encore plus.

Ainsi cette belle Turandot m'a pris au mot sur toutes les maussaderies que j'ai faites, et, d'une autre part, elle n'a tenu aucun compte de mes bons mouvements. Je lui ai parlé à cœur ouvert, sottement et maladroitement si vous voulez, mais franchement : elle m'a répondu avec le calme et la gravité d'un mandarin.

Voulez-vous me permettre, marraine, de vous faire une comparaison ? Il y avait, à la révolution de juillet, un pauvre diable de soldat suisse qui avait reçu trois ou quatre chevrotines dans la poitrine ; il était inondé de sang et il se traînait le long d'une muraille dans la rue Croix-des-Petits-Champs. Une aimable dame, qui demeurait au second étage, ouvre délicatement sa fenêtre, aperçoit le Suisse au-dessous d'elle, et, pour montrer son patriotisme, elle prend un pot de fleurs, et,

vlan ! elle le jette sur la tête du soldat. Voilà, au moral, ce que votre amie a eu la bonté de faire à l'égard de votre filleul. Et je dis qu'il y a moins de différence qu'on ne croit entre une action physique et une action morale. Je dis qu'il est au moins bizarre qu'on plaigne un homme qui a une crampe d'estomac et qu'on l'assomme quand il a le cœur en compote.

Je vous répète encore, marraine, que je ne prétends pas avoir raison, et que je vous regarde comme complètement vendue au pouvoir dans ce moment-ci. Je désirerais seulement savoir si nous sommes brouillés. Quant à moi, vous savez que je suis un filleul *pur sang* qui se laisserait plutôt enlever en l'air par la peau du cou sans crier, comme un boule-dogue, que de ne pas aimer sa marraine *quand même* à pied et à cheval.

CXVII

A LA MÊME

Lundi matin (1842.)

Madame,

Je rentre de ma garde, et à propos d'une baliverne trouvée dans un journal, je suis furieux, indigné, pérorant à déjeuner. Voulez-vous faire une bonne œuvre? J'ai le cœur et la tête pleins à rase. Si vous vous portez mieux, prenez une plume un de ces soirs, et comme vous le sentirez, au hasard, mais bien net, écrivez-moi reproches sur reproches de ma paresse.

Voilà une drôle de proposition. Ayez, je vous en prie, le courage de l'accepter. Je veux répondre à votre lettre par des vers (*without any name*, bien entendu) ;

mais j'ai besoin d'un coup de raquette qui m'envoie le volant, et il n'y a que vous qui puissiez le donner. Il faut que je parle en conscience pour parler, et je ne saurais supposer. Commencez par rire de cette folie, *e poi* envoyez-moi un battement de votre cœur; je vous le rendrai.

CXVIII

A LA MÊME

S. d. (1842.)

Oui, marraine, mais je ne pourrai probablement pas rester longtemps après; me le pardonnez-vous?

Compliments de saison (1).

CXIX

A LA MÊME

Dimanche, 1842.

Je ne suis pas content, marraine, je suis ennuyé et dérangé pour cette sotte et pitoyable histoire de Leopardi. Ceux à qui j'en ai parlé m'ont dit que cela n'avait pas le sens commun, que je ne trouverais même pas de témoins pour une affaire aussi bête, que je ne devrais pas y faire attention sous peine d'être aussi fou que Leopardi. Et que voulez-vous que je fasse?

Voici où en sont les choses : M. Riciardi, ami de Leopardi, m'a écrit ce matin pour se plaindre de mon

(1) En réponse à une invitation à dîner.

silence et pour me dire que le susdit Leopardi a pris pour lui et s'est appliqué les deux vers suivants :

> Mais ce n'est rien auprès des versificateurs,
> Le dernier des humains est celui qui cheville.

Je vous demande un peu s'il y a rien de plus bête au monde ! Ce serait à ne pas croire, si on ne le voyait pas. Trissotin n'a jamais fait mieux.

J'ai répondu ceci : « Monsieur, je n'ai pas pensé, je ne pense point à M. Leopardi. Je ne sais absolument pas quel est le motif qui l'a blessé. Les vers dont vous parlez ne désignent personne. »

Voilà toute ma lettre. Maintenant, voici le service que vous pourriez me rendre. Ce serait de tâcher de deviner et de me dire si c'est la princesse qui fait agir cet animal, oui ou non (1). Si c'est de lui-même et en son propre nom qu'il agit, je m'en moque complètement. Si c'est une vengeance de la princesse, Leopardi n'est ni son frère, ni son amant, et je l'enverrai promener, mais je le prendrai plus au sérieux. Tâchez, madame, de me dire cela positivement.

Rappelez-vous, je vous en prie, un service du même genre que vous m'avez rendu, et ne craignez pas de *parler vrai*.

Je vous ai écrit hier un mot, vous croyant encore à Paris.

Adieu, chère et bonne marraine. Tout l'intérêt que vous me montrez dans ce paquet d'absurdités sera un des cent mille et un souvenirs charmants que je garderai de vous.

LE FIEUX.

(1) Ce Leopardi, qui n'avait rien de commun avec le grand poète de ce nom, était, en effet, un des familiers de la princesse Belgiojoso.

CXX

26 juillet 1842.

A LA MÊME, A VERSAILLES

J'ai grogné tout mon soûl; mais je ne veux pas écrire à cette personne féroce. Non, je ne le veux pas. Ainsi, puisqu'il y a, à Versailles, un beau grand démon (1) et un joli petit génie encore moins méchant qu'il n'est gros, tant pis pour le petit, car il faut que j'écrive.

Dites-moi, marraine, concevez-vous quelque chose de plus inhumain que cette personne ? Elle me dit qu'elle a de l'amitié pour moi. — Moi, imbécile, je le crois bonnement. Je lui répète dans une demi-douzaine de lettres qu'elle est une des personnes du monde que j'aime le plus. — Elle me répond : « Venez. » — J'arrive, par la rive gauche, *au péril de ma vie*, et là-dessus, pour une méchante plaisanterie que je fais à table, — plaisanterie à laquelle vous-même n'avez pas fait la moindre attention, — elle me cherche une querelle d'Allemand, ou plutôt de Patagon, au milieu d'une partie d'échecs, que je perds, bien entendu. Elle voit qu'elle me fait une peine affreuse, et alors la voilà qui se met à me frapper à grands coups de bâton sur la tête, avec son charmant sourire, entre ses deux fossettes, et des regards à me donner la migraine.

(1) La princesse Belgiojoso, ou plutôt Mignet, avait loué pour elle à Versailles, route de Paris, une grande maison avec jardin où Musset passa huit jours au mois de juillet 1842. (Cf. le chap. de « la Princesse », au t. II de notre *Alfred de Musset*.)

Non! il n'est pas possible d'être plus sanguinaire. — Et je crois aussi qu'il est bien difficile de s'ennuyer plus cordialement que moi, hier, sur cette infernale avenue de Paris, qui faisait certainement exprès de s'allonger devant moi, comme le nez de Pantalon dans *les Pilules du Diable*. Marraine, je vous en prie, dites un *Pater* pour moi, car j'en vais faire une maladie quelconque. Et concevez-vous cette personne (je ne peux décidément pas la nommer) qui m'empêche de boire du vin pur, sous le prétexte que je tousse, et qui m'applique sur le cœur un cataplasme de cent mille coups d'épingle ? Comme c'est rafraîchissant ! On n'aurait qu'à l'aimer tout de bon ! qui sait ? on serait à un joli régime : du sirop de groseille, et la torture !

Marraine, je commence à m'ennuyer, même de grogner. Si je perds cette ressource, il n'y aura plus qu'à jeter des fleurs sur ma tombe. Tâchez d'y jeter un petit *wergiss-mein-nicht*, et soyez sûre qu'il y poussera.

Yours.

CXXI

A LA MÊME

S. d. (1842.)

Votre conseil était bon, chère marraine. Venant de vous, il devait l'être, mais suivi par moi, j'en avais bien peur.

Je suis monté, le cœur battant, ce matin en voiture ;

cependant j'ai déployé le plus beau caractère en descendant la côte de Viroflay à pied, et si vous saviez ce qu'il m'a fallu de courage pour sonner à la porte, vous me donneriez la croix d'honneur. L'honnête figure de Piétro elle-même et le salut amical de M. M*** (1) n'avaient pas suffi pour me rassurer. Quand l'astre s'est levé à moitié endormi, voilé de quelques nuages, mais parfaitement doux et charmant, répandant autour de lui les rayons les plus purs, je me suis alors senti un peu ragaillardi, et, ainsi, brûlé du soleil en route, je me mis à jouer aux échecs au clair de lune.

(Cette métaphore est un peu romantique.)

Quoi qu'il en soit, la redoutable personne a été... Dieu ! que les mots sont bêtes ! De mon côté, je crois avoir fait mon devoir, n'ayant point grogné, et ayant avalé plus de quatre verres d'eau rougie. Je me sentais quelque chose de si mouton que j'en ai pris en rentrant une bavaroise au lait. *O milk and water!* dit Byron quelque part. Mais, dites-moi, marraine, comment se fait-il que j'étais beaucoup plus furieux l'autre jour que je ne suis satisfait ce soir ? Quelle férocité ! me disais-je l'autre fois ; quelle cruauté ! quelle horreur ! Et ce soir, en roulant avec l'abbé Stefani, je me disais bien tout bas : Quel charme ! quel bel et bon enfant ! mais, je le répète, je ne suis pas aussi content que j'étais en colère. Voilà un vilain sentiment. Pourquoi ? Vous me direz peut-être que cela tient à ce que l'autre fois j'étais furieux sans motif, tandis qu'aujourd'hui j'avais lieu d'être content, et vous reconnaîtrez là l'adroite et heureuse cervelle de votre déplorable filleul.

Mais c'est une calomnie. Oui, j'ose l'affirmer, je

(1) M. Mignet.

suis aussi reconnaissant que grognon. Ainsi cherchez une autre explication. Je pose la question devant votre sagesse. Si j'osais hasarder un avis, je croirais presque que cela vient de ce que la férocité ne me laissait rien à désirer, et que je ne souhaitais vivement rien au-delà, tandis que la douceur... mais vous me ferez part, j'espère de votre opinion.

Bonsoir, marraine. Au milieu des mouches de Versailles, regardez votre petit pied, et songez qu'il y a un merle blanc qui picote à l'entour. *Yours*.

P.-S. — Dites-moi aussi, je vous en prie, ce que vous semble de la phrase suivante.

« Il y trouva (c'est d'Origène qu'on parle) cette préférence passagère pour les soins matériels sur les plaisirs de l'esprit, si précieuse lorsqu'elle est inaccoutumée et si douce pour celui qui la cause (1). »

Je ne cite peut-être pas bien exactement, mais il y a de cela. N'est-ce pas bien dit et bien senti? C'est dans un ouvrage très grave. Sans avoir la prétention de ressembler à Origène, mon estomac malade en a gardé mémoire.

CXXII

A LA MÊME

Vendredi, octobre (1842).

Ainsi donc Uranie n'a pas lu la *Revue!* Vous ne croyez pas, j'espère, que je crois que vous croyez que je le

(1) Passage du livre de la princesse Belgiojoso sur *la Formation du dogme catholique.*

crois (1). Ce genre de plaisanterie m'est étranger, vous le savez, et ma belle petite marraine connaît trop bien le cœur du fieux qu'elle a pour imaginer qu'il donne dans ce *godant*, lui qui n'admet pas les névralgies, ou qui, du moins, ne les admet que sous le rapport d'une mauvaise dent, chose que je connais et respecte, parce que cela fait un mal de chien. Mais quant à ce qui est d'avoir une brochure sous le nez, *dove divoi si favella* et de ne pas l'ouvrir, *No, my dear Lady, I can't believe it.*

Vous êtes peut-être (je n'en sais rien, mais vous en êtes capable), vous êtes peut-être de bonne foi en m'écrivant ce beau trait d'une noble fierté ; car, sans plaisanterie, avec tout votre esprit, qui est, au vu et au su de tous, un des plus fins du monde et un des plus exquis, vous êtes d'une innocence si baroque par moments? mais non, que je suis bête ! vous êtes femme au moins autant que moi et vous ne croyez pas plus que moi à ce que vous m'avez raconté. En tout cas je n'y croirai jamais, quoi que vous-même en disiez, pas du tout ni en aucune façon, pas même quand même.

Tant y a qu'il y a longtemps que j'ai envie de faire une nouvelle qui s'appellera *la Bascule*, c'est-à-dire, en général : Je t'aime si tu ne m'aimes pas, je recule si tu avances, etc., etc., ornée de quelques détails vrais. Ceci ira et même pourra aller, et grossir le petit *Tom Jones* (tome jaune) d'une demi-centaine de pages. En partant de l'escalier, non sans s'asseoir sur la première marche, et en allant de là jusqu'au palais et même plus loin ; qu'en pensez-vous ? En route, comme dit Odry,

(1) Allusion à la pièce de vers *Sur une morte*, où la princesse Belgiojoso feignit de ne pas se reconnaître.

on est toujours libre de s'égarer. Cette idée me sourit et voulez-vous me permettre de vous dire une chose où va éclater toute ma modestie? « Si Elle ne le lit pas... eh bien... eh bien, il y en aura d'autres qui le liront. » Et notez bien, marraine, et il est presque impossible à quelqu'un d'être tout le monde.

— « Mais, fieux, ce ne sera pas bien de votre part. Un homme de bonne compagnie, dont Pierre, Pietro ou Peters a ciré les bottes, brossé les habits, ne doit pas mettre une châtelaine dans la *Revue*, ni la brocher en jaune serin ; et si vous faites une pareille chose, Pierre, Pietro ni Peters ne cireront plus vos bottes ni ne vous brosseront plus rien. »

Marraine, il est vrai, il faut que je renonce à sentir la présence de votre petit charmant *vous*, en avalant du macaroni aux tomates, et à regarder les petits boutons d'oranger blancs enchâssés dans du satin groseille qui servent de dents à cette personne dont vous êtes, je ne sais pourquoi, la mère. Il faut que je renonce au nez de Leopardi, à la bosse de B..., aux favoris de M. V..., et à autres choses.

Mais, je vais vous dire, on m'a fait enrager. Vous ne savez pas, marraine, non! vous ne pouvez pas savoir à quel point on m'a tué, éreinté, abîmé, comme on m'a attiré et laissé faire, quelle profonde, perverse et malfaisante coquetterie on a employée de sang-froid avec un pauvre diable qui aime de tout son cœur, qui se livre comme une bête, qui s'en allait bien tranquillement pleurer à chaudes larmes une demi-heure avant dîner, et qui osait à peine le dire tout bas, en offrant son bras pour aller à table; mais qui se réveille tôt ou tard, n'importe comment, et qui sait comprendre.

Faites-moi le plaisir, marraine, de lire ces paroles de Casanova, lequel était aussi longobard qu'un autre et même davantage :

« Si vous vous obstinez, je suis forcé de croire que vous vous faites une cruelle étude de me tourmenter, et que, excellente physicienne, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse est de l'irriter sans cesse. Mais vous conviendrez que vous ne pouvez exercer cette tyrannie qu'en haïssant la personne sur laquelle elle opère cet effet, et, la chose étant ainsi, je dois rappeler ma raison pour vous haïr à mon tour. »

Voilà. Adieu ! chère marraine, tâchez surtout de m'aimer toujours un peu. En me donnant un petit *schake hands*, vous ne risquez pas de vous cogner dans la foule.

CXXIII

A SA MARRAINE

Vendredi, 28 octobre 1842.

Ce qui fait qu'on n'a pas répondu plus tôt à sa marraine, c'est que le fieux vient de passer six jours au lit avec la fièvre, ne pouvant ni manger, ni dormir, ni rien de rien..., fruit de sa sagesse.

Monsieur mon frère a profité de cela pour me jeter sur la tête des plâtras de raisonnements très moraux, qui me prouvaient comme quoi c'était ma faute si j'étais depuis ce temps-là dans mon lit, trempé comme

une soupe et la tête à l'état de marmite autoclave. J'ai fort goûté ses arguments, mais j'aurais mieux aimé la sœur Marceline. Je l'ai envoyé demander au couvent ; hélas ! marraine, elle n'y était pas. Au lieu d'elle, on m'a décoché une grosse maman, véritable nonne de La Fontaine (sauf la gaudriole), mais grosse, grasse, fraîche, mangeant comme quatre, et ne se faisant pas la moindre mélancolie. Elle m'a très bien soigné et fort ennuyé. Ah! que les sœurs Marceline sont rares ! combien il y a peu, peu d'êtres en ce monde qui sachent faire plus, quand vous souffrez, que vous donner un verre de tisane ! Combien il y en a peu qui sachent en même temps guérir et consoler ! Quand ma sœur Marceline venait à mon lit, sa petite tasse à la main, qu'elle me posait la main sur le front, et qu'elle me disait de sa voix d'enfant de chœur : « Quel *nœud* terrible vous nous faites là ! » (elle voulait dire que je fronçais le sourcil), pauvre chère âme ! elle aurait déridé Leopardi lui-même, au beau milieu d'une conspiration ou d'une partie d'échecs perdue.

Parlons raison. Oui, marraine, j'ai trouvé dans *Arsace*, Pauline fatiguée, et, ne vous en déplaise, j'ai applaudi *la Grise pommelée*, non pas encore et encore, comme vous dites, mais à un seul endroit, où, ne vous en redéplaise, vous l'auriez applaudie vous-même, oui, vous-même, puissant maestro, de vos petits gants glacés. Jugez quel retentissement dans la salle ! Et je dis encore que Grisi est insupportablement commune, vulgaire, et tant qu'il vous plaira, mais elle est souvent belle dans Sémiramis ; c'est son rôle, et puis, enfin, que vous dirai-je ? on l'entend. Or, on n'entendait pas Paulinette. Que diable ! Ayez les meilleures

intentions du monde, si je ne vous entends pas, bonsoir. Je ne renie pas le talent de Pauline, je ne jette personne à la rivière, mais elle n'avait pas trop de force, et elle en a perdu beaucoup. Ecoutez donc, il ne faut pourtant pas que je sois si bête de le trouver, puisque tous les journaux l'ont dit, et le public idem.

En outre, il faut savoir qu'elle a dans ce même *Arsace* un costume... aïe, aïe! Figurez-vous d'abord un cotillon bleu tout rayé avec un manteau blanc. Bon, y êtes-vous? Maintenant imaginez, sortant du dit cotillon, c'est-à-dire tunique, deux jambes rouges, également rayées, pivotant sur une énorme paire de brodequins jonquille. Bon! y êtes-vous encore? A présent peignez-vous un bonnet soi-disant phrygien, à peu près semblable à ceux qui coiffent les marottes avec un crochet au bout qui ballotte à chaque trille, et sous ce bonnet, — pauvre Paulinette! pendant que je l'habille ainsi, son petit portrait est là devant moi, qui me regarde d'un petit air boudeur et bon enfant — tenez, vous avez raison, je ne vaux plus rien. Elle est charmante, elle est pleine d'âme, plus distinguée cent fois que tous ces braillards-là. Mais aussi, quelle idée de se marier ? Enfin...

A propos de ce que je ne vaux rien, savez-vous une chose ? J'ai découvert que la fièvre, la diète, le sirop de violettes, et la vue d'une religieuse qui prie le bon Dieu sont des choses excellentes contre la férocité. Oui, marraine, et je me confesse à vous. Pendant que j'étais raide comme un bâton sous quatorze couvertures, suant à grosse goutte et toussant à casser les vitres, j'ai pensé à mes derniers vers, et je les ai sincèrement regrettés, mais très sincèrement. C'est mal,

c'est absurde, non pas de les avoir faits, mais de les avoir imprimés. — « Voilà ma bête, allez-vous dire, il est bien temps maintenant ! » et vous allez me comparer à cet homme prudent qui, ayant parié de traverser un bassin gelé pieds nus sur la glace, arrivé au milieu, trouva que c'était trop froid, et revint sur ses pas au lieu de continuer. Eh bien ! non, en tout honneur, je ne l'aime plus, du moins je ne souffre plus seulement pour deux sous quand j'y pense ; je n'ai aucune espèce d'envie de me *rabibocher*, comme disent les gamins. Mais je ne suis pas content : je voudrais qu'il y eût un moyen quelconque de réparer la chose.

Trouvez-moi donc cela, vous. — Mettez votre menton dans votre main, appuyez votre coude sur votre jarretière, brûlez-vous le bout du pied et donnez-moi un conseil. Il est positif que personne ici n'a cru les vers adressés à Uranie. Ni mon frère ni moi n'avons entendu âme qui vive les lui appliquer. La trompette Bonnaire n'y aurait pas manqué, le cas échéant.

Aussi voyez un peu, et dites-vous bien que je ne veux pas de réconciliation, sous aucun rapport, aucun rapprochement. J'en ai bien assez, à présent que c'est fini. Mais je sens que j'ai été trop loin, et je voudrais revenir sur l'impression laissée.

Adieu, marraine. Rachel joue Frédégonde mardi. S'il vous amuse d'avoir des nouvelles, je vous en enverrai.

Votre filleul plein de sirop (1).

(1) En regard de cette dernière page, Alfred de Musset avait fait à la plume le dessin humoristique que nous avons reproduit en tête de l'édition in-8 de ce livre.

CXXIV

A LA MÊME

Novembre 1842.

Voilà mon frère qui me dit
Aujourd'hui vendredi,
Que vous lui avez dit
Que je devrais renvoyer au Port Marly
Les traductions de Leopardi,
Pardi!
Si la princesse les veut,
Je ne demande pas mieux.
Mais qu'est-ce qui la presse,
Cette princesse?

Et dites-moi un peu ce qu'elle compte faire de ces papiers? si elle a l'idée de charger quelque autre de l'article, cela me paraît fort sage, mais c'est assez inutile, attendu que la *Revue* ne le mettrait pas, parce que j'ai dit que je le ferais.

Je fais des vers dans ce moment présent, et Leopardi est mort depuis assez longtemps pour me faire la grâce d'attendre. Est-ce que les Italiens sont enragés? Dans ce cas-là, il faut leur recommander les gousses d'ail, qui sont très bonnes contre l'hydrophobie; mais il ne leur servira pas grand'chose de vouloir qu'on aille plus vite que les violons.

Je n'ai pas moi votre conseil de l'autre jour, ce qui n'empêche pas du tout, du tout, du tout, que je vous remercie beaucoup fort, attendu que, quand même vous n'auriez pas raison, vous ne pouvez avoir tort. Mais j'ai pensé à une chose que je crois juste, c'est

que, du moment qu'il est convenu qu'on sait l'adresse de mes vers, il ne me servirait à rien de revenir dessus. C'est fait, et j'aurais peut-être encore plus mauvaise grâce à avoir l'air de retourner la girouette, sans en retirer le moindre profit.

Vous savez sans doute que le vertueux conspirateur Leopardi est venu m'apporter ici une pièce de vers italiens, où il s'est amusé à retourner les miens comme une manche de veste, ce qui se trouve fort ingénieusement faire le plus pompeux éloge d'Uranie. Il voulait que je les fisse insérer dans la *Revue*, et j'ai cru d'abord qu'il se moquait de moi, mais point. Il m'a écrit deux lettres dans cette idée, au moins baroque.

Décidément, ils sont tous un peu fous.

Vous devez savoir déjà des nouvelles de *Frédégonde;* je n'ai vu que la seconde représentation, c'est pourquoi je ne vous en ai pas écrit. En tout cas, dites, maintenez et soutenez que Janin est un méchant être et que Rachel est charmantissime. (Je crois que je vais nous raccommoder ensemble.)

On m'a dit que votre frère était malade? est-ce que c'est vrai?

Shake hands heartly.

LE FIEUX.

CXXV

A LA MÊME

24 novembre 1842.

Encore une raison qui fait que je vous réponds tard, c'est parce que je vous garde pour la dernière,

par gourmandise, — et, en vérité, si on se plaint de la nécessité des visites en hiver, on devrait se plaindre bien davantage de la nécessité des réponses en automne. C'est une des plus monstrueuses corvées que la nécessité de parler sans rien dire ait jamais fait inventer. En visite du moins, on n'a pas quatre pages blanches devant le nez, avec l'obligation d'inventer des éloges pour les remplir. On a la permission de regarder la porte et l'espérance que Mme*** ou M*** vous apparaîtra. Mais les gens qui sont ou croient être à la campagne abusent de l'absence.

Et notez bien qu'on ne leur a pas plus tôt répondu, à grand'peine, *à grand renfort de bésicles*, comme dit Courier, que c'est exactement comme si on n'avait rien fait ; la réplique arrive, et au moment où on regarde dans le panier des lettres répondues avec la satisfaction d'un devoir accompli, on en trouve sur sa table de toutes fraîches, avec de beaux cachets tout neufs qui vous attendent d'un air galant. Seigneur Dieu ! ! ! (1).

Je n'ai point été victime du piège que vous m'aviez tendu en m'écrivant avec la date de Paris. Non, madame. Vous croyiez que je vous croirais et que je volerais à vos pieds. Non, madame.

En fait de nouvelles, deux choses seulement. Je suis brouillé avec Rachel, voici pourquoi. Il y a quelques jours, sortant des Français, pendant que monsieur son père était allé chercher un fiacre, elle donnait le bras à un plumitif quelconque.

Sur quoi Buloz s'approche et lui dit :

(1) Cette lettre s'arrête là dans *les Souvenirs* de Mme Jaubert. J'en ai publié pour la première fois la suite dans le chap. de « la Marraine » au t. II de mon livre sur *Alfred de Musset.*

— Comment ! vous donnez le bras à ces gens-là ?

— Bah ! répond-t-elle (*sic*), quand j'ai assez des gens, je sais le moyen de m'en débarrasser.

Là-dessus elle cite mon nom et se vante tout bonnement que, si je ne viens plus chez elle, c'est qu'elle me l'a donné à entendre.

Votre très humble serviteur de filleul, à qui ce propos a été soigneusement rapporté par ses meilleurs amis, n'a pas jugé bon de le supporter, ni de laisser dire qu'on le mettait à la porte. Il a pris la liberté d'écrire à la Princesse, très poliment, qu'elle en avait menti, qu'aucun motif ne l'autorisait à tenir un propos semblable et qu'il en était fort étonné. La Princesse ne s'est point montrée au-dessous de son sexe et de sa position. — Elle a répondu par un long poulet où elle nie formellement ce qu'elle avait dit devant trois personnes, mais en même temps elle ne manque pas de se trouver fort offensée, non pas de ce qu'on la soupçonne du propos tenu, mais de ce qu'il se trouvait dans ma lettre les paroles suivantes : « Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, une chose *que vous ignorez peut-être :* c'est qu'il est rare qu'un homme bien élevé dise ou fasse quelque chose d'assez inconvenant pour qu'on lui défende sa porte, etc., etc. »

Il paraît que ce « que vous ignorez peut-être » n'a pas pu se digérer aisément. Et comme elle ne manque pas, pour son âge, d'une certaine manière d'être, elle m'a répondu que cette phrase n'était pas bien réfléchie pour un homme bien élevé, etc., etc.

C'est-à-dire tout bonnement que nous nous sommes dit des injures, toujours très poliment, comme vous voyez. Sur ce, j'ai beaucoup réfléchi à ce que j'avais à

faire et, après mûres réflexions, j'ai découvert et résolu que je ne ferais rien du tout. Qu'en pensez-vous?

Vous me direz peut-être que j'ai tort; mais c'est que vous ne connaissez peut-être pas l'avantage du « rien du tout ». Je m'en suis quelquefois servi, et je puis vous assurer qu'on peut le comparer dans certaines circonstances à « la puissance du *droit de présence* » et même à l'à-propos que vous estimez tant avec tant de raison.

Certainement j'aurais dû m'excuser sans honte et, tout en ayant l'air de me radoucir, demander le bout du doigt en signe de pardon. Mais je préfère de beaucoup le « rien du tout ».

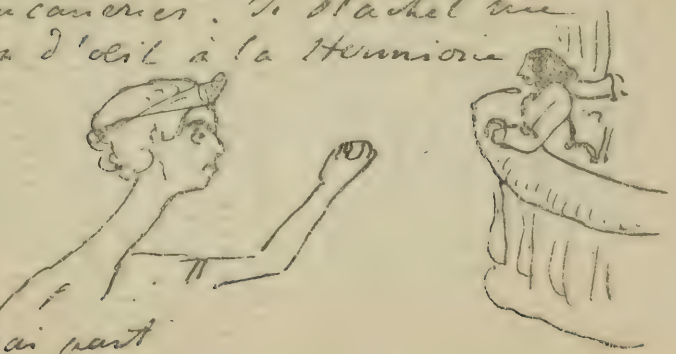
Et voyez. Je vous ai dit à Augerville mon embarras au sujet des lettres redemandées. Vous m'avez même aidé à chercher un biais. Après mûr examen, je vous ai déclaré que je ne bougerais ni n'écrirais. Eh bien, cela a réussi à merveille. G. S. (1) me sait de retour et, par mon silence, a tout compris très bien. Grande puissance du rien du tout!

Ma seconde nouvelle est qu'il y a, dans la *Revue* (2), un article musical fort sot, du petit Blaze, où la Grisi est louée en style de Scudéri, au moins. Il y a entre autres cette phrase : « Les voix s'effeuillent comme les fleurs, etc., etc. », et « les clartés tièdes et pâlissantes du ciel des *Puritani* et de *Lucia*, etc., etc. ».

Tout cela est fait dans un très mauvais et même méchant esprit, non pas précisément contre Paolita, dont il n'est pas plus question que si elle n'existait pas, mais il y est dit, par exemple, que le talent n'est rien

(1) George Sand.
(2) La *Revue des Deux Mondes*.

Il est trois heures du matin. je n'y vois plus clair — ma lettre doit être absurde mais je vous aime beaucoup ce soir. Je vous assure qu'il y a longtemps que je ne vous ai tant aimée. Gardez pour vous mes petites cancaneries. Si Rachel me lance un coup d'œil à la Hermione



je vous en ferai part

sans la beauté, et autres ordures. L'époux est venu se plaindre à la *Revue*, et il avait raison. C'est une gaucherie que toutes ces opinions contradictoires sous la couverture du même journal. Mme Sand et moi avions parlé trop clairement dans un sens pour qu'il ne soit pas choquant qu'on parle dans un autre. Buloz s'est excusé, bien entendu, en disant qu'il ne s'en était pas mêlé, et n'en avait seulement rien vu. Sur quoi V. (1) a dit « qu'on lui avait dit que l'article était de M. de M..., mais qu'il me croyait de trop bon goût pour le supposer, quelque raison que je pusse avoir du reste d'être moins bien disposé pour sa femme ». Ceci m'a paru assez bizarre, et ne m'a pas du tout fâché.

Il est trois heures du matin. Je n'y vois plus clair. Ma lettre doit être absurde, mais je vous aime beaucoup ce soir. Je vous assure qu'il y a longtemps que je ne vous ai tant aimée. Gardez pour vous mes petites cancaneries. Si Rachel me lance un coup d'œil à la Hermione, je vous en ferai part (2.

CXXVI

A LA MÊME

S. d. (Novembre 1842.)

Lundi.

Il faut que je vous aime terriblement, madame, pour

(1) Viardot, mari de Pauline Garcia.

(2) Cette lettre, adressée à Mme Jaubert, chez la princesse Belgiojoso, à Port-Marly, route de Paris, no 10, près Saint-Germain, se termine, dans l'original, par le dessin que nous reproduisons ci-contre.

vous pardonner de me deviner et de venir me dire, à mon nez, exactement ce que je pense. Convenez, au moins, à votre tour, que nous valons quelquefois mieux que vous autres; car je n'ai jamais vu ni ouï dire qu'une femme ait pardonné en pareil cas, encore moins qu'elle se soit rendue. Et moi je pardonne, et je me rends. Voyez comme je suis bon prince; et vous osez m'appeler Prince grognon!

Je confesse donc que l'intention réelle de faire le conte dont je vous parlais n'existait pas dans mon esprit et même que c'est impossible. La chose est peut-être faisable autrement en la prenant en plaisanterie, sans détails trop marqués, et en tournant la chose d'une manière favorable. Ce sera pour une autre fois. Quoi qu'il en soit, c'est un peu fort qu'une personne de votre taille ne veuille avoir peur quand un monsieur de ma stature est en colère : *Per Bacco!* je mets mon fusil en joue, et une fauvette se met à rire à mon nez! Je vous pardonne, mais vous me le payerez.

Quant à mes vers, je ne sais pas trop si je dois les regretter ou non. Ce n'est, comme vous disiez, madame, qu'un portrait de circonstance. Personne ici ne l'a reconnu (1). Les uns ont cru y voir, comme toujours, cette pauvre Mme Sand. Je vous demande un peu à propos de quoi maintenant? Et ne voilà-t-il pas Bonnaire qui sort de chez moi tout à l'heure, et qui me dit qu'on devrait écrire mes vers, savez-vous où? sur le tombeau de Rachel. « Mais, lui ai-je dit, vous croyez donc que j'ai pensé à elle? » — « Je ne dis pas cela, a-t-il répondu de l'air du Misanthrope; mais enfin... » — « Le

(1) Toujours les vers *Sur une morte.*

bon public est bien méchant ; mais je le crois plus bête encore », ai-je répliqué avec douceur et modestie. Et l'entretien en est resté là.

Il n'y a qu'une chose sur laquelle je ne céderai pas parce que j'ai raison, et c'est bien le moins, puisque j'ai tort dans d'autres choses. Vous vous trompez dans votre comparaison de miss Chaworth et de lady Byron ; vous vous trompez. Songez donc qu'entre ces deux extrêmes il y a des milliers de sentiments.

Lady Byron a fait briser le secrétaire de son mari et a fait faire une enquête pour qu'on l'enfermât comme fou.

Marie Chaworth lui a dit une injure sur son pied boiteux, il est vrai, chose assez ignoble, et l'a traité du reste assez doucement. Mais Marie Chaworth en aimait un autre. Tout est là. Au temps de mes plus enragées passions je n'ai jamais songé à en vouloir à une femme qui m'a dit qu'elle en aimait un autre. Je puis même me vanter, en pareil cas, d'avoir fait acte de courage et de résignation ; ce n'est pas une grande gloire, c'est ma manière de sentir.

Quant à une femme qui m'aurait dit tout bonnement qu'elle ne m'aimait pas du tout, je n'aurais rien dit ; mais je ne m'y suis pas exposé.

Mais j'ai des lettres d'Uranie, où elle me dit : « Je croyais que mon amitié pouvait vous être bonne à quelque chose » ; où elle me dit encore : « Près de moi vous auriez souffert, mais non pas sans adoucissement. » J'ai tenu sa main, je l'ai baisée pendant une minute entière, et elle me laissait faire. Je lui ai répété cent fois que je ne cherchais pas près d'elle une bonne fortune, que mon amour-propre n'y était pour rien,

que je ne lui demandais qu'un mot d'amitié pour être heureux toute une journée.

Elle y croyait et elle le voyait, et elle m'a gardé huit jours chez elle, affectant à chaque instant d'éviter l'occasion de me parler, me traitant comme un étranger. Elle ne peut avoir eu pour cela que trois raisons : ou elle se défiait d'elle-même et je ne le crois pas ; ou elle me faisait souffrir par plaisir, sachant qu'elle ne courait aucun risque à me rendre tranquille, ou bien elle agissait froidement avec orgueil et indifférence, ce que je crois.

Or, ceci est méchant et haïssable.

J'ai plus de quinze lettres d'elle où elle me parle d'amitié. L'amitié consiste-t-elle à donner le bras à quelqu'un pour aller à table ? Quelle plaisanterie !

Et, outre cette main qu'on me livrait, il y a mille choses qu'on ne peut pas dire, vous le savez, parce qu'on ne peut pas les expliquer aux autres. Mais, soyez-en sûre, elle m'a attiré à elle par désœuvrement pour s'amuser de moi et me faire jouer purement et simplement le rôle de *patito*. Vous savez ce que c'est. Je n'ai pas voulu, et alors elle m'a maltraité. Quant à moi, je croyais réellement à ce faux semblant d'amitié qui n'était qu'une comédie, un pur passe-temps, et qui s'est arrêté net dès qu'elle m'a vu revenir et céder.

Voilà ce qui m'a blessé ! Elle n'avait pas le droit, d'abord, de me traiter ainsi, et ensuite elle se trompait sur moi d'une manière blessante en essayant de le faire. Cela est le vrai, et je ne l'oublierai qu'avec peine, pour en garder en tout cas une méchante impression.

Pardon, marraine, de cette longue explication. Puis-

que vous avez, vous, quelque amitié pour moi (et celle-là j'y crois), il faut bien que vous en portiez la peine. Je m'ennuie encore horriblement, malgré tout, et il faut bien que je bavarde, quand je sens que je parle à qui peut et veut bien m'entendre. N'en parlons plus.

Je ne sais pas encore si je pourrai entendre Pauline. J'ai demandé à avoir une stalle, je ne sais pas si on me la donnera. Si j'y vais, ne doutez pas de l'exactitude de mon compte rendu. Vous aurez un feuilleton (1).

Adieu! marraine, quand vous ouvrirez votre fenêtre pour fumer un cigare le matin, regardez le pont du Pecq, et dites-vous : il est bien bête, mon fieux, mais on s'en moque bien ici, et lui il souffre là-bas.

CXXVII

A LA MÊME

21 novembre (1842) (2).

Marraine!!

Le fieux est déconfit!!!

Savez-vous ce qu'a fait cette pauvre bête?

Il a écrit à cœur ouvert, comme un panier, sans rien

(1) Ces mots dans l'original sont suivis de ce passage :

« Cette chère Pauline, je ne l'aime plus du tout, mais du tout, comme disait la sœur Marceline. Dès que j'y pense, voici ce qui se dessine dans mon cœur. »

(Suit un dessin à la plume représentant une baignoire où la dame et le poète sont plongés jusqu'au cou, le poète avec un nez énorme, la dame avec une bouche ouverte presque aussi grande.)

« Non, ce n'est pas ce que j'avais rêvé. Adieu, marraine, etc., etc. »

(2) C'est à tort que M. Clouard a daté cette lettre de 1837 : elle se rapporte, comme la précédente, à sa brouille avec la princesse Belgiojoso. — Elle était adressée à « Mme Jaubert, au château d'Augerville, chez Mme Berryer, près et par Malesherbes ».

cacher, sans rien *enjoliver*, sans rien *mitonner*, sans rien *mignonner*, sans rien de rien.

On lui en a flanqué sur la tête.

On lui en a fait une réponse, ô marraine!! une réponse... IMPRIMABLE.

Oui, madame, o-u-i, cette réponse pourrait et devrait peut-être être typographiée. On y trouve la plus noble fierté à 80 degrés (non centigrades) au-dessus de zéro, et le calme le plus parfait à 120 degrés au-dessous. Ce qui représente une force de 200 chevaux, ou approchant.

Et savez-vous ce que cette pauvre bête a commencé par faire en recevant cette réponse immortelle, ou du moins digne de l'être?

Il (c'est moi) a commencé par pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure.

Oui, marraine, à chaudes larmes, comme dans mon meilleur temps, la tête dans mes mains, les deux coudes sur mon lit, les deux pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf, et voilà, j'ai sangloté comme un enfant qu'on débarbouille, et en outre j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien qu'on recoud (métaphore chasseresse).

Ensuite je me suis trouvé, comme bien vous pensez, dans une vexation si *cossue* que je nageais dedans. Ma chambre était réellement un *océan d'amertume*, comme disent les bonnes gens, et je piquais des têtes dans ce lac, coup sur coup. Vli! Vlan! flan! pagn! etc.

Ensuite, après cet exercice, j'ai été dans une colère monstrueuse, il m'est impossible de vous dire contre quoi, mais j'ai été très en colère, et cela a duré au

moins deux heures. Béni soit Dieu que je n'aie rien cassé.

Ensuite, j'ai commencé à me sentir fatigué, et je me suis remis à pleurer, mais très peu, seulement pour me rafraîchir.

Ensuite, j'ai mangé quatre œufs.

Ils étaient sur le plat.

Après quoi, je me suis senti fatigué (après quoi veut dire à présent). J'ai tellement souffert que je n'en peux plus, et c'est pourquoi je vous dis des bêtises.

Si vous voyiez ma figure, c'est à crever de rire, j'ai les cheveux à l'état de futaie ; l'œil gauche qui me sort de la tête, l'œil droit qui pleurotte encore, et qui est à demi fermé et très poché, le nez rouge comme une carotte et le visage allongé comme un vieux masque mouillé à la foire aux pains d'épices.

O amour ! ce sont là de tes jeux !

Que le diable emporte les jeux de l'amour, ils sont encore pires que ceux du hasard.

Sacrebleu ! marraine, que ça fait de mal, ces petites plaisanteries-là !

Sérieusement.

Je m'abstiendrai dorénavant de toute correspondance ou rapport quelconque avec son Altesse sérénissime ; *sous aucune espèce de prétexte*, je n'en joue plus.

De plus.

Je vous autorise formellement, vous, madame Jaubert, domiciliée dans la rue où est votre maison, âgée d'autant de printemps que les lilas de l'année prochaine, petite de taille et saine d'esprit, ce qui est

fort heureux pour vous, je vous autorise, dis-je, à dire à M. le docteur ceci :

Vous avez trouvé mauvais que mon fieux vous ait dit l'autre jour : « Ça ne fait pas mon compte. » Il a l'honneur de vous dire aujourd'hui : « Ça fait mon compte. »

CXXVIII

A LA MÊME

S. d. (Novembre 1842.)

Marraine,

Il vous est arrivé certainement très souvent de souffler dans un ballon sec, avec un tuyau de plume : vous l'avez vu passer de l'état de parchemin à celui de melon, et, si vous avez continué à souffler, pouf !

Voilà l'effet qu'a produit sur moi votre phrase : « Le serpent n'allait pas en Normandie chercher des pommes. »

Je vous défie vous-même d'avoir plus d'esprit que ce mot-là. Dites donc ! comme c'est gentil, *vous !*

Quel dommage de passer sa vie à dire : quel dommage !

Une chose qui me semble singulièrement bizarre, c'est que ce beau mandarin déguisé en princesse vous embobine avec ses grands yeux cruels au point de vous inoculer le goût des sermons.

Quant à moi, voici mon opinion tout entière :

(*Ici deux feuilles blanches.*)

Vous comprenez, j'espère, qu'après ce que je viens de vous dire, vous n'avez plus la moindre observation

à me faire. Je ne pense pas qu'on puisse rien ajouter à un plaidoyer aussi éloquent. Et je vous prie de ne pas me plaisanter, parce que j'ai coupé un papillon au vol, l'autre jour, à trente pas, avec un fusil que je tenais au bout de mon bras en manière de pistolet, devant deux témoins ; ainsi... ah, mais !... et j'étais assis sur un perron, et je venais de mettre 49 grains de plomb (comptés) dans un morceau de papier gris, tout en relisant les traductions de Léopardi, auxquelles je souhaite le même bonsoir qu'à bien d'autres choses.

Il est certain que je suis horriblement amoureux ; mais je ne sais plus de qui, c'est peut-être de vous, et je ne sais pas trop comment mettre mon adresse. Si je mettais, par exemple :

A madame la princesse Jaubert de Bel rue Taitgio-joso bout? croyez-vous que cela irait à Saint-Germain ?

Vous dites que vous m'aimez à tort et à travers. Et moi à droit et à raison.

LE FIEUX.

CXXIX

A LA MÊME

Jeudi, campagne (novembre 1842).

Eh bien, madame, vous ne vouliez pas le croire. Qu'est-ce que vous dites maintenant ? Suis-je parti ou non ? hein ???

Hélas ! je ne suis que trop parti. En bonne conscience, savez-vous ce que j'ai fait là ? la chose du monde la plus sage et la plus stupide qu'on puisse voir.

Raisonnez un peu et dites-moi : il n'y avait moyen

d'arriver à rien de bon; danger de s'aigrir, comme vous le prévoyiez très justement; *item*, raison de souffrir, et de souffrir très sérieusement malgré toutes mes plaisanteries, etc.; *donc*, j'ai fait pour le mieux en partant, parce que le voyage distrait, parce que l'absence fait oublier, parce que le parti-pris rend le sang-froid, etc., en un mot il aurait pu m'arriver malheur et il ne m'en arrivera pas, à moins que le diable s'en mêle.

Mais, marraine, mais, madame, mais écoutez donc, mais il aurait pu m'arriver bonheur; entendons-nous, car je ne suis plus fat, il y aurait très certainement pu y avoir entre cette personne et moi un lien, une affection, qui, avec un peu d'habitude et de vieillesse, aurait pu devenir une chose très gentille, sans même coucher tout à fait ensemble, mais seulement sous le même toit. Or, maintenant, je parle très sérieusement, me connaissant fort bien comme je suis, tout est absolument rompu *net*. Ce sera la seconde édition de mon histoire avec Rachel, que j'ai plantée là par mauvaise humeur, sans aucune raison valable; laquelle Rachel s'est piquée, a voulu dire qu'elle m'avait planté là la première, lequel moi me suis fâché tout rouge, lettres échangées, tapage, criailleries et finalement... eau de boudin.

Voilà approchant ce qui m'advient de rechef au sujet de cette belle personne méridionale. Je casse un pot renversé, disiez-vous très bien l'autre jour. C'est *exactly true*. Personne n'est plus faible, plus tergiversant, et plus poule mouillée que votre indécrottable filleul, mais une fois le pont passé, bonsoir la rivière. Ce n'est pas du courage que j'ai, c'est une

espèce de besoin d'aller, comme un cheval qu'on entraîne, qui fait que je ne reviens plus sur une barrière franchie. C... (1) est maintenant comme morte pour moi. — Comparaison : Figurez-vous un œuf, qu'on fait danser dans sa main, qui est bien frêle, bien léger, mais toujours très bon à faire cuire et très prêt à se laisser mettre au pot tant qu'il n'est pas cassé. Mais une fois tombé par terre et cassé, il n'y a pas de cuillère, *il n'y a pas rien* qui puisse remettre le jaune dedans et le faire redevenir œuf ; il ne reste qu'une coquille en morceaux et un petit gribouillis.

Tel est l'état de mon aimable cœur.

Eh bien, marraine, je prends la liberté de dire, et j'en ai le droit ou le diable m'emporte, dussiez-vous me trouver *outrecuidant*, ces femmes qui font les bégueules, qui me maltraitent, me méconnaissent, me font souffrir à plaisir, et finalement se font haïr de moi, sont des sottes en toutes lettres : ce n'est pas leur intérêt, ce n'est pas leur instinct, ce n'est rien que de la *blague*, à laquelle je ne me trompe pas. Qu'est-ce que c'est, je suppose, que Marco m'écrivant du haut de ses grands yeux que « le seul bon effet des succès *trop faciles*, c'est d'empêcher qu'on ne s'obstine aux succès impossibles ? »

Qu'est-ce qu'elle veut dire avec ses succès faciles ? certes rien n'était moins *facile* que certains *succès* (quel mot horrible) que j'ai en mémoire, et rien n'était moins *impossible* qu'Elle. Qu'est-ce que c'est que cette manière de traiter en petit garçon ou en libertin usé un homme plus jeune qu'elle, qui, au fond, la vaut

(1) Christine (Belgiojoso).

bien, qui se laisse faire par faiblesse, ou plutôt, comme disaient nos pères, par *mignardise*, mais qui peut se redresser si on lui marche sur la queue ? Sottise ! marraine, vanité qui se trompe et qui manque son but en voulant aller au delà !

Qu'aurait-elle dû faire ? diriez-vous peut-être, céder ? Faut-il donc céder sous peine d'encourir l'auguste colère de monsieur ?

Non, marraine, mais seulement *comprendre*, ne pas feindre de croire ni vouloir faire croire qu'après quelques années d'une vie mondaine on est la présidente de Tourvel, ne pas profiter de ce qu'on voudrait se rendre *inreconnaissable* pour méconnaître les autres. Savoir à qui on parle, en un mot avoir la moitié seulement du bon sens, de la délicatesse et de la franchise d'une amie à Elle, qui sait la différence qu'il y a entre un bœuf et un bouvier.

Voilà mon dire. Maintenant j'ai les côtes rompues, et très mal aux genoux, parce que je m'en viens de courir après un chevreuil qui s'en moquait bien et qui avait raison. Mais je me moque bien de lui à présent que j'ai ôté ma veste, et que j'ai changé de bottes, ceci n'est point une métaphore. Je rentre de la chasse et j'ai une quantité très suffisante de lieues dans le dos.

Et je vous assure que le célèbre poète Horace, lorsqu'il a dit que le chagrin montait en croupe derrière le cavalier, a dit une bêtise pommée. Le chagrin tombe de cheval à chaque temps de galop.

Je vous écris avec le cœur libre, la conscience tranquille, et les mains (mille pardons) sentant l'écurie.

Adieu, marraine, il y a bien peu de monde que

j'aime autant que cette petite fée toujours bonne, qui se tient debout sur vos petits pieds.

Yours.

Au château de Lorey, près Pacy-sur-Eure.

CXXX

A LA MÊME

23 novembre 1842.

Je remercie d'abord la plus petite de toutes de ne pas avoir oublié son ancienne coutume d'écrire à son fieux quand il pond. Rien n'est plus gentil et plus doux pour moi que ce bon petit écho. — Gardez-le-moi toujours, marraine, gardez-le-moi *quand même*. Un sentiment de ce genre-là doit être à l'abri de tout, et console de bien des choses.

Le public a été à peu près de l'avis d'Uranie. Il a préféré, m'a-t-on dit, le côté sérieux de mes vers (1). Peut-être a-t-il raison ; mais, au fond, quelle drôle de manie de vouloir faire de l'art et de la pédanterie à propos d'une boutade ! Il me semble que si les coudées franches sont permises quelque part, c'est dans les choses de ce genre. Mais, comme disait Liszt, le public est un cuistre.

Il faut que je vous raconte deux carambolages que le hasard vient de s'amuser à faire deux jours de suite aux Italiens (je veux dire au théâtre Italien).

1er carambolage. Figurez-vous, marraine, que je m'en vais voir *Norma* dimanche dernier, chose assez naturelle. Or, j'avais pris la stalle du balcon n° 25.

(1) Les vers à Léopardi intitulés : *Après une lecture.*

Pourquoi? Parce que c'est la dernière au coin, et que, dans la loge à côté, je comptais trouver — quelqu'un que vous ne connaissez pas. J'arrive à huit heures sonnant, tout *embaufumé*, et je trouve dans la stalle n° 23, c'est-à-dire à côté de moi, une fille entretenue, ancienne maîtresse d'un de mes amis. Elle m'adresse la parole. Impossible de ne pas répondre, en sorte que, pour le public, me voilà installé tranquillement au beau milieu du balcon des Bouffes avec une donzelle. Je me donnais au diable; on me lançait, ou plutôt on me laissait tomber des regards d'un mépris! — Je m'en suis allé, et j'ai planté tout là selon ma louable coutume.

2e carambolage. Hier mardi, je suis allé voir *la Linda di Chamouny*. Il y a de jolies choses. Cela vaut la peine d'être entendu de vous. J'aime la Brambilla, quoiqu'elle ait le plus gros postérieur du monde dans sa culotte de Savoyard. — Je m'adresse, en arrivant, à un marchand de billets qui m'en vend un. La comtesse de *** avait vendu sa loge. Il se trouve que c'est dans celle-là qu'on me donne une place. J'entre à l'avant-scène donc, et j'aperçois en face de moi Belgiojoso qui me braque d'un air étonné. Ce n'était pas pour me voir qu'il était venu là. (En face de moi, par parenthèse, était aussi l'ingrate Pauline.) Pendant l'entr'acte, Belgiojoso m'aborde dans le corridor. Nous nous promenons, — les meilleurs amis du monde, — et il paraît apprendre avec plaisir que j'ai payé ma place, si bien que nous devons souper ensemble vendredi. Il m'a semblé que quelques personnes nous regardaient avec un peu de surprise.

Voilà mes deux carambolages. Ce n'est pas grand'

chose, comme vous voyez ; mais j'ai pensé que cela vous amuserait peut-être.

Vous savez que le *petit* s'en est allé, peut-être pour longtemps. Cela m'a fait beaucoup plus de peine que je n'en ai eu l'air. Non seulement j'aime beaucoup mon frère ; mais c'est mon ami, et il a eu, dans ces derniers jours d'ennui, tant de soins, tant de pitié pour moi, que son absence me laisse terriblement seul. Que de choses se sont éloignées de moi, cette année (1) !

Adieu, marraine, aimez-moi un peu, aimez-moi le plus possible. J'ai froid au cœur, j'ai bien besoin qu'on m'aide un peu à vivre.

CXXXI

A SON FRÈRE, A MIRECOURT
se dirigeant vers l'Italie.

Jeudi, 1er décembre 1842.

Je te remercie de tout mon cœur, mon cher ami, de la bonne lettre que tu m'écris, et je commence par répondre en *conscience*, comme tu le veux, à ta question. Ne pense pas, je t'en prie, à moi autrement que comme à un frère et à un ami, mais oublie complètement mes ennuis passagers qui ne sont plus rien. Je me porte très bien maintenant, et, comme je n'ai aucune cause de chagrin ni réelle ni *matérielle*, ma tristesse est partie avec la fièvre. Certes, nos conversations du soir m'étaient très chères, et je n'oublierai

(1) Allusion à la mort du duc d'Orléans et au départ de Tattet pour Fontainebleau, où il finit par planter sa tente.

jamais, sois-en bien sûr, l'amitié que tu m'as montrée dans tous ces derniers temps de chagrin; tu m'as été extrêmement utile, et en même temps extrêmement bon; mais je te prie en grâce d'entreprendre ton voyage sans aucun regret, sans aucune arrière-pensée qui puisse te troubler un seul instant.

Ma mère est revenue, Mme Jaubert aussi. Tu vois que je ne suis plus seul. Mme de Lagrange m'a invité à revenir de la façon la plus aimable.

Le bon capitaine m'a chargé de te dire que l'affaire de la correspondance était arrangée. Les lettres pour toi seront mises sous enveloppe ici, et envoyées à Mme Aubernon (1), qui te les fera passer. Tu auras soin seulement de donner l'adresse ou plutôt les adresses des endroits où il faudra les envoyer.

Je ne m'étonne pas que tu te plaises auprès de notre excellent oncle (2). Dis-lui bien, je t'en prie, combien je l'aime, combien je serais heureux d'être près de lui, comme toi. Dis-lui qu'il est resté et restera dans mon souvenir comme l'homme dont le mérite et le caractère m'ont inspiré à la fois le plus de sympathie et de respect.

Adieu. Ecris-moi surtout. Tes lettres me feront grand bien. Je t'embrasse.

(1) Femme du préfet de Versailles.

(2) M. Desherbiers, qu'Alfred de Musset avait fait nommer sous-préfet de Mirecourt.

1843

CXXXII

A SON FRÈRE, EN ITALIE

Janvier 1843.

Je sais, mon cher ami, que tu as fait bon voyage et que tu t'amuses, ce qui ne m'étonne point, bien que Hetzel dise qu'il n'y a que toi au monde capable de trouver du plaisir à voyager seul.

Pour ce qui me regarde, je te dirai que je suis raccommodé avec Rachel, je l'ai rencontrée à souper chez Buloz et nous nous sommes donné une poignée de main. Tu sais qu'elle demeure sur le quai, comme le chevalier de la Marjolaine. C'est un gentil voisinage.

As-tu vu à Gênes ce beau jardin où il y a écrit sur la porte : *Hic mihi jucunda solitudo, amicitia jucundior?* c'est celui que préférait ton serviteur très humble. Mme Sand en parle dans les *Lettres d'un voyageur*. Il y a une fontaine en grotte délicieuse.

Je me porte très bien. Fais-en autant, amuse-toi surtout, et envoie-nous des nouvelles de Naples.

CXXXIII

A SA MARRAINE

S. d. (1843.)

Ce n'est ni chez elle, ni chez vous, madame, que je voudrais la rencontrer, mais, si j'étais invité au bal de Mme de T..., ce serait différent.

Mme Jaubert ayant obtenu une invitation, Musset lui écrit :

J'ai profondément réfléchi et j'ai découvert que ce n'était pas la peine. Je n'irai pas vendredi.

Ce qui n'empêche pas, mais pas du tout, que je ne vous remercie de tout mon cœur d'avoir pensé à moi, qui n'en suis guère digne.

Vous êtes bien toujours vous, ma belle marraine, c'est-à-dire toujours bonne.

Dites, je vous prie, à la comtesse que j'irai indubitablement lui faire visite d'ici à ma mort, dans toutes les règles avec carte et en grande tenue. Et ajoutez que si mes profonds respects et très humbles excuses ne peuvent la toucher, il ne me reste plus qu'à lui dire ce qu'une religieuse disait à sa supérieure : « Si vous n'êtes pas contente de moi, couchez-vous auprès. »

Compliments sincères.

Mercredi soir.

CXXXIV

A Mme MENNESSIER-NODIER

Vendredi, mai 1843.

Je vous remercie, madame, de votre remerciement.

J'ai peur que vous n'ayez peur encore d'un sonnet; c'est pourquoi je m'empresse de vous rassurer. Vous avez tort de croire que le silence ne dit rien; il en dit quelquefois beaucoup, et même trop, et même pas assez. Je crois qu'Odry en personne, de qui vous me citez une phrase mémorable, serait de mon avis là-dessus. Vous voyez que je connais mes auteurs.

Sérieusement parlant, je vous remercie mille fois de votre bonne et aimable lettre, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

Si vous rencontriez le docteur Neophobus, voudriez-vous être assez bonne pour lui faire de ma part un sincère et très humble compliment sur quelques pages de *la Revue de Paris*, où il a trouvé le moyen d'être à la fois charmant et raisonnable, chose qui devient de plus en plus rare (1).

CXXXV

A LA MÊME

Dimanche soir. S. d. (1843.)

On a dû vous remettre, madame, une lettre pour votre protégé. Je serais bien coupable de vous l'avoir portée si tard, si je n'avais à vous donner une excuse que vous agréerez, j'espère ; c'est que j'ai manqué mourir la semaine passée. J'ai été pris d'une fièvre nerveuse, fort sot mal que je ne souhaite à personne, et je ne fais que revenir à la *clarté du jour*.

(1) Ces pages, intitulées *les Marionnettes*, ont paru dans la *Revue de Paris* du 28 mai 1843.

J'ai écrit selon vos volontés le moins mal que j'ai pu, c'est-à-dire encore très mal.

Le ciel m'a refusé l'esprit de faire ou de recevoir un compliment. J'ai besoin d'être aimé pour moi-même comme Almaviva, indépendamment de toutes les phrases, protocoles, etc. Ainsi vous me pardonnerez si ma lettre est bête. Je vous l'ai portée pour vous prier de vouloir bien la faire parvenir au jeune homme en question, attendu que l'adresse qu'il a mise au bas de son sonnet est pour moi un mystère géographique.

J'aurais été bien heureux, madame, que cette petite correspondance eût été pour moi une occasion de vous revoir quelques instants dans ce respectable Arsenal où nous avons tant dansé à quinze ans. Hélas! nous sommes tous devenus de grands personnages, et la *gloire*, qui ne danse pas, a tout séparé. Elle vous a du moins permis de rester ce que vous étiez, l'une des femmes les plus charmantes et les plus spirituelles de cet ennuyeux temps.

Veuillez agréer, madame, mes compliments respectueux et empressés.

CXXXVI

A SON FRÈRE, EN ITALIE

Lundi, 22 mai 1843.

Je te remercie de ta lettre, mon cher ami. Elle m'a fait grand plaisir, à *moi d'abord*, comme disait notre ami de Guer, et ensuite à d'autres. J'ai montré ce

soir même à madame J. [aubert] ton dessin catanais. — Elle m'a chargé de te dire qu'elle ne t'écrira pas tant que tu seras en Sicile, parce qu'elle a peur d'une éruption et qu'il ne resterait plus, dans un monceau de cendres, que ta poche et sa lettre.

Puisque je te parle de la rue T. (1), tu sauras que, depuis peu, on y est pris d'une rage de magnétisme. C'est la chose du monde la plus curieuse. J'ai assisté à certain nombre de séances. Ce que j'ai vu d'abord m'avait presque rendu incrédule. Le petit Alexis (c'est le nom d'un somnambule) a été *collé* trois fois de suite par moi, dans une séance à laquelle, par parenthèse, assistait Paulinette, qui nous a chanté un air de Palestrina, une sicilienne, qui est la plus belle chose qu'on puisse entendre.

Trois fois de suite, à peu près, je n'ai donc vu que des niaiseries ou des tours de cartes, ce qui revient au même. Alexis a joué à l'écarté avec moi, les yeux bandés, mais très mal. Il avait fait pourtant des choses assez singulières : ayant deux cardes de coton sur les yeux et un mouchoir bien serré par-dessus, il venait de jouer avec un des graves collègues du conseiller, et non seulement il jouait très lestement, mais il indiquait le jeu de l'adversaire, — comme de lui dire par exemple : « Pourquoi ne jouez-vous pas la dame de carreau? » Et il a touché du doigt la carte. Cela n'était pas tout à fait facile; mais, pour moi, cela n'était pas suffisant. Mademoiselle Julie (autre somnambule) a commencé de même avec moi par être bête comme une oie; et puis voici le tour qu'elle m'a joué : Achille la magnétisait, Achille en personne, qui

(1) Rue Taitbout, où habitait Mme Jaubert.

n'était pas compère (1). Je lui ai demandé si elle pourrait lire un mot, non pas écrit, mais dans ma pensée. Elle m'a dit que oui; je lui ai pris la main. J'avais pensé le nom de Rachel. Elle m'a dit qu'elle voyait les lettres, mais qu'elle ne pouvait pas lire le mot (dans mon cerveau, note bien). — Je lui ai demandé si elle pourrait écrire ces lettres. « Oui. » On lui a donné du papier et un crayon. Elle a écrit C-L-E d'abord, ensuite d'un seul coup A-H. — Elle a cherché longtemps, et enfin elle a écrit *Charle*. C'est précisément l'anagramme de Rachel. Ce sont les mêmes lettres. N'est-ce pas très baroque?

Il faut dire qu'on l'aide un peu malgré soi. Cependant comment pêcher, endormi ou non, un mot dans la cervelle d'un homme? Du reste, la même demoiselle Julie a lu très vite ton propre nom écrit de ma blanche main sur un morceau de papier que je lui avais délicatement glissé dans le dos, sous sa robe. Ce genre de lecture n'est pas très commode. Elle répétait sans cesse, *Po*, *Po*, d'une voix presque éteinte. — « Eh bien, lui dit Achille, *Po! Po!* après? Elle a fait un éclat de rire, et elle a prononcé ton nom. Ainsi, mon cher ami, tu es de moitié dans la farce. Qu'est-ce que c'est que tout cela? je n'en sais rien du tout.

Je ne sais pas si vous savez, vous autres, à Catane, que le *Principe**** (2) a enlevé la comtesse de ***. Il y avait deux ans qu'ils étaient ensemble au su de tout Paris. La comtesse s'est disputée, à ce qu'il paraît, avec son mari; elle est arrivée chez le prince (qui

(1) M. Achille Bouchet.
(2) Le prince Belgiojoso, parti avec Mme de Contades.

devait chanter le soir dans un concert) ornée de son mouchoir pour tout bagage, et elle lui a dit : « Allons-nous-en. » Ils sont en route. Le vent est aux enlèvements à Paris, dans ce moment-ci, ou, pour mieux dire, aux séparations. Je viens de voir de mes yeux la même plaisanterie, qui est beaucoup moins gaie qu'on ne pense. Je t'expliquerai cela un jour ; mais si tu m'en crois, n'enlève jamais personne, à moins que ce ne soit la reine d'Espagne.

Que te dirai-je encore de nouveau ? Mademoiselle H... (tu t'en souviens) se marie. Mademoiselle de B... se marie. Mademoiselle T... s'est mariée, il y a un mois, et se meurt. A..., la nouvelle marquise, est plongée dans les douceurs de la lune de miel.

La tragédie de *Judith*, de Mme de Girardin, a été jouée par Rachel. Je vais chez la même Mme de Girardin entendre Mlle Hagn, la première tragédienne de l'Allemagne, dit-on, déclamer, en allemand, devant la même Rachel. Je regretterai de ne pouvoir pas t'en rendre compte. Ce sera curieux, — personne n'y comprendra un mot. — M. Ponsard, jeune acteur arrivé de province, a fait jouer à l'Odéon une tragédie de *Lucrèce*, très belle, malgré — les acteurs. — C'est le *lion* du jour ; on ne parle que de lui, et c'est justice. — Je me suis réconcilié avec Victor Hugo. Nous nous sommes rencontrés à déjeuner chez Guttinguer. — Mme Hugo m'a envoyé son album ; j'y ai écrit un sonnet (1) sur cette rencontre, qui m'avait réellement touché : — il m'a répondu une lettre très bien. J'ai fait aussi plusieurs sonnets pour Mme Mennessier, qui m'en

(1) C'est le sonnet qui commence ainsi :

« Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses. »

a renvoyé deux très jolis (1). Hetzel en est pâle. — Chenavard continue à aller au Divan.

Adieu, mon cher ami, je te dis des niaiseries, à quatre ou cinq cents lieues de distance, comme si nous causions à souper. Amuse-toi, porte-toi bien; nous t'aimons tous.

Ton frère et ami.

(1) On trouvera ces sonnets au t. I de notre *Alfred de Musset* (chap. du Cénacle).

1844

CXXXVII

A ALFRED TATTET

14 mai 1844.

Je viens d'avoir une fluxion de poitrine. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est pleurésie que je devrais dire, mais le nom ne fait rien à la chose. Vous comprenez que j'ai eu mes religieuses. Ma bonne sœur Marceline est revenue, plus une seconde avec elle, bonne, douce, charmante, comme elles le sont toutes, et de plus femme d'esprit.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU CONSTITUTIONNEL

26 juillet 1844.

CXXXVIII

Monsieur,

On a beaucoup parlé des chroniques, des ballades et des légendes; on en a usé, on s'en est moqué; c'est tout simple. Le poète, l'écrivain dramatique, le

romancier, le conteur, le musicien, le faiseur de ballets, le philosophe, le peintre, tout le monde s'en est servi, Michel-Ange et La Fontaine, Desdemona et Giselle, tous enfin, depuis sainte Thérèse jusqu'à Voltaire, depuis Klopstock jusqu'à Vadius.

La ballade, à mon gré, est une chose fade.

Je n'oserais pas être de l'avis de Trissotin, mais il est certain qu'aujourd'hui tout cela est un peu passé de mode.

Pourtant, on m'a raconté en Allemagne une légende (1) ou une ballade, comme on voudra, que j'ai recueillie, non qu'elle ait rien en soi de bien remarquable, hormis une fin assez terrible. La voici! Malheureusement je n'ai pas traduit; je n'ai fait qu'essayer de me souvenir à peu près du sujet et du style.

Agréez, etc.

CXXXIX

A AUGUSTE BARRE (2)

S. d. (1844).

Mon cher ami,

Je vous écris de chez Mlle Rachel, qui me garde à dîner. Ainsi, ne m'attendez donc pas ce soir.

A bientôt.

A vous.

ALFRED DE MUSSET.

(1) La légende en question porte pour titre : *Les Frères Van Buck*. Elle parut dans *le Constitutionnel* du 27 juillet 1844.

(2) C'est Aug. Barre qui a fait le beau buste en marbre blanc qui

J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couperet de cuisine, puis mes mains, puis vos petits bâtons. J'ai tout lieu de croire que ce sera admirable, mais, dans ce moment-ci, mon idéal a encore un torticolis et une fluxion.

Venez donc voir ça.

décore le tombeau d'Alfred de Musset. Il était très lié avec d'Alton-Shée et sa sœur, Mme Jaubert.

1845

CXL

A ALFRED TATTET

De Mirecourt, mai 1845.

... Rien n'élève le cœur et n'embellit l'esprit comme ces grandes tournées dans le royaume. C'est incroyable, le nombre de maisons, de paysans, de troupeaux d'oies, de *chopes de bière*, de garçons d'écurie, d'adjoints, de plats de viandes réchauffées, de curés de village, de personnes lettrées, de hauts dignitaires, de plants de houblon, de chevaux vicieux et d'ânes éreintés qui m'ont passé devant les yeux. J'ai même vu une personne aimable, âgée, il est vrai, mais pas chère du tout; puis, comme dit une admirable pièce de vers de ma façon :

> Le long, le long de la Moselle,
> J'ai vu plus d'une demoiselle
> Faisant, faisant de la dentelle.

Je suis revenu avec une jeune beauté de quarante-cinq à quarante-six ans, qui se rendait par les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires, de Varsovie aux Batignolles. Le fait est historique. Elle mangeait

un gâteau polonais, couleur de fromage de Marolles, et elle pleurait parce qu'un grand monsieur, de sept ou huit pieds de long sur très peu de large, s'était apparemment chamaillé avec elle ; ce monsieur s'appelait *mon bien-aimé*. Du moins ne l'ai-je pas entendu appeler d'un autre nom.

... Jugez, mon cher ami, de ma situation. Heureusement la figure de cette Ariane m'a fait penser à Bacchus. Donc j'ai acheté à Voie, pour dix sous, une bouteille de vin excellent, mais je dis tout à fait bon, et ainsi, elle pleurant, moi buvant, nous cheminâmes tristement. O mon ami, que de drames piquants, que de souffrances et de palpitations peuvent renfermer les trois compartiments d'une diligence !...

CXLI

AU MÊME

Vendredi, 17 octobre 1845.

Mon cher Alfred, parmi les raisons qui m'ont empêché d'aller vous rejoindre se trouve celle-ci : que M. Bocage, directeur de l'Odéon, est venu me demander l'autorisation de faire siffler [à son théâtre] un petit proverbe de ma façon intitulé *Un Caprice*, ce à quoi j'ai accédé, après avoir pris l'avis des plus grands connaisseurs en matière de *fiasco*. Je ne l'aurais pas donné aux *Français*, c'eût été trop grave ; mais à l'Odéon cela m'amusera, sans danger pour *ma gloire*, puisque cette petite pièce a été imprimée, il y a six ou sept ans, et non destinée au théâtre. Ainsi je vais

être représenté par Bocage en personne, père des Antony et tourier de Nesle, fort aimable et brave homme du reste, qui y met toute l'obligeance possible et qui me fera faire une petite décoration pour rétrécir sa salle. Il faut donc que je sois à Paris, quoique je ne m'en mêle pas du tout. J'espère que vous y viendrez. C'est votre devoir d'y être ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami. Ce sera, je crois, pour le mois de novembre. Les répétitions sont commencées, mais je n'en ai rien vu. Ma jeune première, Mlle Naptal, est venue me faire une visite avec son papa. Elle est jolie ; c'est toujours bon signe.

1846

CXLII

A SON FRÈRE, A ANGERS

7 juillet 1846.

Mon cher ami,

Je t'envoie, pour ma mère, une espèce de factum auquel je n'ai pas pu comprendre grand'chose. En outre, j'ai une requête à te faire : un bon garçon et fort honnête, nommé Piot, part pour Venise, et il m'a demandé si je ne pourrais pas avoir de toi quelques mots de recommandation. Il voudrait ses entrées aux bibliothèques et même aux archives ; mais sans aucun but politique, ni même littéraire. Il s'occupe de dessins, de gravures, et il espère trouver quelque chose là. J'espère que tu peux lui rendre service sans aucun inconvénient. Il part dans huit jours. Je lui ai promis, non que je réussirais, mais que je t'en parlerais. Je viens de passer deux heures à corriger tes épreuves, où il n'y avait que de très légères fautes, qu'il fallait pourtant relever. — Donne pour moi une grande poi-

gnée de main à notre nouveau frère (1); embrasse ma mère; dis à ma sœur combien j'ai senti que je l'aimais en la voyant partir. Je lui écrirai.

Notre oncle m'a quitté pour aller à Melun, je n'ai plus, en fait d'anges consolateurs, que la vieille Renote et le petit oiseau.

A toi.

(1) M. Lardin, conseiller à la Cour d'Angers, qui venait d'épouser Mlle Charlotte-Herminie-Amélie de Musset, sœur de Paul et d'Alfred.

1847

CXLIII

A ALFRED TATTET

S. d. (1847.)

Je crois que, la semaine prochaine, je vais être exécuté en effigie sur l'échafaud de la rue Richelieu ; serait-il possible que vous n'y veniez pas ! Je vous préviens que je vous garde une loge et que, si je ne vous vois pas dedans, je ferai comme Mme Dorval, cette vieille *Allan* (1), non *Despréaux*. Elle m'avait menacé, si je ne venais pas, de s'avancer au bord de la rampe et de dire poliment au public : Messieurs, il est vrai que je devais jouer ce soir, mais M. de Musset n'étant pas dans la salle, je suis obligée de vous dire que ça m'embête.

(1) On sait que Marie Dorval devait son nom de théâtre au comédien Allan-Dorval, qu'elle avait épousé en premières noces. (Cf. sur elle notre livre sur *Alfred de Vigny*.)

1848

CXLIV

Jeudi 1848.

A X...

Le prince Napoléon est perdu. On dit qu'il parlera à l'Assemblée.

CXLV

A ÉMILE AUGIER

S. d. lundi. (1848.)

Vous allez me trouver, mon cher Augier, une bien ridicule créature. Mon désespoir de l'autre jour est passé, comme ma maladie, et je suis tout prêt à reprendre notre petite pièce, si vous voulez et dès que vous voudrez.

Je vous dis cela à brûle-pourpoint et sans le moindre *ombrage*, afin que vous sachiez à quel (*sic*) triste personne vous avez affaire. — Je suis impressionnable comme une femme, et, sous ces impressions, par

conséquent, j'agis comme une linotte. Mes amis le savent et me pardonnent. Voulez-vous en être?

A vous (1).

CXLVI

A ALEXANDRE DUMAS

Vendredi, 16 juin 1848.

Mon cher Dumas,

Je viens de lire *la France Nouvelle* et j'irai vous serrer la main. Mais il faut que je vous remercie à l'instant même de la vive émotion que je ressens. Vous me rendez fier, mon ami, et vous me donnez le droit de l'être, lorsqu'un homme tel que vous daigne écraser une petite maladresse sous de si belles, si braves et si nobles paroles.

Une autre impression encore m'a été au cœur, c'est notre vieille amitié toujours jeune, et ce sentiment plein de force et de dignité, qui fait qu'ayant dans les mains l'arme la plus puissante et la plus redoutable, si vous tirez l'épée pour attaquer, c'est en même temps pour défendre.

A vous de cœur (2).

(1) A propos de *l'Habit Vert,* que Musset fit en collaboration avec Augier.

(2) Dumas avait protesté énergiquement dans un article de *la France Nouvelle* contre la destitution de Musset de sa place de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur.

CXLVII

AU RÉDACTEUR DE « LA PATRIE »

19 juin 1848

Monsieur,

Je lis dans votre journal qu'on avait annoncé par erreur que j'étais destitué de ma place de bibliothécaire, et que le ministre a fait démentir ce bruit. Voici, à ce sujet, la lettre que j'ai reçue il y a un mois :

« Citoyen,

« J'ai le regret de vous annoncer que, par un arrêté « du 5 mai courant, le ministre vous a admis à faire « valoir vos droits à la retraite.

« Salut et fraternité.

« *Le secrétaire général*,
« CARTERET. »

Cette lettre, vous le voyez, est aussi claire que laconique.

Quant aux droits à la retraite, il faudrait que j'eusse été nommé bibliothécaire à l'âge où j'apprenais à lire. Veuillez croire, du reste, monsieur, que je n'aurais jamais songé à entretenir le public d'une chose de si peu d'importance, si je n'étais profondément touché des marques d'intérêt et de bienveillance que j'ai reçues de la presse, à cette occasion.

Veuillez agréer, etc...

CXLVIII

A ALFRED TATTET

1er juillet 1848.

Je vous remercie de votre lettre, mon cher ami. Il ne nous est rien arrivé, à mon frère ni à moi, que beaucoup de fatigue. A l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme, que je n'ai guère quitté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées; c'est trop hideux.

Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van Buck est resté dans l'eau (1). Il avait pourtant réussi, et je puis dire complètement, — sans exagération. C'était justement la veille de l'insurrection; j'avais encore trouvé une salle toute pleine et bien garnie de jolies femmes, de gens d'esprit; un parterre excellent pour moi, de très bons acteurs, enfin tout pour le mieux. J'ai eu ma soirée. Je l'ai prise, pour ainsi dire, au vol. Après la pièce, on a redemandé tous les acteurs, et même l'auteur, qui, vous le pensez bien, n'a pas paru. — Le lendemain, bonjour! acteurs, directeur, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. La garde mobile a été si admirablement intrépide que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cœur. C'étaient presque tous des enfants. Je n'ai jamais rien

(1) *Il ne faut jurer de rien*, comédie en trois actes, représentée au Théâtre-Français le 22 juin 1848.

rêvé de pareil. — Mille amitiés respectueuses à Mme Tattet. — Je vous écris en hâte et vous serre la main de tout cœur.

CXLIX

A SON FRÈRE

Jeudi soir, 17 août 1848.

Mon cher ami,

En voilà une tuile désagréable! J'étais averti que l'Académie me donnait un prix, mais je ne savais pas en quels termes (1). On vient de me le dire et je les trouve blessants. Il y a vingt ans que j'écris; j'en ai tout à l'heure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'être encouragé à poursuivre sa carrière. Quand la critique me fait de ces compliments-là, je les méprise; mais de la part de l'Académie, c'est plus grave. Il m'en coûterait de paraître orgueilleux ou susceptible, et cependant puis-je à mon âge me laisser traiter d'écolier? Que faire? J'ai besoin d'avoir ton avis là-dessus. Attends-moi ce soir, avant de te coucher, ou laisse la clef à ta porte. Il faut que nous causions ensemble.

A toi.

(1) Dans sa séance du 17 août 1848, l'Académie française avait décerné à Alfred de Musset le prix fondé par M. de Maillé-Latour-Landry. D'après les intentions du fondateur, ce prix annuel doit être donné « au jeune écrivain ou artiste, dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres ou les beaux-arts. » Le piquant de l'affaire, c'est que ce prix avait été donné, sans que l'Académie s'en doutât, à un descendant des Latour-Landry, la famille du Bellay, à laquelle appartenait la grand'mère de Musset, s'étant alliée aux Latour-Landry à la fin du XVe siècle.

CL

AU CITOYEN RÉDACTEUR du journal *le National* (1).

Paris, 20 août 1848.

Monsieur,

L'Académie française m'a fait l'honneur, dans sa dernière séance, de me donner le prix fondé, comme encouragement, par M. le comte de Maillé-Latour-Landry. Ce secours, accordé pour un an, consiste en une somme de treize cents et quelques francs, intérêt d'un capital de trente mille francs légué par le testateur, et placé en rentes sur l'Etat.

Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme à celles que vous avez déjà reçues en faveur des victimes des événements de juin 1848? Je m'empresserai de la verser entre vos mains aussitôt qu'elle me sera parvenue.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

(1) Cette lettre était précédée des lignes suivantes : « Nous recevons de M. Alfred de Musset une lettre qui ne nous étonne pas de la part d'un poète, homme de cœur. Nos lecteurs, qui sont au courant des termes du programme des prix décernés, en 1848, par l'Académie française, apprécieront le sentiment de modestie et de générosité qui a dicté cette lettre, et l'Académie elle-même ne peut manquer d'approuver la destination donnée par M. Alfred de Musset au prix d'encouragement qu'elle lui a décerné. » (*Le National* du 21 août 1848.)

CLI

AU DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

25 août 1848.

Monsieur le directeur,

J'ai reçu avec reconnaissance la faveur dont on a bien voulu m'honorer. Permettez-moi de vous prier de faire agréer tous mes remerciements à l'Académie française.

Veuillez, monsieur le directeur, recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

CLII

A Mme DE GIRARDIN

Jeudi, 8 juin 1848.

Il est vrai, Madame, que je ne suis pas conservé en qualité de conservateur. Mais je pense qu'il y aura quelque accommodement, et je vous demande comme un service de n'en rien dire.

(1) Cette lettre, parue au *Moniteur* du 25 août 1848, était accompagnée de la note suivante :

« Une lettre publiée dans plusieurs journaux, et signée de M. Alfred de Musset, ferait penser que l'Académie française avait légèrement attribué à cet écrivain distingué le prix fondé par M. Maillé-Latour-Landry. La seule réponse à faire, c'est que l'Académie n'a pris cette décision, qu'après s'être assurée que M. Alfred de Musset connaissait le caractère de ce prix et qu'il l'accepterait ; et, en effet, il en a remercié l'Académie par la lettre suivante (*suivait la lettre de Musset*).

« L'Académie décide que la présente note sera transmise au *Moniteur*, avec prière de la publier.

« Certifié conforme

« Le Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

« Villemain. »

Malgré le vif plaisir que m'a fait votre lettre, je ne vous en fais pas de remerciements. On ne remercie pas une personne comme vous de se montrer brave et charmante ; c'est bon pour celles à qui cela arrive par hasard.

Compliments respectueux et bien sincèrement dévoués.

CLIII

A SA MÈRE

14 septembre 1848.

... Le ministre de l'Intérieur vient de réparer, un peu et, jusqu'à un certain point, de la manière la plus aimable, la sottise de l'Académie. Les auteurs dramatiques, joués depuis février, étaient compris dans les fonds d'indemnité donnés aux théâtres. Cela n'a rien que de fort honorable. Il était reconnu que les théâtres avaient moins gagné à cause de la Révolution. Par conséquent, les auteurs devaient y avoir perdu. On a donc envoyé à chacun une petite somme ; mon nom a été mis en tête pour mille francs. Ce n'est pas le Pérou, mais enfin, les pauvres gens, tu sais de quoi ils vivent, et les autres n'ont guère eu que moitié ! Le Directeur des Beaux-Arts m'a annoncé cela avec les compliments les plus flatteurs de la part du Ministre. Tu penses bien que, cette fois, j'ai accepté : non, ce n'est point comme à l'Académie ! Qui pourrait en être vexé ?

Ton fils qui t'aime.

CLIV

A X... SOUS-PRÉFET (1)

15 septembre 1848.

Monsieur,

Les apparences, je le vois, sont trompeuses, car votre sous-préfecture porte un joli nom. C'est d'abord celui d'une très grande famille où il y a de jolies femmes, ensuite il a quelque chose de coquet et de musqué (il paraît que la ville ne l'est guère). Je me serais figuré une espèce de bonbonnière, sœur cadette d'un château, mais un nom ne veut rien dire, et il y a peut-être à Poitiers des laiderons qui s'appellent Diane.

Je ne vous plains pas beaucoup des truffes absentes, puisque vous n'en auriez pas l'emploi; je ne saurais non plus vous trouver fort à plaindre de vivre au milieu du patois, car ceux qui parlent le meilleur et le plus pur français (que Dieu les conserve pour notre gloire!) sont souvent bien ennuyeux. Il est souvent bien précieux de ne rien entendre de ce qu'on vous dit; vous le savez sans doute aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde les maisons où, dites-vous, les indigènes s'accroupissent, rappelez-vous ce beau vers de Victor Hugo, parlant de l'Arc de triomphe :

(1) Ce sous-préfet avait été nommé par le même ministre qui avait destitué Alfred de Musset de ses fonctions de bibliothécaire et, comme il avait emporté dans sa sous-préfecture, pour charmer ses ennuis, les œuvres complètes du poète, il avait pensé qu'il serait un monstre d'ingratitude s'il ne lui avait envoyé ses condoléances. (Cf. le journal *l'Estafette* du 12 mai 1880.)

... un jour le pâtre, accroupi dans les seigles,
Contemplera tes aigles.

Cette image m'a toujours semblé aussi belle que la rime.

Mais je vous plains bien sincèrement pour le vin et le beau sexe, surtout pour les punaises. J'avais trouvé des puces en Allemagne, dans une fort jolie chambre qu'on m'avait louée. Je m'en plaignais, quand la servante me répondit littéralement :

— Monsieur, c'est *un gondesse* qui demeurait ici avant vous.

Il est vrai que les puces allemandes sont de l'ancien régime.

Pour parler sérieusement, je vous remercie mille fois de votre lettre et du bon mouvement qui vous est venu de trop loin, malheureusement pour moi. Rien ne m'est plus agréable, rien ne m'encourage mieux qu'une parole amicale et sincère ! C'est le seul plaisir du métier.

CLV

A HENRI CANTEL

23 novembre 1848.

Monsieur,

Par le plus singulier des hasards, il m'a été donné d'apprécier votre charmant talent pour la poésie; le vent d'automne qui fait tomber les feuilles semble avoir apporté à mes pieds une de vos gracieuses bluettes, comme pour la sauver des glaces d'un éter-

nel oubli. Veuillez, mon jeune et charmant poète, dont je crois voir de mon cabinet le gracieux sourire et la chevelure dorée, veuillez, dis-je, accepter le dernier ouvrage *d'un athlète au bout de sa carrière* (1).

O vous du Pinde enfant gâté
Que les neuf sœurs ont allaité
Et promené par la lisière,
Qui, malgré leur sagesse austère,
Et leur vieille virginité,
Par elles vous êtes vu père
Avant l'âge de puberté ;
Attendant l'immortalité,
Buvez dans la source féconde
Du plaisir et de la gaieté :
L'esprit, ainsi que la beauté,
Pour orner et charmer le monde,
N'attend pas la majorité.

A. DE MUSSET.

P.-S. — Je me ferai un véritable plaisir de donner à M. C... tous les conseils que ma *longue expérience* m'a mis à même de pouvoir fournir.

Quai Voltaire, 21.

CLVI

A SA MARRAINE

2 avril 1848.

Madame,

Si un atome de moi vivait encore, il serait déjà allé

(1) Je publie cette lettre sous toutes réserves, car pas plus que M. Clouard, qui l'a signalée, je ne la crois d'Alfred de Musset. Les mots soulignés par moi sonnent faux sous la plume du poète, lequel n'habitait pas, d'ailleurs, au n° 21, mais au n° 23, quai Voltaire.

vers vous, et à plus forte raison il irait demain soir. Merci cent fois de votre gentil souvenir, que vous m'envoyez frais comme une rose et brave comme vous.

Puisse ce papier vous trouver en préparatifs de coiffure, et, au risque d'avoir l'air d'une côtelette, mettez-moi en papillotte.

J'ai l'honneur d'être, madame, sans aucun doute...

A. M. (prononcez *Ah! hem!*).

1849

CLVII

AU DIRECTEUR DU « NATIONAL »

11 janvier 1849.

Monsieur,

J'apprends que le journal *l'Evénement*, à propos des élections à l'Académie (1), porte mon nom sur la liste de ce qu'il appelle ses candidats. Je n'ai l'honneur ni le désir d'en faire partie.

Voulez-vous me permettre, monsieur, d'avoir recours à votre obligeance pour rectifier cette erreur ?

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CLVIII

A ALFRED TATTET

15 mars 1849.

Je voulais aller vous voir, mon cher ami, mais je

(1) Le duc de Noailles, ancien pair de France, fut élu le jeudi 11 janvier 1849 par 25 voix sur 31 votants. M. de Balzac eut 2 voix. (Il s'agissait de remplacer Chateaubriand.)

suis retenu tous les jours par quelque raison nouvelle. Il semblerait que je n'aie plus rien à faire, c'est pourquoi je suis fort occupé. Je vous raconterai tout cela, car je ne puis vous envoyer tout un volume pour vous mettre au fait de trois balivernes. Dès que je le pourrai, je vous le *manderai*, comme on disait.

Je vous écris ce mot à la hâte, parce que je vois que, si j'attends que j'aie le temps, je ne vous répondrai jamais.

CLIX

A AUGUSTINE BROHAN

Mars 1849. Des Haricots, vendredi.

O ma chère Brohan ! je suis dans les fers. Je gémis au sein des cachots. Cela ne m'empêchera pas d'aller vous voir demain samedi. Mais je vous écris cet écrit du fond du système cellulaire. Je suis en ce moment dans le célèbre numéro quatorze, qui fut mal gravé dans *le Diable à Paris*. C'est pour cause de patrouille, car je n'ai tué personne. Cette cellule est pleine encore de choses nouvelles et (plaisanterie à part) *charmantes*, mais il n'y a pas la place d'un mot même indécent. On a cadenassé la porte et le reste du bagne est badigeonné. Pourtant, je remarque que la poésie est ici bien inférieure à la peinture. Et je vous demande la permission de vous en envoyer cet échantillon, que je copie textuellement sur le mur :

Je pense à Saint-Michel, horrible prison
Dont le nom étouffe et donne le frisson,

Où tant de nobles cœurs à cette heure expient
Par de longs jours d'atroce captivité
Ce que tous les Français envient,
Le règne de la liberté.

Autre :

Acrostiche à celle que j'aime

C'est toi
La vraie flamme!
O mon âme,
Tais-toi...
Ici, mon bel idole,
Le cœur qui t'est voué
Désire ton obole
Et puis mourir... aimé.
A. L... 72 heures.

Cet acrostiche représente le nom de Clotilde, facile à deviner, je crois ; l'auteur a oublié son hache.

Vous voyez qu'il y a des personnes qui osent encore rivaliser avec votre beau couplet de *la Vierge en patache*. Je rêvais à ce distique, ajoutable peut-être :

Un jeune homme plein de santé
S'est percé le cœur d'un eustache.

Mais j'irai chez vous demain. Vous y serez, ou bien peut-être que non. Et ça ne fait rien du tout. Réflexion faite, je crois que je suis si bête que je vous aimerai et que j'aurai raison. Je veux dire que je vous aimerai toujours, pas un jour plus qu'un autre, mais non pas moins.

A vous,

PIERROT.

CLX

A LA MÊME

S. d. (1849.)

Ma chère Brohan,

Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmante, parce que je voulais vous le dire ; mais vous le savez, je le suppose. Ce dont je veux que vous ne doutiez pas, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir et que je vous conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours.

Tout à vous.

CLXI

A LA MÊME

S. d. (1849.)

Il ne m'est pas possible, ma chère Brohan, de dîner chez vous par la très bonne raison que je ne dîne pas. Je souffre dans ce moment-ci de maux d'estomac assez fastidieux et même davantage, sans quoi, veuillez n'en pas douter, Pierrot se serait précipité aux pieds de Colombine avec appétit et reconnaissance...

CLXII

A ALFRED TATTET

26 mai 1849.

Je suis bien sûr que vous ne voudrez pas me croire quand je vous dirai, mon cher Alfred, que j'avais résolu de vous aller voir. J'en atteste cependant deux témoins purs, sinon sans tache, ma malle et Mlle Colin (1), l'une faisant l'autre. Demandez-leur s'il n'est pas vrai qu'elles sont depuis huit jours dans l'attente, et que tous les matins on déballe une à une mes chemises. Pour toute réponse à votre lettre de reproches, je voulais me mettre moi-même à la poste ; les dieux en ont ordonné autrement. D'abord, comme vous dites, on a joué mon proverbe (2). En second lieu, on va le jouer encore. Je souhaite seulement que le baptême lui soit aussi léger que sa naissance a été bien venue. J'avais, chez Pleyel, ce qu'on me fait l'immense honneur d'appeler mon public. Vous savez qui je veux dire : tout ce monde charmant, qu'on dit envolé, était là tout comme l'an passé. Les petits becs roses sortaient des chapeaux et les menottes blanches des mitaines. Maintenant je vais avoir affaire, ces jours-ci, à sa majesté le suffrage universel, et ensuite à la clique des feuilletons. A vous dire vrai, je m'en moque un peu à cause de la matinée vraiment charmante pour moi que j'ai eue rue Rochechouart. Les prestolets

(1) Gouvernante du poète qui a publié sur lui de très intéressants *Souvenirs*.

(2) *On ne saurait penser à tout*, représenté pour la première fois dans les salons de M. Pleyel, le jeudi 3 mai 1849.

auront beau faire, leurs plâtras n'écraseront pas une feuille du petit bouquet qui m'a passé sous le nez. — J'espère d'ailleurs quelque adoucissement.

Voilà, mon cher ami, pourquoi je suis resté. Je vais maintenant conduire ma mère à Angers. Si je peux m'échapper, j'irai vous dire bonjour, mais ne soyez pas, et jamais, en colère contre votre meilleur ami.

CLXIII

A ADÈLE COLIN

S. d. (1849.)

Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous éloigner ainsi de moi, me sachant malade et dans un complet isolement, car ceux qui sont près de moi ne me servent à rien ; j'avais pensé, après les soins que vous m'avez donnés, trouver en vous quelque affection sérieuse, indépendante de certains hasards.

Si je vous ai déplu, vous êtes bien vengée ; mais un peu cruellement, car je vous avoue que cette solitude et cette souffrance m'ont jeté dans une tristesse insupportable.

CLXIV

A LA MÊME

S. d. (1849.)

Je n'ai pas fermé l'œil, j'ai les premières attaques de mes délires ; toi seule les connais, viens, je ne puis me passer de toi.

Tu m'as fait du mal hier soir, mais j'avoue que je t'en ai fait beaucoup le premier! Je le regrette, ne m'abandonne pas (1).

(1) Cette lettre fut écrite chez Mme Allan, à Ville-d'Avray.

1850

CLXV

A M. CHARPENTIER, ÉDITEUR, 19, rue de Lille

Janvier 1850.

Je suis vraiment désolé, mon cher ami, de voir que, pour grossir de quelques pages notre volume, nous imprimions des choses qui ne valent rien, et que je n'ai même pas voulu publier à vingt ans dans mon premier recueil. N'est-ce pas une faute bien réelle que nous faisons? N'est-ce pas nous faire tort bénévolement? N'y a-t-il donc pas moyen de composer un volume plus petit, et convenable? Ne le vendrait-on pas, fût-ce un peu moins cher? Quant à moi, j'ai beau faire, je ne peux pas corriger *les Derniers moments de François Ier*. Il y a dix-neuf ans que c'est au *rancart*. — Faites un effort, au nom du ciel; laissez-moi ne donner au public que ce dont je puis être content. Vous me soulagerez d'un vrai fardeau.

A vous.

Charpentier a mis en note : « On pourrait penser, d'après cette lettre, que nous avions voulu exercer une sorte de pression sur Alfred de Musset pour réimprimer des vers qu'il avait condamnés; on se tromperait fort. Nous lui en avions seulement fait la proposition par suite des

CLXVI

AU MÊME

Lundi, 30 septembre (1850).

Mon cher ami,

Je vous envoie le catalogue de *l'Assemblée* (1), où vous trouverez quatre ou cinq romans de mon frère, annoncés sous mon nom. Vous m'avez dit que vous vous chargeriez de demander la rectification. J'aimerais mieux en effet que vous me rendissiez ce service, attendu qu'il est délicat pour moi de parler de mon frère.

D'ailleurs, votre position, étant *mon éditeur*, vous donne, il me semble, toute espèce de droit. Car c'est, au bout du compte, une sotte tromperie qui est toujours préjudiciable : le public peut nous croire complices.

Si vous voulez bien vous en charger, tenez-moi

demandes qui nous en avaient été adressées, et, loin d'insister, nous applaudîmes à sa résolution. »

— Cette lettre a été vendue 115 francs à la vente des autographes de Georges Charpentier (janvier 1907).

(1) Le catalogue dont il est question fut annoncé dans le n° de *l'Assemblée Nationale* du 26 juillet 1850 — il parut pour la première fois dans le n° du 28. Il fut fréquemment reproduit. En ce qui touche les frères de Musset, l'annonce portait :

Le Bracelet, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Samuel, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Tête et cœur, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Les Amours de Planoche et de Mme de Laguette, par Paul de Musset, 2 vol. in-8.

Lauzun, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

au courant, parce que, si on ne rectifie pas l'erreur, il faudra écrire dans d'autres journaux.

Tout à vous (1).

CLXVII

A M. VÉRON

Lundi, 4 novembre 1850.

Mon cher Véron,

Je viens d'être malade, et je le suis encore, ce qui m'a empêché d'aller vous voir. J'ai lu *Carmosine*, et j'ai été parfaitement content de la manière dont la pièce a été coupée et imprimée; ce soir seulement, j'y trouve une seule faute, et le malheur veut qu'elle soit dans les vers. C'est à cette strophe: « Depuis le jour où », etc. Il y a:

> Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur,
> De lui montrer ma craintive pensée,
> Dont je me sens à tel point oppressée,
> Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Il est bien clair que ces deux mots, *mourant ainsi*, sont une parenthèse, et que le sens doit se suivre ainsi: *à tel point oppressée que la mort*, etc.

Mourant ainsi est mis bien évidemment pour *en mourant* ainsi, — chose fort ordinaire et permise en vers. Or, au lieu de cela, je trouve imprimé:

> Dont je me sens à tel point oppressée.

Avec un point; et puis:

> Mourant ainsi, que la mort me fait peur!

(1) Cette lettre a été vendue 45 francs à la vente Charpentier.

Avec un point d'exclamation.

Non seulement cela change les deux vers; mais en arrêtant le sens après *à tel point oppressée*, cela fait une faute de français, car on ne dit pas *à tel point*, sans ajouter *que*.

Je ne saurais vous dire combien cela me désespère Je ne voulais pas vous en parler, attendu que j'aurais l'air bien mal venu d'avoir le courage de me plaindre après le soin que vous avez bien voulu prendre. Si une faute se trouvait partout ailleurs, je ne dirais certes pas un mot; mais que cela tombe précisément sur ces vers, quand tout le reste est à merveille, voilà ce qui me fait une peine affreuse. Y a-t-il un moyen quelconque de revenir sur cette faute, soit par un *erratum*, soit en réimprimant les vers à part?

Soyez assez bon pour me répondre un mot, je vous en supplie. J'ai dans ce moment la tête d'un malade. J'espère, en tous cas, que vous ne m'en voudrez pas d'un vrai désespoir dont l'expression est involontaire. J'espère surtout que vous ne me croyez pas trop peu reconnaissant de la peine que vous avez prise.

Mille amitiés.

CLXVIII

A SON FRÈRE

Vendredi, 8 novembre 1850.

Mon cher ami,

La comtesse Kalergis m'écrit une lettre de compliments sur *Carmosine*. Elle a bien de la bonté. Il ne

tenait qu'à elle de me dire que les vers étaient incompréhensibles. Puisque tu vas dîner chez elle aujourd'hui, fais-moi le plaisir de lui expliquer les deux vers estropiés. Cette faute m'a donné bien du souci. Je n'aurais jamais cru qu'un point à la place d'une virgule pût empêcher un homme raisonnable de dormir pendant trois nuits. Il est bien fâcheux pour moi que nous ne demeurions pas ensemble. Cela ne serait pas arrivé au quai Voltaire, quand je t'avais sous la main. Mon oncle se moque de mon chagrin et prétend que personne ne s'apercevra de la bévue. S'il disait vrai, je conviens que je serais bien bête de me désoler; mais je serais encore plus bête d'écrire.

Tout à toi.

1851

CLXIX

A ARSÈNE HOUSSAYE

Mon cher Houssaye,

Vous me faites, mon cher maître, honneur et plaisir — vous savez de quel prix a toujours été pour moi votre bienveillante sympathie, et je ne manquerai certainement pas une si aimable occasion de vous en remercier une fois de plus.

Je ne prétends pas être joué 4 fois par semaine, mais je pourrais l'être moins que 2 fois en quinze jours. Si, au contraire, vous gardez contre moi et ma pièce le ressouvenir de quelques difficultés survenues au mois de janvier dernier (et dans lesquelles j'ai reconnu avoir tort) vous concevez que je dois m'abstenir. Mais vous me permettrez d'ajouter que c'est vous souvenir bien longtemps d'un tort convenu, et en témoigner une rancune un peu forte et à mon nom et à ma bourse.

Tout à vous.

CLXX

AU MÊME

S. d. (1851.)

Mon cher ami,

Je vous avais parlé de Mme Brohan pour *le Caprice* (1) et vous l'aviez acceptée, vous m'aviez proposé à votre tour Mlle Fix pour *Jurer de rien*, et j'avais accepté de même. Je leur en avais parlé à toutes deux hier, et elles m'ont dit qu'à leur connaissance il n'était nullement question de cela. Mes pièces ne sont pas nouvelles, il est vrai, et il ne tient qu'à vous de les jouer ou non. Mais vous devez comprendre combien il est désagréable pour moi de me laisser m'avancer ainsi sans résultat. Rappelez-vous, je vous prie, votre dernière lettre, et ne me laissez pas dans cette fâcheuse position. J'aimerais beaucoup mieux un *non* définitif.

Tout à vous.

CLXXI

A CLESINGER

Mercredi, 16 avril 1851.

Mon cher Clesinger,

Je suis allé ce matin pour vous voir à Madrid, où

(1) D'après un petit billet sans date de Musset à Augustine Brohan, Madeleine, pour une cause ou pour une autre, n'aurait pas voulu jouer le rôle de Mme de Léry, que le poète lui destinait, quand Mme Allan y eut renoncé : « ... Vous savez sans doute, écrivait-il à Augustine, que votre sœur n'a pas voulu jouer *le Caprice*. Son refus n'a pas été aussi aimable que la lettre que vous m'avez écrite pour cela. »

j'ai trouvé en votre lieu et place une bonne grosse dame fort polie qui m'a appris que vous demeuriez rue Verte. Là, je ne vous ai pas trouvé davantage. Je voulais vous voir d'abord, et vous dire ensuite que Mlle Rachel m'a autorisé de la façon la plus aimable à profiter de l'offre plus aimable encore que vous avez bien voulu me faire. Ainsi j'espère que vous m'excuserez si je vais vous rappeler votre promesse. Elle est de celles qu'on n'oublie pas. Mais que pourrais-je vous donner en échange ? cela n'est pas facile.

Tout à vous.

CLXXII

A SON FRÈRE

Septembre 1851.

Veux-tu, mon cher ami, m'envoyer *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. ? — J'en ai besoin pour mon présent travail.

Mon oncle est à dîner ici. Je suis dans une perplexité atroce, ayant deux sujets tout prêts pour Rachel (tu sais que je lui fais une pièce, — n'en dis rien —), et ne sachant par lequel commencer. Le temps me presse horriblement. Tu me rendrais un grand service si tu pouvais m'en donner ton avis, et tu en serais excellent juge, car ce dont il s'agit n'est pas tant de savoir lequel des deux est le meilleur, mais le plus à propos pour ma Gloire et mon escarcelle. Si tu avais un moment, ce soir, pour venir, ce serait charmant ; — mais quand tu voudras. — Je serais allé te trouver, mais depuis dix jours je ne bouge.

A toi.

CLXXIII

A SON FRÈRE

Mercredi soir, 1 ou 8 octobre 1851.

Mon cher ami,

Je suis fort perplexe et j'ai absolument besoin d'un conseil. Rose Chéri va jouer ma petite pièce *Bettine*, mais le directeur me *déconseille* Geoffroy de toutes les façons. — Il s'obstine à vouloir me donner Dupuis, dont il me dit des merveilles. Il assure que, dans *la Grand'mère*, Scribe a été ravi du susdit Dupuis, qui est devenu un acteur excellent. — Je l'ai connu tout autre. — On me dit de demander ton avis. J'irai te voir demain matin avant midi. Si tu ne pouvais pas être chez toi, donne-moi une heure.

Tout à toi.

1854

CLXIV

A ARSÈNE HOUSSAYE

qui lui avait envoyé ses droits d'auteur avec un sonnet.

Mon cher ami,

J'ai reçu les deux billets de cinq cents francs, l'un signé SOLEIL, l'autre signé HOUSSAYE. Je ne sais pas quel est celui que j'aime le mieux.

A vous toujours.

CLXXV

A X...

Paris, le 29 août 1854.

Monsieur,

Il m'est absolument impossible de rien comprendre à l'erreur singulière qui a motivé vos deux lettres. Je ne connais pas M. Esquiros, je n'ai aucune raison pour demander son adresse (1). Vous-même, monsieur, je

(1) Allusion à un vieil article de *la France littéraire* (nº de juillet 1834), dans lequel Alphonse Esquiros, au risque de le brouiller avec

n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne vous ai jamais écrit. Si l'on vous a adressé une lettre sous mon nom, il faut que quelqu'un ait trouvé plaisant d'imaginer ce quiproquo, dont je ne devine pas le motif. Dans tous les cas, si ce n'est pas simplement une erreur, c'est une plaisanterie d'assez mauvais goût, vous en conviendrez.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CLXXVI

A Mme ALFRED TATTET

S. d. (1854.)

Madame,

Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

J'ai été à Nantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne (1), à Tours, où les pruneaux fleu-

Victor Hugo, avait accusé Alfred de Musset d'avoir dit en terminant sa *Revue fantastique* du *Temps* (nº du 21 mars 1831) que « la couverture jaune de *Notre-Dame de Paris* était éternellement pendue à la fenêtre des libraires », — alors que le jeune poète s'était contenté d'écrire, sans penser le moins du monde à *Notre-Dame :* « Ce fut en ce moment que quelques oisifs, qui se miraient dans les glaces de la galerie d'Orléans, aperçurent derrière une vitre, dans l'étalage d'un libraire, une brochure jaune qui y demeura clouée jusqu'à l'éternité. » (Cf. *les Lundis d'un chercheur,* par le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.)

(1) Ce tombeau, qui se trouve dans la cathédrale, est le chef-d'œuvre de Michel Colomb.

rissent ; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai acheté un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières, on va sur cette rivière en patache.

Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau (1), et je vous remercie de vous en souvenir ; quant aux vers du livre de Clisson (2), on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père ; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

Dites à Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et l'embrasse de tout mon cœur, et que j'espère que nous nous verrons bientôt. Je pars demain.

(1) Sonnet daté du 17 mai 1845, qui commence ainsi :

« Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir ! »

(2) Ce livre du château de Clisson (Loire-Inférieure) est un album où les visiteurs ont coutume d'écrire leurs noms ou leurs impressions en prose ou en vers.

Veuillez agréer, madame, mes remerciements de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sincère de ma respectueuse amitié.

CLXXVII

A ÉMILE PÉHANT

29 novembre 1854.

Monsieur,

Je n'avais point oublié votre nom, mais je ne savais pas que vous habitiez Nantes, sans quoi je n'aurais pas manqué d'aller vous voir lorsque j'y ai passé, l'automne dernier. Je réparerai cette maladresse si je retourne en Bretagne l'année prochaine.

La ville de Nantes, monsieur, a été très aimable pour moi, si je puis ainsi parler, pendant le peu de temps que j'y ai passé, et bien que j'y connaisse peu de monde. Sans parler de votre préfet, dont la bienveillance égale le mérite, vous connaissez peut-être M. Laurent et M. Dolmetsch (1), qui m'ont fait, avec une grâce parfaite, les honneurs de votre belle ville. Si vous avez occasion de les voir, je vous demande de vouloir bien me rappeler à leur bon souvenir.

Je suis heureux, monsieur, de compter deux amis de plus dans cette ville que j'aime et j'espère bien pouvoir, un jour ou l'autre, allez vous y faire une visite, en ma qualité de confrère (2).

(1) M. Dolmetsch était un musicien de talent.

(2) Emile Péhant, qui avait fait partie de la petite cour d'Alfred de Vigny, vers 1833, était, depuis 1848, conservateur de la Bibliothèque publique de Nantes. (Cf. à son sujet notre ouvrage sur *Alfred de Vigny*.)

1856

CLXXVIII

A M. FORTOUL
ministre de l'Instruction publique.

Mercredi, 27 août 1856.

Monsieur le Ministre,

Je ne puis assez remercier Votre Excellence des paroles pleines de bonté qui me sont adressées de sa part. Cette bienveillance, toujours si rare, est doublement précieuse à un malade. J'essayerai de l'être le moins longtemps possible, afin de pouvoir bientôt vous porter moi-même l'expression de ma sincère reconnaissance.

Je suis avec respect, monsieur le Ministre, de Votre Excellence le très humble et dévoué serviteur.

1857

CLXXIX

A ÉTIENNE CARJAT

Janvier 1857.

Monsieur, la gaieté des gens d'esprit ne m'a jamais fait peur; faites de moi ce qu'il vous plaira (1).

CLXXX

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

Jeudi, 9 février 1857.

Mon cher Charpentier,

J'ai réfléchi depuis que je vous ai vu; si nous devons faire un nouveau traité, de nouveaux comptes sont sans importance. Nous sommes bien près de nous entendre et il serait inutile que, moi malade, aidé d'un expert, j'aille revoir des chiffres dont nous n'avons plus que faire.

(1) Publié le 22 janvier 1857, par *le Polichinelle à Paris*, qui lui avait demandé l'autorisation de publier son portrait-charge.

Il ne s'agit donc que du *traité;* nous en savons tous les deux les conditions.

Une fois convenu des deux parts, le reste n'est rien (1).

A vous.

(1) Cette lettre ne parvint pas à son adresse. Mme Martellet raconte dans ses *Souvenirs* qu'elle la mit dans son manchon où elle la retrouva après la mort du poète. — « Il était question, dit-elle, de céder ses œuvres complètes pour une pension viagère. M. de Musset, pour être tranquille et éviter les comptes et les chiffres, aurait tout accepté. »

La mémoire de Mme Martellet ne me semble pas très fidèle sur ce point. En tout cas, elle a l'air d'ignorer que, postérieurement à cette lettre, Alfred de Musset en écrivit deux autres à son éditeur au sujet du traité qu'il était disposé à signer avec lui. Dans la première, en date du 15 février 1857, il s'étonnait qu'il ne lui eût pas fait le versement mensuel de 200 fr. dont ils étaient convenus. « Je puis reconnaître ce qui est juste, disait-il, mais non céder à des menaces inutiles. » Dans la seconde, datée du 20 mars suivant, il lui demandait s'il était vrai qu'ils ne pussent s'entendre et le priait de lui fixer un rendez-vous.

Les deux lettres ont été vendues 45 et 48 fr. au mois de janvier 1907, dans la collection d'autographes provenant de la succession de Georges Charpentier.

Lettres sans date

CLXXXI

AU COMTE JULES DE RESSÉGUIER (1)

n° 16, rue Taitbout.

Dimanche.

J'ai vu hier le directeur de la Revue, mon cher monsieur, et j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'il sera charmé de recevoir ce que vous lui destinez. Je n'en ai pas douté quant à moi, mais je me félicite d'avoir pu vous être bon à quelque chose dans cette petite négociation.

Mille compliments (2).

Alfred DE MUSSET.

(1) M. de Rességuier a joué un grand rôle dans le Cénacle de *la Muse française*.

(2) Communiqué par Paul Lafond, conservateur du musée de Pau.

CLXXXII

A MADAME X...

Madame,

J'ai une faveur à vous demander pour un de [mes] amis, un étranger, qui vient passer quelques jours ici, et qui serait heureux d'approcher, s'il est possible, de nos célébrités littéraires et poétiques. C'est vous dire que je sollicite pour lui l'entrée de votre salon, afin qu'il puisse vous y voir d'abord, et ensuite ce qui vous entoure. Serez-vous assez bonne pour me répondre un mot là-dessus d'ici à mercredi? Le jeune homme en question est Italien, joli garçon et de très bonne famille. Son nom : le Marquis Gilbert Porro.

Compliments respectueux.

Alfred DE MUSSET.

CLXXXIII

A MADAME X...

Je suis tout à vos ordres, madame, mais vous les donnez de telle façon, que vous me permettrez de remercier avant d'obéir.

Alfred DE MUSSET.

COLLECTION CHARPENTIER

En dehors des lettres que j'ai mentionnées en différents endroits dans le corps de ce volume, on en a vendu une vingtaine d'autres, à la fin du mois de janvier 1907, qui faisaient partie comme elles de la collection d'autographes de Georges Charpentier. Elles étaient adressées pour la plupart au père de cet éditeur. Je les résume ici d'après le catalogue de la maison Charavay, en y ajoutant les prix de vente de l'hôtel Drouot.

N° 49, 13 août 1850. — Il lui envoie les épreuves du *Chandelier* corrigées avec soin. « Ce sera une édition choisie de la pièce : la seule bonne. » — Vendue 31 fr.

N° 50, 27 juin 1851. — Il lui demande de le sauver d'une saisie imminente en prenant à son compte un billet de 1200 fr. — Vendue 90 fr.

N° 51, 1853. — Il se plaint de la mauvaise composition des épreuves qu'on lui a soumises. « C'est un métier que je n'ai jamais fait. Il y a dans les imprimeries des gens payés pour cela. » — Vendue 45 fr.

N° 52, s. d. — 4 lettres ou billets relatifs à la correction des épreuves. — Vendus 50 fr.

N° 53, 22 septembre 1854. — Il a besoin d'aller aux bains de mer pour se remettre, et il lui faudrait mille francs tant pour le voyage que pour désintéresser son propriétaire avant de partir. — Vendue 120 fr. (Il s'agissait du voyage au Croisic, qu'il fit à cette époque et dont il parle dans les lettres CLXXVI et CLXXVII de ce volume).

N° 56, jeudi 11, s. d., à Plon, l'imprimeur. — Il lui demande de quel droit il compte mettre sous presse sans avoir son bon à tirer. — Vendue 45 fr.

N° 58, 2 novembre, s. d., à Charpentier. — Il lui demande s'il est allé chez Berrurier, l'huissier, et le prie de ne rien faire sans l'avoir vu. — Vendue 55 fr.

N° 59, s. d. — Il lui reproche vivement d'imprimer et vendre sans lui rendre de comptes. — Vendue 39 fr.

N° 60, s. d. — Il a été trompé par de faux renseignements : il redemande la lettre qu'il lui a écrite et serait au désespoir qu'elle pût s'égarer. — Vendue 33 fr.

N° 61, 9 mars 1857. — Il lui demande une réponse catégorique au sujet de l'impression de deux manuscrits. — Vendue 35 fr.

N° 62, s. d. — Il demande des épreuves et dit qu'il a décidé d'imprimer le vers :

J'ai fait mon chant du sacre et je peux me relire (1).

Vendue 35 fr.

N° 63, s. d. — Il est disposé à prendre les engagements qu'il lui a demandés à condition que l'on fasse de suite les éditions qui lui permettront de le rembourser. — Vendue 39 fr.

N° 64, s. d. — Il le prie de s'entendre avec Hetzel pour une édition de ses œuvres. — Vendue 39 fr.

N° 66, s. d. — Il lui demande une avance d'argent. « Je n'ai littéralement pas le sou, c'est-à-dire que je ne sais pas du tout comment j'irai jusqu'au bout du mois. Encore me faut-il dîner pour faire une nouvelle. » — Vendue 155 fr.

(1) Sur ce vers, voir p. 266 du t. I de notre *Alfred de Musset*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CE VOLUME

—

A

Abailard, 92.
Allan (Mme), 7, 258, 265.
Allan-Dorval (Mme), 30, 239.
Alton-Shée (d'), 53, 233.
Antonio, 49.
Arago (Alfred), 179.
Aubernon (Mme), 222.
Augier (Emile), 240.
Augustin (saint), 73.

B

Balzac (H. de), 151, 252.
Barre (Aug.), 232.
Becker, 184.
Becquet, 184.
Belgiojoso (le prince de), 134, 228.
Belgiojoso (la princesse de) 126, 129, 135, 138, 186, 190, 191, 194, 195, 204, 207, 212, 217, 220.
Bellay (du), 244.
Belmont (Alfred), 26.
Blanc (Edouard), 153.
Béranger (J.-P. de), 19.
Berlichingen (Gœtz de), 55.
Berrurier, 278.
Berryer, 137, 176, 212.
Bocage, 235, 236.
Bohain (Victor), 32.
Bonnaire (Félix), 143.
Bouchet (Achille), 227.
Brohan (Augustine), 253, 255, 265.
Brohan (Madeleine), 265.
Brun (Mme), 176.
Buloz, 42, 47, 60, 66, 80, 84, 89, 104, 105, 106, 126, 128, 151, 203, 207, 223.
Burger, 182.
Byron (lord), 193.
Byron (lady), 209.

C

Calderon, 33.
Camp (Maxime du), 182.
Canel (Urbain), 21.
Cantel (Henri), 249.

Carjat (Etienne), 273.
Caron, 13.
Carteret, 242.
Casanova, 197.
Castries (duchesse de), 26, 167. 175.
Cervini, 143.
Charpentier (éditeur), 259, 260, 273, 274.
Charpentier (Georges), 14, 260, 274.
Chateaubriand, 252.
Chaworth (Miss), 209.
Chenavard, 229.
Chéri (Rose), 267.
Chodsko (Olympe), 128, 129.
Clesinger, 263.
Clouard (Maurice), 7, 19, 25 29, 131, 158, 160, 212, 250.
Colet (Louise), 7.
Colomb (Michel), 269.
Contades (Mme de), 228.
Cotier (André), 76, 79.
Courrier (Paul-Louis), 203.

D

David (d'Angers), 29.
Delacroix (Eugène), 26.
Delille (l'abbé), 28.
Deschamps (Antony), 26.
Deschamps (Emile), 35.
Desherbiers (Guyot), 5, 18, 23, 222.
Desherbiers (Mme Guyot), 9.
Devéria (Achille), 27.
Dolmetsch, 271.
Dumas (Alexandre), 241.
Dupuis, 263.

E

Esquiros, 268.
Evrard, 171.

F

Feuillide (Capo de), 55.
Fieschi, 124.
Fix (Mlle), 263.
Fortoul, 272.
Foucher (Paul), 9, 13.
Fualdès, 124.

G

Garcia (Pauline), 155, 156, 159, 160, 198, 199, 205, 207, 212, 220, 227.
Gay (Delphine), 16, 124.
Geoffroy, 267.
Girardin (Mme de), 114, 142, 229, 248.
Gosselin (Charles), 21.
Grisi (la), 198, 205.
Guer (de), 226.
Guttinguer (Ulric de), 34.

H

Hagn (Mlle), 229.
Héloïse, 92.
Hennequin (Mme), 55.
Hetzel, 223, 229, 278.
Horace, 218.
Houssaye (Arsène), 262, 268.
Hugo (Victor), 5, 229, 248, 269.
Hugo (Mme), 229.

J

Janin (Jules), 153.

Janzé (Mme de), 30.
Jaubert (Maxime), 120, 131 143.
Jaubert (Mme), 7, 124, 136, 137, 140, 141, 144, 203, 207, 212, 215, 222, 224.
Jouin (Henri), 29.
Juliette, 92.

K

Kalergis (la comtesse de), 262.
Klopstock, 232.

L

Lafarge (Mme), 176.
Lafond (Paul), 275.
La Fontaine, 197, 232.
Lagrange (Mme de), 222.
La Harpe, 28.
Lamartine (Alphonse de), 5, 20, 170.
Lardin, 237.
Lardin (Mme), née Charlotte-Herminie-Amélie de Musset, 46, 238.
La Rochefoucauld (Sosthènes de), 42, 52.
Latour-Landry (Maillé de), 244, 246.
Laurent, 271.
Léopardi (le poète), 201, 215, 219.
Leopardi, 189, 190, 196, 197, 202.
Liszt (Franz), 132, 134, 219.
Louis (le prince), 176, 240.
Lovenjoul (Vicomte de Spoelberch de), 269.

M

Malibran (la), 173, 177.
Marceline (la sœur), 167, 197, 212.
Mariette, 164.
Marieton (Paul), 7.
Martellet (née Adèle Colin), 274.
Meismer (le conseiller), 105.
Mennessier-Nodier (Mme), 224 225, 229.
Mérimée (Prosper), 32, 33.
Merlin (la comtesse), 184.
Michaud, 140.
Michel-Ange, 232.
Micheli, 29.
Mignet, 191, 193.
Monnier (Henri), 130.
Montalivet (le comte), 152.
Musset-Pathay (père du poète), 19.
Musset (Louis-Alexandre-Marie), 10.
Musset (Paul de), 260.

N

Napoléon Ier, 169.
Naptal (Mlle), 236.
Noailles (le duc de), 252.
Nodier (Charles), 27.
Noémi, 103.

O

Odry, 195, 225.

Orléans (le duc d'), 152, 221.
Osborn, 159.

P

Pagello (Pietro), 52, 59, 60, 61, 66, 76, 84, 101.
Papet, 54, 77, 109.
Parny (Evariste), 20.
Pasta (Mme), 173.
Péhant (Emile), 271.
Pierre (Saint), 54.
Planche (Gustave), 55, 78, 112, 127, 128.
Plessis (Mlle), 140.
Plessy (Mme Arnould), 131.
Pleyel, 256.
Plon, 278.
Ponsard, 229.
Porro (le marquis Gilbert), 276.

R

Rachel, 7, 154, 155, 156, 161, 200, 202, 203, 207, 208, 216, 223, 228, 232.
Racine, 23, 33.
Rebizzo, 78.
Regnault, 55.
Rémy (Louise-Joséphine), 124.
Renduel (l'éditeur), 30, 31, 35.
Rességuier (le comte Jules de), 275.
Ricciardi, 189.
Rollinat, 109.
Roméo, 92, 185.
Rousseau (J.-J.), 148, 266.
Royer (Alphonse), 32, 67.
Royer-Collard, 141.
Ruth, 103.

S

Sacy (Le Maistre de), 121.
Sainte-Beuve, 5, 6, 20, 56, 106.
Sand (George), 6, 36-119, 205 207, 208, 223.
Sand (Maurice), 62.
Sandeau (Jules), 55.
Schiller, 11.
Scribe, 267.
Serres, 123.
Shakespeare, 10, 11, 33.
Strauss, 166.

T

Tattet (Alfred), 9, 75, 113, 119, 128, 135, 150, 158, 173, 221, 231, 234, 235, 256.
Tattet (Mme), 244.
Thérèse (sainte), 232.
Tourvel (Mme de), 244.
Tyrtée, 19.

V

Vadius, 232.
Vatout, 152.
Vaufreland (Mme de), 142.
Veron (le docteur), 261.
Viel-Castel (Horace de), 28.
Vigny (Alfred de), 5, 20, 21, 22, 29, 126.
Villemain, 246.
Virgile, 20.
Voltaire, 232.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES

—

1827

I. — A PAUL FOUCHER ..... *23 septembre*. 9
II. — AU MÊME..... *19 octobre*.... 14

1829

III. — A BÉRANGER..... 19
IV. — A SAINTE-BEUVE..... *18 septembre*. 20
V. — A ALFRED DE VIGNY..... *20 octobre*.... 20
VI. — AU MÊME..... *17 décembre*.. 21
VII. — AU MÊME ..... *19 décembre*.. 21

1830

VIII. — A DESHERBIERS..... *janvier* ... 23

1831

IX. — A ALFRED TATTET..... *14 janvier* ... 25
X. — A UNE JEUNE ANGLAISE..... 25
XI. — A SON FRÈRE..... *4 août*..... 26

1832

XII. — A DAVID D'ANGERS..... 29

XIII. — A ALFRED DE VIGNY..... 29
XIV. — A RENDUEL..... *9 septembre*.. 30
XV. — AU MÊME..... 31
XVI. — AUX DIRECTEURS DE *l'Europe littéraire*..... *23 novembre*.. 32
XVII. — A MÉRIMÉE 32
XVIII. — A ULRIC GUTTINGUER..... *12 décembre*.. 34
XIX. — A EMILE DESCHAMPS..... *17 décembre*.. 35

1833

XX. — A GEORGE SAND..... *24 juin*..... 36
XXI. — A LA MÊME..... *juillet*..... 37
XXII. — A LA MÊME..... *juillet*..... 38
XXIII. — A LA MÊME..... *juillet*..... 38
XXIV. — A LA MÊME..... *juillet*..... 39
XXV. — A LA MÊME..... *juillet*..... 40
XXVI. — A LA MÊME..... *juillet*..... 40
XXVII. — A LA MÊME..... *juillet*..... 42
XXVIII. — A LA MÊME..... *juillet*..... 43
XXIX. — A LA MÊME..... *juillet*..... 44
XXX. — A LA MÊME..... *28 juillet*.... 46
XXXI. — A BULOZ..... *15 août*..... 47

1834

XXXII. — A GEORGE SAND..... 48
XXXIII. — A LA MÊME..... 49
XXXIV. — A LA MÊME..... *5 avril*..... 49
XXXV. — A LA MÊME..... *21 avril*..... 52
XXXVI. — A SAINTE-BEUVE ..... *27 avril*..... 56
XXXVII. — A GEORGE SAND..... *30 avril*..... 57
XXXVIII. — A LA MÊME..... *10 mai*.... . 65
XXXIX. — A LA MÊME .... *18 juin*..... 71
XL. — A LA MÊME ..... *10 juin*..... 76
XLI. — A LA MÊME ..... *15 juin*..... 79
XLII. — A LA MÊME ..... *10 juillet*.... 83
XLIII. — A PAGELLO ..... *11 juillet*.... 84

XLIV. — A BULOZ..... *18 août*..... 85
XLV. — A GEORGE SAND..... *août*..... 86
XLVI. — A LA MÊME..... 88
XLVII. — A LA MÊME..... 89
XLVIII. — A LA MÊME..... 90
XLIX. — A LA MÊME..... *1er septembre*. 94
L. — A LA MÊME..... *15 septembre*. 99
LI. — A LA MÊME..... 103
LII. — A MADAME LEVRAULT..... *18 septembre*. 104
LIII. — A LA MÊME ..... *septembre* 105
LIV. — A LA MÊME..... *4 octobre*.... 106
LV. — A SAINTE-BEUVE..... *octobre*..... 106
LVI. — A GEORGE SAND ..... *octobre*..... 107
LVII. — A LA MÊME..... *octobre*..... 109
LVIII. — A LA MÊME..... *octobre*..... 109
LIX. — A LA MÊME..... *octobre*..... 110
LX. — A LA MÊME..... *octobre*..... 110
LXI. — A LA MÊME..... *octobre*..... 110
LXII. — A LA MÊME..... *octobre*..... 111
LXIII. — A LA MÊME..... *octobre*..... 111
LXIV. — A LA MÊME..... *octobre*..... 112
LXV. — A GUSTAVE PLANCHE..... *8 novembre*.. 112
LXVI. — A ALFRED TATTET..... *12 novembre*.. 113
LXVII. — A SAINTE-BEUVE..... *novembre*..... 113

1835

LXVIII. — A MADAME DE GIRARDIN..... *7 janvier*... 115
LXIX. — A BOUCOIRAN.... 115
LXX. — A GEORGE SAND..... 116
LXXI. — A LA MÊME..... 119
LXXII. — A ALFRED TATTET ..... *21 juillet*.... 119
LXXIII. — AU MÊME..... ..... *3 août*..... 120
LXXIV. — A MAXIME JAUBERT..... 121
LXXV. — A SA MARRAINE..... *11 août*..... 123
LXXVI. — A BULOZ..... *août*..... 126

1836

LXXVII. — A Mme OLYMPE CHODSKO..... *février*..... 128

LXXVIII. — A LA MÊME..... *février*..... 129
LXXIX. — A SA MARRAINE..... *1er avril*..... 129
LXXX. — A LA MÊME..... *mai*..... 130
LXXXI — A FRANZ LISZT..... *20 juin*..... 132
LXXXII. — AU MÊME..... *novembre*..... 133

1837

LXXXIII. — A LA PRINCESSE BELGIOJOSO.. *février*..... 135
LXXXIV. — A SA MARRAINE..... *27 février*.... 136
LXXXV. — A LA MÊME..... *29 juin*..... 137
LXXXVI — A LA MÊME..... *17 octobre*.... 141
LXXXVII. — A LA MÊME..... 143
LXXXVIII. — A FÉLIX BONNAIRE 143
LXXXIX — A SA MARRAINE..... *27 octobre* ... 144

1838

XC. — A ALFRED TATTET..... *17 août*..... 150
XCI. — AU DUC D'ORLÉANS..... *octobre*..... 152
XCII. — AU COMTE DE MONTALIVET.... *23 octobre* ... 152
XCIII. — A EDOUARD BLANC..... *4 novembre*... 153
XCIV. — A JULES JANIN..... *8 décembre*... 153
XCV. — A SA MARRAINE..... *15 décembre*.. 154
XCVI. — A LA MÊME..... *17 décembre*.. 155

1839

XCVII. — A ALFRED TATTET..... 158
XCVIII. — A SA MARRAINE..... 158
XCIX. — A LA MÊME..... 160

1840

C. — A SA MARRAINE..... *fin mars*..... 163
CI. — A M. MARETTE..... *31 mars*..... 164
CII. — A SON FRÈRE..... *juin*..... 164
CIII. — A SA MARRAINE..... 165

CIV. — A LA MÈME..... 167
CV. — A LA MÈME..... *juin*..... 169
CVI. — A LA MÈME..... *31 juillet*.... 171
CVII. — A ALFRED TATTET ..... *10 septembre*. 175
CVIII. — A LA DUCHESSE DE CASTRIES.. *septembre*.... 175
CIX. — A LA MÈME..... 178
CX. — A LA MÈME..... 179
CXI. — A ALFRED ARAGO..... 179
CXII. — A SA MARRAINE..... *9 octobre*..... 180

1841

CXIII. — A MAXIME DU CAMP..... 182
CXIV. — A SA MARRAINE..... *13 avril*..... 183
CXV. — A LA MÈME..... 183

1842

CXVI. — A SA MARRAINE..... 186
CXVII. — A LA MÈME..... 188
CXVIII. — A LA MÈME..... 189
CXIX. — A LA MÈME..... 189
CXX. — A LA MÈME..... *26 juillet*.... 191
CXXI. — A LA MÈME..... 192
CXXII. — A LA MÈME..... *octobre*..... 194
CXXIII. — A LA MÈME..... *28 octobre*... 197
CXXIV. — A LA MÈME..... *novembre*..... 201
CXXV. — A LA MÈME..... *24 novembre*.. 202
CXXVI. — A LA MÈME..... *octobre*..... 207
CXXVII. — A LA MÈME..... *21 octobre*.... 211
CXXVIII. — A LA MÈME..... 214
CXXIX. — A LA MÈME..... 215
CXXX. — A LA MÈME..... *23 novembre*.. 219
CXXXI. — A SON FRÈRE..... *1er décembre*.. 221

1843

CXXXII. — A SON FRÈRE..... *janvier*..... 223
CXXXIII. — A SA MARRAINE..... 224

CXXXIV. — A Mme MENNESSIER-NODIER.... *mai* 224
CXXXV. — A LA MÊME..... 225
CXXXVI. — A SON FRÈRE..... *22 mai* 226

1844

CXXXVII. — A ALFRED TATTET..... *14 mai* 231
CXXXVIII. — AU DIRECTEUR DU « CONSTITUTIONNEL »..... *26 juillet* . .. 231
CXXXIX. — A AUGUSTE BARRE..... 232

1845

CXL. — A ALFRED TATTET..... *mai* 234
CXLI. — AU MÊME..... *17 octobre* ... 235

1846

CXLII. — A SON FRÈRE..... *7 juillet*..... 237

1847

CXLIII. — A ALFRED TATTET..... 239

1848

CXLIV. — A X..... 240
CXLV. — A EMILE AUGIER..... 240
CXLVI. — A ALEXANDRE DUMAS..... *16 juin*..... 241
CXLVII. — AU RÉDACTEUR DE « LA PATRIE »..... *19 juin*..... 242
CXLVIII. — A ALFRED TATTET..... *1er juillet*.... 243
CXLIX. — A SON FRÈRE..... *17 août*..... 244
CL. — AU RÉDACTEUR DU « NATIONAL »..... *20 août*..... 245
CLI. — AU DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ..... *25 août*..... 246
CLII. — A Mme DE GIRARDIN..... *8 juin*..... 246
CLIII. — A SA MÈRE..... *14 septembre*. 247

CLIV. — A UN SOUS PRÉFET..... *15 septembre.* 248
CLV. — A HENRI CANTEL..... *23 novembre..* 249
CLVI. — A SA MARRAINE..... *2 avril.....* 250

1849

CLVII. — AU DIRECTEUR DU « NATIONAL »..... *11 janvier...* 252
CLVIII. — A ALFRED TATTET..... *mars.....* 252
CLIX. — A AUGUSTINE BROHAN ..... *mars .....* 253
CLX. — A LA MÈME..... 255
CLXI — A LA MÈME 255
CLXII. — A ALFRED TATTET..... *26 mai.....* 256
CLXIII. — A ADÈLE COLIN.. 257
CLXIV. — A LA MÈME..... 257

1850

CLXV. — A L'ÉDITEUR CHARPENTIER.... *janvier .....* 259
CLXVI. — AU MÊME..... *30 septembre.* 260
CLXVII. — A M. VÉRON..... *4 novembre...* 261
CLXVIII. — A SON FRÈRE..... *8 novembre. .* 262

1851

CLXIX. — A ARSÈNE HOUSSAYE..... 262
CLXX. — AU MÊME..... 263
CLXXI. — A CLESINGER..... *16 avril.....* 265
CLXXII. — A SON FRÈRE..... *septembre.. .* 266
CLXXIII. — A SON FRÈRE.. .... *octobre.....* 267

1854

CLXXIV. — A ARSÈNE HOUSSAYE..... 268
CLXXV. — A X..... *29 août.....* 268
CLXXVI. — A Mme ALFRED TATTET 269
CLXXVII. — A EMILE PÉHANT..... *29 novembre..* 271

1856

CLXXVIII. — A M. FORTOUL.. ..... *27 août*..... 272

1857

CLXXIX. — A ÉTIENNE CARJAT ..... *janvier* 273
CLXXX — A L'ÉDITEUR CHARPENTIER.... *9 février*..... 273

Lettres sans date

CLXXXI. — AU COMTE J. DE RESSÉGUIER.. 275
CLXXXII. — A MADAME X..... 275
CLXXXIII — A MADAME X..... 276

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CORRESPONDANTS

—

A

Académie-Française (le directeur de), CLI.
Anglaise (Une), X.
Arago (Alfred), CXI.
Augier (Emile), CXLV.

B

Barre (Auguste), CXXXIX.
Belgiojoso (la Princesse de), LXXXIII.
Béranger, III.
Blanc (Edouard), XCIII.
Bonnaire (Félix), LXXXVIII.
Boucoiran, LXIX.
Brohan (Augustine), CLIX, CL, CLI.
Buloz, XXXI, XLIV, LXXVI.

C

Camp (Maxime du), CXIII.
Cantel (Henri), CLV.
Carjat (Etienne), CLXXIX.
Castries (Duchesse de), CVIII, CIX, CX.
Charpentier (l'éditeur), CLXV, CLXVI, CLXX.
Chodsko (Mme Olympe), LXXVII, LXXVIII.
Clesinger, CLXXI.
Colin (Adèle), CLXIII, CLXIV.
Constitutionnel (le directeur du), CXXXVIII.

D

David (d'Angers), XII.
Deschamps (Emile), XIX.
Desherbiers (Guyot), VIII.
Dumas (Alexandre), CXLVI.

E

Europe littéraire (les directeurs de l'), XVI.

F

Fortoul, CLXXVIII.
Foucher (Paul), I, II.

Frère (son), XI, CII, CXXXI, CXXXII, CXXXVI, CXLII, CXLIX, CLXVIII, CLXXII, CLXXIII.

G

Girardin (Mme de), LXVIII, CLII,
Guttinguer (Ulric), XVIII.

H

Houssaye (Arsène), CLXIX, CLXX, CLXXIV.

J

Janin (Jules), XCIV.
Jaubert (Maxime), LXXIV.

L

Levrault (Mme), LII, LIII, LIV.
Liszt (Franz), LXXXI, LXXXII.

M

Marette, CI.
Marraine (sa), LXXV, LXXIX, LXXX, LXXXIV, LXXXV, LXXXVI, LXXXVII, LXXXIX, XCV, XCVI, CXVIII, CXIX, C, CIII, CIV, CV, CVI, CXII, CXIV, CXV, CXVI, CXVII, CXVIII, CXIX, CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, CXXIV, CXXV, CXXVI, CXXVII, CXXVIII, CXXIX, CXXX, CXXXIII, CXXXIV, CXXXV, CLVI.
Mennessier - Nodier (Mme), CXXXIV, CXXXV.
Mère (sa), CLIII.
Mérimée, XVII.
Montalivet (le Comte de), XCII.

N

National (le directeur du), CL, CLVII.

O

Orléans (le duc d'), XCI.

P

Pagello, XLIII.
Patrie (le rédacteur de *la*), CXLVII.
Péhant (Emile), CLXXVII.
Planche (Gustave), LXV.

R

Renduel, XIV, XV.
Rességuier (Comte Jules de), CLXXXI.

S

Sainte-Beuve, IV, XXXVI, LV, LXVII.
Sand (George), XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI, LVI, LVII, LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII, LXIV, LXX, LXXI.
Sous-Préfet (un), CLIV.

T

Tattet (Alfred), IX, LXVI, LXXII, LXXIII, XC, XCVII, CXXXVII, CXL, CXLI, CXLIII, CXLVIII, CLVIII, CLXII.
Tattet (Mme Alfred), CLXXVI.

V

Véron (le Dr), CLXVII.
Vigny (Alfred de), V, VI, VII, XIII.

X

X..., CXLIV, CLXXXII, CLXXXIII.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le six mai mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numero	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.